

Université de Montréal

**Les différences du corps ne laissent pas indifférents**

Par

Sybille Jussome

Département de communication  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la faculté des études supérieures  
en vue de l'obtention du grade de  
Maître es sciences  
en sciences de la communication

Mars 2012

© Sybille Jussome, 2012



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

**Les différences du corps ne laissent pas indifférents**

Présenté par :

Sybille Jussome

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Line Grenier

---

Directrice de recherche

Dominique Meunier

---

Présidente-rapporteure

Brian Massumi

---

Membre du jury



## Sommaire

Ce mémoire porte sur une étude du corps dans sa dimension socioculturelle. À partir d'entrevues sous le mode du récit de vie, je cherche à comprendre les manières dont les différences qui passent par le corps participent à définir les individus, en fonction des connotations culturelles qui y sont rattachées. Ces différences sont définies comme des composantes du corps qui sont perçues comme une déviation de la norme sachant que celle-ci est établie par une culture dominante. Trois corps différents ont fait l'objet de cette étude : un corps de petite taille, un corps de race noire et un corps tatoué. Cette démarche est essentiellement ancrée dans un cadre théorique faisant écho aux études culturelles telles que définies par Stuart Hall (1997) et aux études de genres selon Judith Butler (2001). Elle émerge du principe d'après lequel le corps est un réservoir de signes dont les connaissances produites à l'intérieur du système social contribuent à créer des sujets. Ce travail s'organise autour de questions qui touchent aux pratiques culturelles qui participent à la construction du corps, à la production des différences, à l'inscription des différences dans le corps et au processus de subjectivation des individus. De plus, il est suggéré que les connotations négatives associées aux différences créent des systèmes de classification hiérarchisés marqués par des formes de discrimination des groupes dominés. Ce travail aboutit à une mise en évidence des différences comme des éléments organisant les relations sociales à travers des rapports de pouvoir dont l'exercice rappelle la structure de la société disciplinaire telle qu'étudiée par Michel Foucault (1975).

Mots clés : corps, différences, subjectivité, discrimination, nanisme, race noire, tatouage, pouvoir.



## Abstract

This thesis deals with issues related to the body considered as a socio-cultural construct. Based on interviews inspired by the life-story method, I try to understand the ways in which body differences contribute to individual identification, in relation to the cultural connotations attached to them. These differences are defined as components of the body, perceived as a deviation from the norm established by the dominant culture. Three different bodies have been the subject of this study: one short, one black, and one tattooed. This approach is essentially rooted in a theoretical framework of Cultural Studies, as defined by Stuart Hall (1997), and in one of Gender Studies, as per Judith Butler (2001). It derives from the idea that the body is a reservoir of signs, producing meaning within a social system which contributes in transforming individuals into subjects. This work is organized around issues affecting cultural practices involved in the construction of the body, in the production of differences, in the writing of those differences in the body, and in the process of subjectification of individuals. Moreover, it argues that the negative connotations associated with differences create hierarchical classification systems marked by forms of discrimination of dominated groups. This work focuses on differences as organizing elements of social relations through power struggles whose presence is reminiscent of Michel Foucault's study of the structure of the disciplinary society (1975).

Keywords: body, differences, subjectivity, discrimination, dwarfism, black race, tattoos, power.





## Table des matières

Liste des annexes .....	vii
Remerciements .....	xi
Introduction .....	1
Première partie .....	5
1. Corps et différences : éléments de problématisation.....	6
Corps matériel vs corps socioculturel .....	6
Les pratiques du corps .....	8
L'importance des différences dans la culture .....	10
L'inscription des différences dans le corps .....	12
Les différences dans le corps et la production des sujets.....	14
2. Comprendre comment se vivent les différences inscrites dans le corps : Démarche méthodologique .....	17
Les discriminations sociales comme critère de sélection des corps différents .....	17
Des entretiens sous le modèle du récit de vie .....	20
Déroulement des entretiens.....	21
Principes d'analyse .....	26
Deuxième partie .....	31
3. Vivre en tant que personne de petite taille .....	32
Portrait de Nathalie Deschamps .....	32
Quelle place pour la petite dans un monde de grands? .....	36
Le positionnement .....	38
La persuasion.....	41
Regard .....	44
Le regard et sa capacité d'objectivation .....	45

Les relations de pouvoir dans le regard .....	47
La féminité dans le regard.....	51
4. Vivre en tant que professionnel haïtien à Montréal .....	54
Portrait de Louis Lafrance .....	54
De la race à une culture noire .....	57
L'attachement .....	60
La distinction .....	64
Diaspora .....	69
La vie haïtienne à Montréal .....	73
5. Vivre en marge comme artiste tatoué .....	76
Portrait de Joseph Millet.....	76
Le corps dans sa dimension esthétique .....	79
L'autocréation .....	84
La création de son monde.....	88
L'esthétisation.....	91
Esthétisation et significations .....	94
6. Discussion.....	100
Comment les différences qui passent par le corps sont-elles vécues et comment construisent-elles des sujets différents?.....	100
Les différences du corps organisent les relations sociales.....	105
Comment les différences participent-elles à des relations de pouvoir? .....	107
Conclusion.....	110
Bibliographie .....	114
Annexes.....	xv

## Liste des annexes

Annexe 1. Portrait de Nathalie Deschamps

Annexe 2. Portrait de Louis Lafrance

Annexe 3. Portrait de Joseph Millet



*«The human body is a powerful symbol conveying messages that have massive social, economic, and political implications. In order to perpetuate their hegemony ruling elites have attempted to impose what might be termed a moral order of the body, providing images that subjects are encouraged to emulate. »*

*Beth A. Haller, Representing disability in an ableist world.*



## **Remerciements**

Merci à Line Grenier pour sa confiance, sa patience, sa rigueur, sa disponibilité, et sa bonne humeur inconditionnelle. Merci à Dominique Meunier pour ses conseils. Merci à mes parents Gladie et Jean-Robert et à ma sœur Debbie de m'avoir supportée moralement et financièrement tout au long de mon parcours. Merci à Éric pour le soutien technique. Enfin, merci au département de communication de l'Université de Montréal pour le financement.





## Introduction

Pour avoir porté le même uniforme durant tout mon parcours scolaire (primaire et secondaire), je me suis souvent questionnée quant à son utilité. Je soupçonne les partisans de cette pratique de la percevoir comme instauratrice d'ordre et de discipline, mais peu convaincue de la nécessité et surtout de l'efficacité de cette méthode, je me suis toujours simplement contentée de profiter des facilités qu'elle m'a offertes. Mon scepticisme face à cette fonction à laquelle le port de l'uniforme pourrait être associé est essentiellement relié au contexte social dans lequel j'ai évolué et qui, d'ailleurs, me pousse aujourd'hui à m'interroger sur la question de *l'uniformité* à laquelle le mot me fait penser. Sachant que j'ai fréquenté une école privée de grande renommée, l'uniforme que j'ai porté a été d'abord et avant tout un symbole de rivalité, particulièrement par rapport aux écoles publiques avoisinantes, en dépit du fait que celles-ci ont pour la plupart usé de ce même outil. En effet, pour des raisons plus ou moins évidentes, d'une manière générale, mais plus particulièrement dans le contexte d'un pays en développement, en l'occurrence Haïti, le fait de fréquenter une école privée octroie un certain « statut » que l'habit en question permet de pointer au premier coup d'œil. Dans un tel cas, l'uniforme *rassemble* le groupe des « privilégiés » pour toutefois le mettre en opposition à ceux qui se retrouveraient en périphérie de cette communauté. Pourtant, selon un deuxième point de vue, soit celui des « favorisés », ce même vêtement est l'excuse idéale d'une quête de différenciation. Ce dernier point s'illustre clairement à travers la dynamique pour le moins discriminante qui règne au sein même de l'établissement scolaire auquel j'ai déjà fait référence. Opérant par le biais d'une classification des élèves d'après des critères liés à leur statut économique et social ainsi qu'à certains symboles considérés comme gratifiants telles la longueur des cheveux et la couleur de la peau auxquelles peuvent s'ajouter d'autres accessoires décoratifs, cette dynamique a su agir en dépit de la présence de l'uniforme. Ces exemples montrent donc que selon le cas, l'uniforme peut être un élément capable d'accentuer des différences ou encore un instrument tout simplement incapable de neutraliser ces différences. Dans les deux cas, ce symbole d'uniformisation que

devrait incarner l'uniforme échoue partiellement dans sa mission perçue d'ordre et de discipline. En d'autres termes, il existe des différences que même une quête d'uniformité ne peut faire disparaître, car celles-ci produisent par leur existence des disparités marquées entre autres par la création de catégories qui, et c'est le moins qu'on puisse dire, ont parfois du mal à cohabiter. C'est d'ailleurs un problème qui s'illustre bien lorsqu'on observe les communautés dont la culture diffère de la culture dominante et c'est aussi ce qui explique les frictions sociales liées à l'homophobie, au racisme etc. D'où viennent ces différences et surtout comment se définissent-elles dans la société? Selon Élisabeth Grosz : « les différences entre les sexes, comme entre les classes sociales et les races, sont des différences fondées sur le corps, mais celles-ci ne sont pas immuables ou biologiquement prédéterminées » (1992, 53). C'est un point de vue que l'auteure a développé afin de proposer une conception du corps de la femme comme élément participant à la production de connaissances, contrairement à d'autres visions féministes qui le conçoivent plutôt comme outil d'aliénation de la femme au profit de l'homme. Quoique définie dans ce contexte particulier, c'est aussi une façon pour l'auteure de comprendre les différences entre les sujets comme un moyen de reconnaître la diversité humaine, ce qui pourrait constituer une piste de réponse à notre question de départ. Compte tenu de ce point de vue, nous voulons comprendre comment les différences se retrouvent « placées » dans le corps.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, je présenterai deux grandes perspectives sous lesquelles le corps a été étudié et qui le dévoilent sous ses dimensions matérielle et socioculturelle. J'exposerai comment cette dernière fera l'objet de mon attention tout au long de cette démarche, à travers une exploration des différentes pratiques qui participent à sa construction. Je tenterai de répondre à des questions concernant la manière dont certaines pratiques du corps donnent lieu à la production de sens en fonction de codes culturels. Dans un deuxième temps je m'intéresserai au concept de différence en montrant comment son élaboration prend place dans et par la culture. Je montrerai aussi que c'est à travers des pratiques productrices de différences que des corps distincts existent et qu'ils produisent du sens. Ultiment, j'exposerai comment les corps différents produisent des sujets

différents, ce qui mènera à la question qui orientera le présent mémoire à savoir comment les différences qui passent par le corps se vivent-elles?

Dans le deuxième chapitre, je ferai état de ma démarche méthodologique impliquant des entrevues sur le modèle du récit de vie, de trois personnes dont le corps est marqué par une différence liée à la race, au nanisme ou à certains usages comme le tatouage. Celle-ci vise à comprendre comment les différences du corps prennent part à l'existence de ces personnes qui les présentent. Au début de cette section, je justifierai le choix de ces différences en soulignant les rapports de discrimination au sein desquels, dans le contexte nord-occidental contemporain, ces corps différents tendent à être de quelque manière impliqués.

Les troisième, quatrième et cinquième chapitres focaliseront sur comment respectivement le corps de petite taille, le corps noir et le corps tatoué organisent les manières dont les sujets se définissent, mais aussi leurs modes d'interaction avec le monde qui les entoure. Je montrerai notamment que par son nanisme, la personne de petite taille participe à deux processus dans l'élaboration de son existence. Le premier, le positionnement, renvoie à la manière dont la personne de petite taille est placée dans un rapport de subordination vis-à-vis des personnes plus grandes considérées socialement comme de taille dite normale. Le second, la persuasion, traduit la relation qui lie la personne de petite taille avec les autres et celle qu'elle entretient avec elle-même. Elle indique comment à travers cette relation, la personne de petite taille démontre sa capacité à accomplir des tâches et à performer certaines subjectivités. Ensuite, je montrerai que par sa race, l'homme noir prend part à deux processus qui contribuent à le définir, l'attachement culturel et la distinction des groupes. Le premier se manifeste par l'expression des valeurs, coutumes et croyances inhérentes à son ethnicité et à son pays d'origine, dans sa manière de se dévoiler. La seconde fait référence à une frontière de deux ordres qu'il établit entre lui et les autres. À travers l'expression de sa singularité la première frontière relève d'une distinction entre le « moi » et les « eux » et par rapport aux groupes auxquels il s'associe la seconde permet de distinguer le « nous » du « eux ». Enfin, je montrerai que par ses pratiques de tatouages,

l'homme tatoué prend part à un processus d'autocréation de son propre corps et à un autre processus de création de son monde. Le premier renvoie à l'ensemble des pratiques qui l'animent et qui permettent de découvrir son corps en tant qu'objet de transformation. La deuxième consiste en la manière dont les pratiques mobilisées pour construire son corps jouent un rôle dans ses interactions avec son entourage.

Je poursuivrai par une discussion dans laquelle je tenterai d'exposer ce que les questionnements qui m'animent et les articulations entre les trois chapitres d'analyse permettent comme compréhension du phénomène des différences incarnées, compte tenu du contexte socioculturel producteur de sens qui l'organise. Je reviendrai sur les différents processus à travers lesquels ces différences s'actualisent, suite à quoi j'établirai des similitudes et des distinctions entre les façons dont sont vécus les trois corps étudiés. J'aboutirai aux questions liées aux relations de pouvoir qu'elles rendent visibles. En conclusion, je jetterai un regard sur la manière dont ma propre subjectivité et ma manière de vivre mon propre corps porteur d'une différence culturellement marqué a joué un rôle dans les définitions de ces corps à travers les entrevues que j'ai récoltées.

# **Première partie**

# 1. Corps et différences : éléments de problématisation

## *Corps matériel vs corps socioculturel*

Retracer une sociologie du corps est un exercice qui tend vers l'utopie compte tenu de la diversité des disciplines qui en ont fait leur objet d'intérêt mais aussi de la divergence de leurs points de vue. C'est une réalité à laquelle Jean Michel Berthelot (1992) est confronté en s'interrogeant sur la place qu'occupe le terme « corps » dans le discours sociologique. Les perspectives sous lesquels le corps a été étudié et qui jusqu'à ce jour influencent sa compréhension, découlent entre autres de courants philosophiques et métaphysiques. Nous pouvons retenir notamment la pensée qui traverse la philosophie occidentale allant de Platon à Kant, qui oppose le corps à l'esprit, et qui perçoit le premier comme une manifestation dénigrante de l'existence humaine : « le corps y est une forme dégradée d'être dont la connaissance est seconde et médiate et qui ne peut en rien constituer ni la fin ni la norme de l'action morale » (11). Nous pouvons aussi considérer la métaphysique classique pour qui ce même terme « renvoie [...] simultanément à l'entité immédiate présente et aux valorisations et engagements contradictoires dont il fut et reste le lieu » (Ibid). Ces deux visions ancrées dans un discours savant ont laissé la place un peu plus tard à un mode de penser inspiré cette fois-ci par des bouleversements sociaux de l'époque. C'est ainsi qu'au 19<sup>e</sup> siècle, en Europe, alors que la révolution industrielle établit un nouveau rapport entre l'ordre social et les techniques du travail, « le corps reste un corps extérieur, une machine que la discipline et l'exercice peuvent renforcer de l'intérieur, mais selon une logique d'extériorité [...] » (12). Selon ce point de vue, la matérialité du corps se résume principalement à des fonctions biologiques dont l'efficacité se mesure à travers le succès dans la réalisation de tâches, conditionné par la force physique. Cette perspective dénoncée par Kathryn Woodward (1997 : 75) s'apparente à la vision naturaliste du corps qui présente ce dernier d'abord et avant tout à travers ses fonctions essentiellement reliées à la vie et à la survie et qui peuvent se résumer au fait de manger, de se déplacer et de se reproduire. Elle se distingue toutefois de la

première dans la mesure où elle reconnaît les particularités de certaines caractéristiques du corps physiologique, en refusant par contre toute explication qui reposerait sur la logique de classification conventionnelle des êtres humains en deux catégories : mâle et femelle. Car selon cette vision, il existe des irrégularités non seulement biologiques (les corps marqués par deux sexes ou l'absence de sexe) mais sociales (le transgenre, la transsexualité) qui remettent ce principe en question (76). Plus tard, quoique viennent s'ajouter à cette conception du corps des dimensions relevant de traditions plus modernes comme l'hygiène et l'éducation physique, la problématique du corps-objet demeure.

Berthelot (1992) qui souhaite proposer l'inscription du corps dans un régime discursif plutôt que dans une logique d'objectivation, dénonce ces visions qu'il juge trop réductionnistes au profit de constructions plus complexes. Il oppose à cette description du corps en tant qu'objet matériel, une nouvelle vision qui point le jour au 20<sup>ème</sup> siècle et qui suggère que l'attention soit portée à « l'intériorité signifiante » du corps, c'est-à-dire à la reconnaissance de sa capacité à être intégrée dans un discours social et culturel. « Les valeurs nouvelles qui s'investissent en lui orientent la recherche vers les thématiques de l'individualisme, du narcissisme, du dionysiaque [qui renvoi à l'esthétique], de la postmodernité » (13). Dorénavant, on accepte que le corps ne se contente plus d'être, mais qu'il participe à faire être – faire être le sujet. C'est une perspective qui correspond à la représentation du corps telle que plusieurs disciplines comme la psychologie, la psychanalyse et la phénoménologie l'ont définie, et qui consiste à comprendre le corps dans sa dimension subjective. En effet, c'est à travers ces disciplines que les savoirs transforment le corps en un « lieu d'enracinement pulsionnel et d'expression symptomatique d'une histoire dont l'universalité (l'Œdipe) se conjugue toujours au singulier [...] » (Ibid). Alors que ce dernier point de vue fait état de ce que Grosz (1992 : 54) appelle le *vécu du corps*, c'est-à-dire l'ensemble des expériences du corps qui contribue à le modifier dans son intériorité, l'auteure met parallèlement en lumière une autre perspective sur la transformation du corps, elle aussi en relation avec l'intériorité du corps, mais qui se manifeste au moyen « d'inscriptions ». L'exemple du tatouage permet d'illustrer cet énoncé. En effet,

les raisons qui poussent les gens à se faire tatouer sont diverses et évoluent au fil du temps. On peut compter : le désir de s'identifier à un groupe (D'Allodans 2001 :119), de se réappropriier son corps (Lacroix, 2001 :88), se souvenir (Le Breton 2002 :35), se fabriquer une identité (Le Breton 2001 :202), résister aux contraintes ou aux oppressions sociales (D'Allodans 2001 :121), valoriser la douleur (Le Breton 2001; 199) etc. Toutes ces raisons relèvent de l'intériorité, donc du vécu du corps, mais sont partie prenante de l'adhésion au rite que représente dans ce cas le tatouage. Les raisons précitées peuvent également s'appliquer dans d'autres types d'« inscriptions » tels les styles vestimentaires, certaines pratiques spirituelles comme la méditation, ou religieuses comme le port du voile et certains accessoires comme le vernis à ongle etc. En conséquence, l'auteure propose que : « le corps est un dépôt d'inscriptions de messages entre les frontières intérieure et extérieure, [...] qui ont ainsi à l'intérieur du système social des significations et des fonctions identifiables dans les relations sociales et interpersonnelles » (Grosz, 1992 : 55). C'est ce qui explique que le port de la jupe dans un contexte américain permet tout de suite de pointer une femme, ce qui n'est pas le cas dans la culture écossaise. Aussi, selon sa forme et la manière dont il est porté, un voile permet de distinguer un Musulman d'une religieuse. Enfin, le vernis à ongle peut être ou non un symbole de féminité. La construction socioculturelle du corps est celle qui nous intéresse dans le cadre de cette recherche et pour cela nous voulons comprendre les pratiques qui y sont rattachées.

### ***Les pratiques du corps***

Si nous nous référons à l'approche de Grosz (1992), il est intéressant de constater que les inscriptions du corps consistent en des pratiques qui le transforment de diverses manières. Certaines contribuent à modifier l'image du corps et usent tantôt de méthodes qui ne l'altèrent pas dans sa chair, tels les bijoux, les ornements et les vêtements, tantôt de procédés comme les perforations du corps, les incisions des organes génitaux, les chirurgies etc. (54-55). D'autres font plutôt référence à des manières de vivre certaines situations qui font intervenir le corps comme le genre et la sexualité. Néanmoins, dans un cas comme dans l'autre, fort est de reconnaître



que ces pratiques du corps et de manière générale n'importe quelle pratique culturelle faisant intervenir le corps, ont au moins un point commun : elles contribuent à caractériser celui ou celle chez qui elles s'inscrivent. C'est ce qui nous permet d'avancer que ces pratiques jouent un rôle important dans la subjectivation de l'individu, soit cette opération à travers laquelle « les individus se prennent eux-mêmes comme objet de connaissance et domaine d'action afin de se transformer, de se corriger, de se purifier, de faire leur salut » (Foucault, 1984b, dans Boudreau, 1992 : 141). C'est d'ailleurs pourquoi nous acceptons que : « [...] le corps est la matière première non spécifique des inscriptions sociales, ce qui produit des sujets, des sujets d'un genre particulier » (Grosz, 1992 : 53).

Le corps peut également être envisagé comme instrument de connaissance dans la mesure où il nous aide à faire sens du monde. Par exemple, plusieurs questions d'ordre social, entre autres, présentent une ou des dimensions étroitement liées au corps. C'est le cas notamment de l'âge, de la santé, du statut économique etc. Le premier se traduit à travers les différentes étapes de maturation du corps; le second passe par sa capacité à participer à son propre fonctionnement physique et mental; alors que le dernier, encore plus complexe, se manifeste entre autres, par l'entretien physique et intellectuel du corps. Les trois cas illustrent la présence de signifiants qui facilitent l'assimilation des connaissances qu'ils produisent. En effet, la présence des rides chez une femme ou un homme, informe tout de suite qu'il s'agit d'une personne âgée, sans qu'on ait besoin de connaître son âge exact. De ce constat, nous pouvons avancer l'idée que « le corps est un inépuisable et multidimensionnel réservoir de signes » qui produisent du sens (Berthelot, 1992 : 16). Or, cette production de sens se combine à un ensemble de valeurs qui émergent de différentes communautés tout en orientant leur mode de vie. Ce tout constitue ce que nous pouvons appeler leur « culture » définie comme:

both the meanings and values which arise amongst distinctive social groups and classes on the basis of their given historical conditions and relationships through which they handle and response to the conditions of existence; and as the lived traditions and practices through which those understanding are expressed and in which they are embodied. (Hall, 1980: 63)

Autrement dit, même si on reconnaît que le corps est un producteur et un réservoir de signes, on admet par ailleurs que c'est grâce à la culture que ces signes revêtent une certaine connotation ou un certain sens. C'est ce qui nous permet de convenir avec Judith Butler dans sa description du corps en fonction du genre : « there's no natural body which preexists culture and discourse, since all bodies are gendered from the beginning of their social existence » (dans Salih, 2004 : 91). En d'autres termes, le corps ne peut être envisagé comme un objet qui évoquerait à travers toutes cultures confondues une signification unique et universelle. Au contraire, il doit être compris comme une plateforme dont la production de significations à travers l'espace et le temps, est variable. En effet, autant le sens peut émerger de constructions résultant d'accords à l'intérieur de groupes culturels variés (espace) autant il peut évoluer en fonction des époques, sachant que celles-ci varient au gré de bouleversements sociaux plus ou moins importants (temps). Or, puisque nous avons suggéré que le corps tel qu'il nous intéresse est un construit socioculturel qui produit du sens, quelles sont les pratiques du corps qui contribuent à cette production de sens?

### ***L'importance des différences dans la culture***

Les différences telles qu'elles sont produites par et dans le langage jouent un rôle important dans la production de sens. En effet, elles participent au principe d'après lequel la culture élabore un système de classification où chaque élément trouve son sens. Selon Stuart Hall: « the marking of difference is the basis of that symbolic order which we call culture » (1997: 238). L'auteur construit son argument en se référant entre autres à certaines théories linguistiques et anthropologiques. En se basant sur la linguistique de Saussure, Hall soutient qu'il est possible de reconnaître l'existence de certains éléments, et donc d'en faire sens, à cause de la possibilité de les contraster par rapport à d'autres. « We know what black means, Saussure argued, not because there is some essence of *blackness* but because we can contrast it with its opposite – white » (234). Or, il est intéressant de constater que, par le biais de la culture, ces mêmes différences qui se construisent dans le langage permettent aussi la production de sens liée au corps. C'est ce qui explique qu'on

retrouve à l'intérieur de la culture des oppositions binaires qui s'inscrivent dans le corps, de type : blanc/noir, corps/esprit, masculin/féminin, riche/pauvre. Par ailleurs, l'auteur poursuit en proposant que le fait de pouvoir classer des éléments les uns par rapport aux autres selon un système hiérarchique, leur permet de produire du sens. Ce principe peut être perçu en continuité avec la linguistique de Saussure, en précisant toutefois que les oppositions binaires ne sont pas neutres et participent à subordonner l'élément comparé au comparant. Cette classification produit ce que Hall en référence à Gramsci, appelle un rapport hégémonique et que Dick Hebdige présente en ces termes le concept gramscien :

a situation in which a provisional alliance of certain social groups can exert total social authority over subordinate groups, not simply by coercion or by the direct imposition of ruling ideas, but by 'winning and shaping consent so that the power of the dominant classes appears both legitimate and natural. (dans Hebdige, 1979, p 16)

Dans le cadre de la production de sens, la différence tire aussi son importance, au sein de la culture, du fait qu'elle suppose l'existence de « l'autre », c'est-à-dire cette opposition au soi.

Selon les théories du langage dont nous héritons cette fois-ci de Bakhtin tel que Hall (1997 : 235) en fait mention, la production de sens, pour qu'elle soit efficace a besoin de la participation de l'« autre ». C'est un point de vue développé par ce chercheur qui a étudié le langage en tant que pratique basée sur l'échange et la négociation entre deux personnes ou plus. L'idée principale est que la production de sens (qui passe par le langage mais ne s'y restreint pas) n'appartient pas à un groupe déterminé qui détiendrait la « vérité », mais est le résultat de la participation de différents groupes à l'élaboration de ce processus. Par exemple l'obésité en tant que « maladie » ne peut se définir uniquement en fonction de l'excès de poids que certains sujets présentent, mais en tenant compte également du poids moyen et considéré comme régulier que d'autres sujets affichent, sachant que ce poids constitue la « norme ». En d'autres termes, si l'« obésité » en tant qu'état existait en valeur absolue, c'est-à-dire sans qu'on puisse la contraster à ce qui constitue un poids régulier, le phénomène en tant que tel serait dépourvu de sens. Par ailleurs, il

est intéressant de constater que la participation de la différence à travers l'existence de « l'autre » ne se limite pas à la production culturelle de sens, mais concerne aussi la production du soi. L'exemple que nous venons de développer permet aussi de comprendre cette logique. En effet, si un obèse se caractérise par certains facteurs particuliers qui font état de sa maladie et que ces facteurs se distinguent des caractéristiques qui définissent les sujets dont le poids correspond aux normes diététiques, cela implique que l'obèse en tant que sujet se définit par rapport au sujet non-obèse et vice versa. Donc, l'autre se définit par rapport au soi tout comme le soi se définit par rapport à l'autre. Toutefois, que ce soit par rapport à la production de sens ou en fonction de l'existence de l'autre, nous comprenons qu'à travers la culture, certaines pratiques liées au corps contribuent à la production culturelle de sens dans la mesure où ces pratiques sont productrices de différences. Dans ce cas, comment les pratiques productrices de différences s'inscrivent-elles dans le corps?

### ***L'inscription des différences dans le corps***

Jusqu'ici nous avons défini le corps selon deux grands axes : le corps matériel et le corps socioculturel. Nous avons aussi convenu que c'est la seconde définition (corps socioculturel) qui nous intéresse, puisqu'elle nous invite à comprendre le corps en tant qu'objet dont l'intériorité et l'extériorité sont construites à travers certaines pratiques, telles que nous les avons décrites précédemment. Il en ressort que ces pratiques aboutissent entre autres, à la création de catégories de genre, qui visent à réguler l'organisation sociale de la sexualité, l'identité sociale, la reproduction et la division sociale du travail (Rakow, L. F., & Wackwitz, L. A., 2005 : 13 – 14). Le principe de cette catégorisation est pour le moins discutable car plutôt que d'établir l'ordre, son caractère arbitraire et aléatoire favorise une stigmatisation, car les groupes produits créent des systèmes d'exclusion. La communauté des handicapés présentée comme un groupe différent le montre clairement, car la connotation qui la supporte renvoie à l'idée d'une irrégularité de l'espèce humaine. En effet, comme le propose Rakow et Wackwitz de ce qu'elles retiennent de Snyder et al. (2002) :

Disability scholars point out that disability is also a cultural category, one that is dependent upon notions of biological normalcy being used to exclude or devalue individuals based on conditions viewed as alien to human experience rather than as universal to it. (dans Rakow, L. F., & Wackwitz, L. A., 2005, p 16)

Cependant, peu importe l'efficacité et la moralité de ces pratiques, on convient qu'elles ont la capacité de produire des corps, et sachant qu'elles se distinguent les unes des autres, nous pouvons déduire qu'elles ne produisent pas toutes les mêmes types de corps. C'est ainsi que l'activité qui consiste à assigner la couleur rose aux vêtements des petites filles et le bleu à ceux des petits garçons dès le berceau, participe à créer un corps genré (Woodward, 1997 : 83). D'un autre côté, le fait de soumettre le corps à des activités sportives, contribue à la création d'un corps athlétique. D'ailleurs, suivant ce principe nous pourrions par exemple assigner aux corps soumis à des régimes alimentaires particuliers l'étiquette de corps diététique. Si ces différentes pratiques nous font découvrir les corps dans leur pluralité et leur hétérogénéité, elles nous permettent par la même occasion d'avancer que les corps peuvent être considérés comme des vecteurs de matérialisation des différences. Ceci revient à dire que le corps peut être perçu comme une surface sur laquelle les différences non seulement existent, mais sont inscrites et reconnues, dans la mesure où ce sont les signes du corps qui permettent de faire sens de ces différences selon certains codes socioculturels. Par exemple, la race noire est matérialisée dans le corps, non pas uniquement par rapport à la couleur foncée de la peau, mais parce que certains signes culturellement reconnus en tant que caractéristiques des Noirs, par exemple la forme du nez, sont inscrits dans le corps. De même que la culture gothique est matérialisée dans le corps par des usages du corps particuliers (styles vestimentaires, piercings, utilisation de la couleur noire etc.). Dans une autre lignée, nous avons montré que le corps, à travers les pratiques qui le forment, participe à la constitution de l'individu en sujet. Ceci, rappelons-le, découle du fait que le corps porte en lui des significations qui définissent le sujet et permettent de le comprendre et de le catégoriser en tant que tel. Nous avons aussi constaté que le corps existe dans son hétérogénéité. Or, puisque le corps produit des sujets, cela

implique que les différences qui passent par le corps et qui font être des corps différents, produisent des sujets différents. De plus, il est important de préciser qu'un même corps peut être porteur de plusieurs différences et que par conséquent, un même corps peut donner lieu à la production de différents sujets. Comment les différences inscrites dans le corps à travers certaines pratiques, produisent-elles des sujets différents?

### ***Les différences dans le corps et la production des sujets***

Dans son étude sur le genre, Monique Wittig (dans, Salih, 2004 : 30) critique la tendance sociale à vouloir considérer les caractéristiques sexuelles comme étant prioritaires dans la production du sujet. Selon l'auteure il existe d'autres caractéristiques comme la forme, la taille, les oreilles, le nez etc. qui assujettissent l'individu au même titre que les différences de sexe. À ce propos, dans le chapitre *Variations on Sex and Gender*, Sarah Salih (2004 : 30-31) émet des réserves par rapport à ce point de vue et supporte l'idée que les différences au niveau des organes sexuels demeurent des traits primordiaux puisque ce sont elles qui vont déterminer la destinée sociale de l'enfant à cause du système hétérosexuel actuellement en place dans notre société. Si nous reconnaissons l'importance liée aux différences sexuelles dans la formation du sujet, ne serait-ce qu'à travers l'exemple donné par l'auteure par rapport au fait que dès la naissance d'un bébé, les gens s'intéressent davantage à son sexe qu'à la forme de son nez, nous ne saurions minimiser le fait qu'il existe toute une gamme d'autres différences inscrites dans le corps qui participe aussi à ce processus. D'ailleurs, il suffit de se référer aux sommes d'argent exorbitantes dépensées chaque année dans les transformations du corps : « weight loss and keep-fit have become multi-million dollar industries » (Woodward, 1997 : 65). De plus, il faut prendre en considération la construction socioculturelle d'autres éléments constitutifs du corps, pour se rendre compte qu'eux aussi jouent un rôle important dans ce processus. En effet, dans certains contextes, les lèvres pulpeuses évoquent notamment la sensualité, les mains robustes sont associées à la masculinité et une jambe plus longue que l'autre fait référence à un handicap. Or, tous ces facteurs font être respectivement un homme

ou une femme sensuelle, un homme ou une femme masculine et un ou une handicapée. En réalité, nous ne pensons pas que l'important soit d'admettre que les différences de sexe dominant les autres caractéristiques du corps ou vice versa, mais plutôt de reconnaître que les différences inscrites dans le corps détiennent toutes le potentiel de constituer des sujets, quitte à ce que ce soit à des niveaux différents. Par exemple, une même personne dont le corps est marqué par des différences liées aux habitudes alimentaires (boulimie), au statut économique (pauvre) et à la race (asiatique) est définie selon les contextes comme un sujet boulimique, pauvre et/ou asiatique. Sans toutefois exclure la possibilité que les trois caractéristiques puissent agir en même temps. C'est ainsi que les différences qui passent par le corps, sachant qu'elles ont la capacité d'opérer chacune à leur manière, ont aussi la capacité de créer des sujets différents. Or puisque les sujets produits sont distincts, n'est-il pas possible de s'imaginer que leur degré de signification varie en fonction de contextes donnés? Par exemple dans certaines cultures africaines, l'embonpoint est un signe de bien-être, alors que dans un contexte nord-américain cette même caractéristique peut-être perçue comme signe d'un désordre alimentaire. En conséquence, une personne africaine faisant de l'embonpoint peut se retrouver dans un contexte nord-américain où son poids quoique connoté négativement, ne lui pose pas problème compte tenu des significations culturelles qu'elle y associe. Ou encore, il est possible d'imaginer que cette caractéristique du corps étant connotée positivement ou négativement respectivement dans des environnements africain et américain s'avère problématique pour l'Africain(e) placé(e) dans le deuxième contexte. Dans un cas comme dans l'autre, on pourrait supposer que certaines différences, puisqu'elles ont des significations sociales qui varient, comptent plus que d'autres à l'intérieur d'une société donnée, ce qui expliquerait l'existence de techniques variées liées aux modifications du corps. Celles-ci sont à la fois matérielles et immatérielles et octroient aux personnes un certain contrôle sur leur corps. Les premières agissent directement sur la composante extérieure du corps : les tatouages, les chirurgies, le maquillage etc. alors que les secondes passent par l'intériorité du corps tout en ayant comme finalité l'extériorité du corps : c'est le cas des régimes alimentaires.

Toutefois, malgré la multitude de moyens de transformation du corps, il n'est pas toujours possible d'exercer sur lui des modifications à volonté. Les raisons de cette réalité sont variables et peuvent aller de l'accessibilité à certaines techniques, que ce soit d'un point de vue économique ou pratique, à l'efficacité de certaines autres. En lien à ce dernier cas, on reconnaît par exemple que certains régimes alimentaires peuvent ne pas avoir d'effet positif sur un sujet donné. Par ailleurs, il existe aussi des cas où certaines caractéristiques ne peuvent être modifiées pour la simple et bonne raison qu'il n'existe pas de technique pouvant produire cet effet. Par exemple une différence comme la race en est une permanente. Bien entendu le contre exemple par excellence de Michael Jackson<sup>1</sup> peut être ici évoqué, jusqu'à un certain point seulement, car en dépit de ses tentatives de modification de sa race, il a toujours été perçu comme une personne de race noire qui a essayé de devenir un Blanc. Dans cet ordre d'idées, on comprend que certaines différences persistent et par conséquent opèrent continuellement dans le processus de subjectivation. De plus, compte tenu que les différences du corps définissent les sujets nous pouvons avancer que les sujets ont des manières variées de vivre leurs différences et que toutes ces différences ne se vivent pas de la même manière. Comment les différences inscrites dans le corps se vivent-elles?

---

<sup>1</sup> Depuis le milieu des années 1980, la question de la modification physique du visage de Michael Jackson fait la une des tabloïdes et suscite l'étonnement de l'opinion publique. Selon la rumeur, il



## **2. Comprendre comment se vivent les différences inscrites dans le corps : Démarche méthodologique**

### ***Les discriminations sociales comme critère de sélection des corps différents***

Afin de parvenir à la compréhension de l'objet d'étude soit la manière dont les différences qui passent par le corps se vivent, j'ai décidé d'interviewer trois personnes qui présentent des différences qui s'inscrivent dans des contextes pouvant donner lieu à ce que je qualifie de discrimination. Celle-ci relève d'un processus de séparation de certains groupes sociaux en fonction de la connotation négative des caractéristiques qui les définissent (Potvin, M., 2004). Elle émerge de la réalité selon laquelle certaines caractéristiques du corps font être des sujets en fonction des significations qu'elles évoquent dans un système social donné. Compte tenu que ces significations peuvent avoir des connotations négatives, les sujets qui en découlent peuvent être perçus négativement. De plus, selon Kathryn Woodward (1997) « our bodies cannot be controlled at will and neither are they wholly accessible to us: a circumstance which helps to explain the power of social judgments and classifications on our self-image » (72). Autrement dit, certaines différences du corps donnent lieu par leur existence, à des jugements qui contribuent à mettre en évidence des groupes catégorisés en fonction du fait qu'ils soient considérés positivement ou négativement, d'où l'idée de la discrimination.

Par ailleurs, il est important de préciser que les facteurs qui contribuent à octroyer à certaines pratiques du corps un statut (positif ou négatif) sur une échelle sociale, tournent essentiellement autour de certaines règles de la société qui sont considérées comme constitutives de la normalité. En effet, conventionnellement, il est accepté à travers notre société que certaines pratiques du corps soient réservées aux femmes alors que d'autres sont réservées aux hommes. Par exemple, le port du maquillage est généralement associé à la féminité, alors que la présence d'une barbe renvoie à des significations masculines. En conséquence, si un homme porte

du maquillage, les connaissances rattachées à cette pratique font qu'il est catégorisé comme hors-norme ou anormal, c'est-à-dire faisant partie d'une catégorie qui ne se conforme pas à ce qui est reconnu comme participant à la norme. À l'inverse l'homme qui ne porte pas de maquillage est considéré comme normal. Or cette création de l'anormalité en opposition à la normalité participe à un mouvement de discrimination de la première par rapport à la seconde. Dans cette perspective, certaines caractéristiques du corps sont susceptibles d'avoir plus d'importance dans des contextes de discrimination, dans la mesure où leurs significations se distinguent de celles des autres caractéristiques constitutives de la norme. Par ailleurs, comme y font référence Lana F. Rakow et Laura A. Wackwitz (2005) dans leur texte *Difference in Feminist Communication Theory*, le genre et la race peuvent être compris comme des systèmes de significations qui émergent de la culture en tant qu'éléments constitutifs de similitudes et de différences (13). Il s'agit ici d'une illustration des distinctions possibles entre des corps, sachant que les différences en question sont généralement déterminées en fonction d'une norme. Par ailleurs, Beth Haller (2005) qui a étudié la signification auxquelles les handicaps physiques renvoient dans la société affirme que les personnes handicapées sont souvent l'objet de discrimination compte tenu que « their body do not fit with how the dominant american culture defines what a body should be able to do » (139). C'est ce qui fait du genre, de la race et du handicap des constituants du corps à travers lesquels peuvent être observées des formes de discrimination, car ils sont élaborés en fonction d'une norme.

En m'inspirant de ces exemples, j'ai choisi trois répondants, une femme et deux hommes, en fonction de corps marqués par des différences particulières : la race (homme), l'usage du tatouage (homme) et le nanisme (femme). Même si celles-ci étaient primaires dans le choix des répondants, les différences de genre ont aussi été considérées. En effet, la diversité des genres était pour moi importante dans la mesure où elle offrait une ouverture vers l'observation d'autres différences. Par ailleurs, la différence d'âge a aussi été envisagée comme critère de sélection des participants. Je voulais n'interviewer que des personnes âgées de cinquante ans et plus, pour des raisons méthodologiques. En effet, étant donné que la question de

recherche porte sur la manière dont les différences sont vécues, j'avais pensé qu'une attention à cette tranche d'âge-là permettrait d'avoir accès à un plus long vécu donc à des expériences de vie plus riches. Toutefois, le recrutement n'a pas abouti à la sélection des trois répondants en fonction de ce critère, pour des raisons de disponibilité des personnes contactées ou de leur volonté à participer à cette recherche. Seulement un des trois répondants, l'homme noir, est âgé de plus de 60 ans. La femme de petite taille a 32 ans et l'homme tatoué en a 28. Toutefois, je reconnais que cette diversité dans l'âge a aussi pris part dans les entretiens en tant que « différence ». D'ailleurs, elle a montré, entre autres, que l'âge n'est pas forcément un indicateur de densité du vécu.

Pour le recrutement des participants, j'ai d'abord fait appel à des connaissances à moi, de sorte qu'elles me réfèrent à des personnes qui présentent des corps « différents ». J'ai expliqué à mes amis les objectifs de ma recherche en indiquant que je souhaitais interviewer des gens qui présentent des caractéristiques du corps qui sont conçues dans notre société comme étant extérieures à la norme. J'ai précisé que je m'intéressais particulièrement aux différences liées à la race, à certains usages du corps et à certaines formes de handicap. C'est ainsi que j'ai été mis en contact avec l'homme noir, Louis et l'homme tatoué, Joseph. J'ai aussi contacté plusieurs organismes impliqués dans l'intervention sociale plus particulièrement celles dont la mission se place dans un contexte axé sur la visibilité de certaines communautés culturelles. Je leur ai décrit les objectifs de la recherche pour justifier que je les avais ciblés. C'est l'un d'entre eux qui m'a permis d'entrer en contact avec la femme de petite taille, Nathalie<sup>2</sup>. Dans le cas de l'homme noir, le premier contact a été établi par téléphone alors que dans les deux autres cas ça a été fait par courriel. Lors de la première prise de contact avec les participants, je leur ai expliqué les objectifs de la recherche et les implications de leur participation, c'est-à-dire un ensemble de trois rencontres d'environ une heure et demie chacune, lesquelles feraient l'objet d'un enregistrement sonore à des fins d'analyse. Je les ai

---

<sup>2</sup> Les trois noms proposés ici et qui seront utilisés dans l'analyse et dans les portraits sont fictifs.

aussi invités à signer un formulaire de consentement exposant les enjeux éthiques de la recherche portant entre autres sur la confidentialité des propos recueillis.

### ***Des entretiens sous le modèle du récit de vie***

Ma préoccupation première étant de pouvoir accéder à la réalité vécue par l'individu, une méthode qualitative m'est tout de suite apparue comme la plus appropriée. En effet, selon Marta Anadon (2006), cette méthode permet de prendre en compte la connaissance et la reconnaissance du sujet de sorte à l'amener à participer de plein droit à la définition de ce qui le lie collectivement aux autres (13). Compte tenu que je cherche à comprendre la manière dont certaines personnes vivent avec leurs différences, cette méthode m'a semblé conséquente dans la mesure où elle laisse place à la subjectivité de l'individu. Cette perspective ethnosociologique m'a dans un premier temps conduite à envisager la possibilité de faire des entrevues semi-dirigées. Celles-ci permettent de « comprendre les significations que les individus donnent à leur propre vie et à leurs expériences » (15). Toutefois j'ai décidé de m'orienter plutôt vers des entrevues sur le modèle du récit de vie, sachant que cette forme d'entrevue détient la capacité d'offrir aux répondants une plus grande latitude en regard des questions qu'ils souhaitent aborder, ainsi que la possibilité de m'informer de leur histoire selon leur propre perspective.

Le récit de vie est une forme particulière d'entretien à travers laquelle le sujet est appelé à raconter une expérience ou une portion de sa vie. Outre son format habituel - la narration, il est généralement constitué d'autres formes de discours comme la description, qui contribuent à l'alimenter et à faciliter sa compréhension (Bertaux, 1997 : 32). L'intérêt de l'entrevue sous la forme du récit de vie dans le cadre de cette recherche est qu'il octroie au répondant non seulement la possibilité de se raconter, mais aussi celle de raconter le milieu social dans lequel il évolue. En effet, une proportion considérable de la description des expériences du participant tire son importance de la manière dont il se décrit au sein de son environnement, par rapport aux éléments de cet environnement qu'il juge significatifs et pertinents.

C'est ce qui m'a permis de comprendre comment il se définit en fonction du milieu en question, comment il se sent perçu, et ultimement quelle place selon lui, le groupe auquel il se réfère (les Noirs, les personnes de petite taille, les tatoués) tient dans la société.

### ***Déroulement des entrevues***

Les entrevues se sont déroulées entre mars et juin 2011, à raison de trois rencontres par participant suivant une méthode itérative. Cette façon de faire visait à favoriser l'établissement d'un lien de confiance entre le répondant et la chercheuse, et à octroyer au premier un laps de temps raisonnable pour que remontent ses souvenirs. De plus, contrairement aux formes plus conventionnelles d'entrevues qui ont pour but de répondre à certaines questions du chercheur, les entrevues sur le mode du récit de vie que j'ai réalisées ont offert aux répondants une plus grande flexibilité dans la structure de l'entretien. Autrement dit, mon intervention en tant que chercheuse est restée minimale à travers tout le processus. Elle consistait au début de chaque première rencontre à demander aux participants de me parler d'eux et éventuellement à revenir sur certaines composantes de leur vie que je trouvais pertinentes à la compréhension de la manière dont leurs différences sont vécues. De plus, comme évoqué plus tôt, une certaine ligne directrice avait été fournie à chaque répondant au moment de la première prise de contact, afin de l'informer de l'objet de recherche. Cela a constitué en une forme de « pacte [qui] fait filtre, oriente et précentre l'entretien » (Bertaux, 1997 : 35).

Bien avant de m'engager dans cette démarche j'ai eu conscience que le récit de vie pose un défi du point de vue du répondant car il n'est pas évident de retracer aisément son parcours de vie. En effet, le cheminement de chaque individu n'est pas linéaire puisqu'il est constamment interrompu par des événements de tous ordres capables de le bouleverser (Bertaux, 1997 : 33). Heureusement, tel que le proposent Denzin et Lincoln (1994 : 64) qui citent Dilthey, les expériences vécues, même si elles ne retiennent pas l'attention du protagoniste, peuvent remonter à la surface car elles prennent place dans des contextes socio-historiques qui facilitent

leur réminiscence. Par exemple, il est plus facile de se rappeler de certains événements lorsqu'ils sont mis en rapport avec d'autres événements comme : un anniversaire, un déménagement, un changement d'emploi ou l'adhésion à certains programmes, bref, tout ce qui est susceptible de marquer de manière particulière le parcours de vie d'un individu. De plus, d'autres auteurs affirment que le fait de se rappeler, d'identifier, de répéter et d'évaluer permet de faire sens des changements qui prennent place dans notre vie (Järviluoma, Moisala & Vilkkö, 2003 : 47). Cela suppose que malgré la complexité de la tâche, plusieurs caractéristiques reliées à la pratique même du récit de vie l'ont rendu plus accessible aux répondants.

En ce qui concerne les lieux du déroulement des entrevues, j'ai offert aux répondants la possibilité de les déterminer eux-mêmes de sorte qu'ils se sentent assez confortables pour me parler librement. Toutefois, je leur ai vivement déconseillé les lieux publics trop bruyants comme les restaurants, afin de faciliter les enregistrements, mais aussi pour éviter les interruptions intempestives. C'est ainsi que les trois rencontres avec Louis ont eu lieu chez lui et se sont déroulées sans interruption majeure surtout qu'il vit seul et que par conséquent les chances d'être dérangées se trouvaient réduites (le téléphone a sonné pendant la première entrevue mais il n'a pas décroché). La première rencontre a duré 72 minutes, la seconde 95 minutes et la dernière 108 minutes. La première et la dernière rencontre avec Joseph ont pris place sur son lieu de travail, c'est-à-dire un magasin de tatouage situé dans les Laurentides. En effet, il s'agissait de deux semaines où ses disponibilités restreintes lui permettaient de me rencontrer mais entre deux clients. Toutefois, compte tenu que sa salle de travail est isolée du reste du magasin, les entrevues se sont déroulées sans encombre. Elles ont été d'une durée respective de 70 et 68 minutes. Par contre, le deuxième entretien a eu lieu chez lui, car il a pu profiter d'une journée de congé pour me rencontrer. Il a duré 80 minutes. Quant à Nathalie, les trois entrevues se sont tenues sur son lieu de travail personnel. La première séance a eu lieu dans la cuisine réservée aux membres du bureau. Toutefois, étant donné qu'il s'agit d'une salle ouverte, accessible à tous les employés de surcroît, cet emplacement n'était pas idéal. En effet, à deux reprises, ses collègues s'y sont rendues, ce qui a contraint la jeune femme à prendre des

pauses dans son récit jusqu'à ce que celles-ci quittent la salle. Dans la semaine qui a suivi la première rencontre, j'ai envoyé à la répondante un courriel lui suggérant de trouver un autre endroit pour les prochaines séances, afin d'éviter que nous soyons dérangées. Elle a accepté spontanément et a même ajouté qu'elle y avait pensé car selon elle, le fait que ses collègues puissent aller et venir dans la cuisine et entendre ses propos la rendait inconfortable. C'est pourquoi les deux autres rencontres ont eu lieu dans le vestibule de l'immeuble de son bureau, dans un coin reculé où les risques que nous soyons dérangées étaient plus réduits.

Par ailleurs, ma position de chercheuse m'a soumise à certains devoirs et responsabilités envers les répondants à travers tout ce processus d'entrevue. En effet, compte tenu que le récit de vie invite les participants à se raconter, lorsque certains passages de leur vie revêtaient un caractère plus personnel, susceptible de les rendre inconfortables, j'ai insisté sur la confidentialité des informations recueillies.

De mon propre point de vue, la période d'exploration du terrain de recherche s'est déroulée relativement bien, même si certaines particularités méritent à mon avis d'être soulignées. Tout d'abord, au moment de recruter les participants, j'ai été confronté à un malaise. Comment aborder des sujets par rapport à des caractéristiques qui les définissent sans appliquer le mouvement de catégorisation qui est au cœur de mon questionnement? En invitant certains sujets à participer à ma recherche et en leur indiquant que j'aimerais qu'il me parle de la manière dont leurs différences prennent part à leur existence, je participe moi-même à étiqueter ces différences et je suggère qu'elles sont significatives d'un point de vue social. Cette réalité m'a paru encore plus signifiante lorsqu'à chaque fois que je demandais à mes amis de me référer à des personnes qui font état de certaines différences, j'ai eu droit à des réponses du genre : « je ne me vois pas demander à ma tante si elle accepterait que son obésité fasse l'objet d'une étude », ou bien « mon père est gros, mais est-ce que ça veut dire qu'il se sent différent? » ou encore, « j'ai un ami qui est handicapé mais je ne sais pas s'il acceptera d'en parler ». Par ailleurs, même une fois que les personnes m'ont été référées, mon malaise s'est poursuivi lors de ma

première prise de contact avec elles. En effet, au moment de leur expliquer que les caractéristiques de leurs corps qui sont considérées comme des différences m'intéressent dans le cadre de ma recherche, j'ai pris le soin de citer toute une série de différences, comme pour souligner que la « catégorie » à laquelle ces gens appartiennent n'est pas la seule ciblée. J'imagine que c'était une façon pour moi d'apaiser les effets de catégorisation. En plus, selon la personne à qui je m'adressais, je me suis assurée de citer deux ou trois différences, avant de mentionner celle qui les caractérise. Encore une fois, cette technique visait à ce qu'elle ne se sente pas assaillie et certainement à dissimuler mon propre inconfort. Enfin, j'ai eu l'impression d'utiliser ma race, soit la race noire, comme un atout dans la mesure où j'avais hâte de rencontrer les répondants pour qu'ils s'aperçoivent que je fais partie des « leurs », donc de la catégorie des « différents » et que par conséquent je serais moins enclin à poser sur eux un jugement. C'est sans doute pourquoi j'étais moins inconfortable lors de ma première rencontre avec Louis, car étant donné que je lui avais parlé au téléphone et que notre contact intermédiaire lui avait parlé de moi, je savais qu'il était conscient du fait que je suis haïtienne et noire comme lui. Je dois aussi souligner que la personne par rapport à qui j'ai ressenti le moins d'inconfort au moment de la première prise de contact est Joseph. Je pense que ceci est dû au fait qu'il ait lui-même décidé de se faire ses tatouages et que par conséquent sa situation de « tatoué » m'est apparue comme découlant d'un choix et non d'une fatalité. Or, tous ces exemples suggèrent que ces différences ont effectivement une importance dans la société, ce qui a contribué à pousser davantage ma curiosité sur leurs manières de s'articuler chez les personnes qui en font état.

Par ailleurs, avant de faire les entrevues, mais aussi au moment de faire les analyses, j'ai réalisé que ma subjectivité a joué un rôle dans le déroulement des entrevues. En effet, en ce qui concerne Louis, plusieurs facteurs ont été déterminants. D'abord celui de la nationalité qui à mon avis l'a poussé à faire des inférences sur la culture haïtienne sans forcément fournir des explications. Par exemple, il a mentionné en plusieurs fois le fait que les écoles qu'il a fréquentées et dans lesquelles il a travaillées sont des écoles congréganistes. Il n'a pas précisé



qu'il s'agit d'écoles dirigées par des congrégations religieuses, probablement parce qu'il savait que j'étais au courant, ce qui effectivement était le cas. Ensuite, nos statuts respectifs, lui comme enseignant et moi comme étudiante, ont aussi orienté l'élaboration de son récit. En effet, il lui est arrivé en quelques fois de me poser des questions par rapport à des thèmes qu'il a abordés comme pour tester mes connaissances. Par exemple, à un moment donné il a mentionné la doctrine de Martin Luther King et m'a demandé si je savais en quoi elle consiste. Lorsque je lui ai répondu que oui, il m'a demandé de la lui décrire. Il s'agit donc d'une illustration du rapport enseignant/étudiant. Enfin, la différence d'âge a aussi participé dans l'élaboration de son récit, en particulier compte tenu de l'association qu'il établit entre l'âge et la sagesse – association qui ressort dans ses propos et qui a fait l'objet de l'analyse. En effet, les entrevues se sont déroulées sous le mode du récit d'une série d'expériences qui pourraient m'être profitables d'un point de vue personnel. Par exemple, en tant que passionné de philosophie, il a en plusieurs fois mentionné qu'il souhaiterait me voir m'intéresser à cette discipline car elle pourrait me permettre d'acquérir plus de sagesse.

Par rapport aux entrevues avec Joseph je pense que mon statut d'étudiante a joué un rôle différent de celui de mes rencontres avec le répondant précédant. En effet, compte tenu que l'homme tatoué a souligné l'importance du développement de ses connaissances, soit par ses lectures ou par ses voyages, j'ai eu l'impression qu'il a éprouvé une forme de respect à mon endroit, du fait que je poursuis des études supérieures. D'ailleurs, il a eu à mentionner qu'il trouve que le côté « *sexy* » d'une femme passe beaucoup par ses connaissances intellectuelles. Je n'insinue pas que ce commentaire se soit adressé à moi, mais à mon avis, il permet de faire un lien avec sa perception de l'intellectualité, mais aussi avec le rôle de ma féminité dans sa manière de se présenter à travers son récit. Par ailleurs, je pense que l'âge aussi a participé à l'élaboration de son récit. Compte tenu que nous sommes tous les deux de la même génération, le ton du récit était très amical et certaines inférences culturelles se sont glissées. Par exemple, il a parlé au « nous » pour faire référence à l'appropriation des gens de notre âge de certaines technologies.

Pour ce qui est des entrevues avec Nathalie, je pense que ma féminité a été le principal facteur de médiation. Toute une portion de son entrevue est axée autour de l'élaboration de sa féminité en opposition à son style d'il y a 4-5 ans qui à son avis n'avait rien de féminin. Elle a longtemps insisté sur le fait que maintenant elle s'habille différemment, c'est-à-dire qu'elle porte plus de jupes, qu'elle garde ses cheveux longs, qu'elle se maquille. Or ce sont des caractéristiques qui me définissent également ce qui me porte à penser qu'elle m'a perçue comme sujet féminin.

### ***Principes d'analyse***

Ma stratégie d'analyse est inspirée de certains des principes proposés par Bertaux (1997). L'auteur suggère que l'analyse commence très tôt, soit dès que le récit de vie du premier répondant est complété et c'est la stratégie que j'ai adoptée. En effet, les trois répondants n'ont pas été interviewés pendant la même période. Je me suis assurée de compléter la cueillette du récit de chacun dans son intégralité, c'est-à-dire au cours de trois rencontres par interviewé, avant de passer au suivant. Cette façon de faire m'a permis d'établir un certain cadre inhérent au déroulement des entrevues et de déterminer d'éventuelles lacunes afin d'ajuster le tir à travers les expériences suivantes (65). En effet, puisque je n'avais pas de grille d'entrevue en tant que telle, je me suis basée sur le déroulement de la première entrevue de chaque participant pour savoir comment aborder les suivantes. Par exemple, pendant la première rencontre avec chaque participant, je les ai invités à me parler d'eux de manière générale, alors que je prenais des notes sur des passages qu'ils évoquaient et qui à mon avis méritaient d'être explorés. Au cours de cette rencontre et de celles qui ont suivi, je les ai relancés sur ces pistes afin qu'ils m'en parlent de manière plus détaillée. J'ai aussi commencé la manipulation du récit de chacun des répondants au moment où je récoltais celui du suivant.

Dans un premier temps j'ai procédé à la retranscription des propos recueillis par enregistrement sonore, durant la période comprise entre deux rencontres. Puis, j'ai reconstruit chaque récit en retraçant la chronologie de l'histoire de chaque

répondant. Cette étape m'a permis de mettre un certain ordre dans les propos recueillis et de déconstruire la linéarité du récit tel que présenté par chacun des trois participants, afin de le reconstruire en fonction de mes propres préoccupations, c'est-à-dire comment leurs corps prennent part à l'élaboration de leur existence. C'est ce qui m'a permis de réaliser le codage d'après les deux concepts centraux de la problématique : corps et différences. Or, puisque tous les propos n'étaient pas toujours en lien avec ces deux concepts, de nouvelles catégories ont émergé à partir des passages axés sur des thèmes communs, ce qui a favorisé l'apparition de différences autres que celles qui ont guidé le choix des répondants.

C'est ainsi que par rapport à l'entrevue autour du nanisme deux catégories ont fait surface : la féminité et les relations de pouvoir. En effet, j'ai réalisé que le récit de Nathalie traduit d'une part sa conception d'une féminité qui d'ailleurs correspond à ce qu'elle définit comme « la féminité », alors que d'autre part il met de l'avant certaines pratiques d'élaboration de cette féminité. De plus, son récit prend place dans un contexte où son nanisme donne lieu à des relations de pouvoir telles que définies par Foucault (1975), la subordonnant elle, en tant que personne de petite taille, aux personnes de taille régulière. En ce qui concerne l'entrevue autour de la race noire, les deux grandes catégories émergentes ont été la classe sociale et la sexualité. En effet, j'ai remarqué qu'il s'agissait des deux axes principaux à travers lesquels Louis s'est présenté. La première m'a informée sur son appartenance à ce qui peut être compris comme une élite intellectuelle, un facteur de classification sociale important dans la culture d'Haïti (son pays d'origine) et que le sociologue Laënnec Hurbon (1987) relie à la structure sociale postcoloniale du pays. La seconde m'a montré l'importance de ce que Kathryn Woodward (1997) appelle la conduite sexuelle, c'est-à-dire l'élaboration de ses rapports sexuels dans sa manière de se définir. Enfin, dans le cas du tatouage, l'analyse a favorisé l'émergence de la masculinité et de l'esthétique du corps comme catégories. La première découle de l'ensemble des techniques liées entre autres à la pratique de sports d'action, qui apparaissent dans le discours du répondant comme des éléments participant à la construction de sa masculinité. Celle-ci correspond à des modèles particuliers qui, selon David Gauntlett (2002), ont longtemps circulé dans les magazines destinés

aux hommes et qui renvoient aux perceptions de l'homme en tant que figure d'autorité et être dont la masculinité se mesure à sa force. La seconde est apparue dans le récit par rapport à la description des stratégies développées par Joseph dans le cadre de son travail de tatoueur et qui permet d'observer des similarités entre cette pratique et sa manière de créer son corps, non seulement d'un point de vue artistique (par ses tatouages) mais aussi des points de vue intellectuel et culturel.

À partir de cette catégorisation, j'ai construit le portrait des répondants que j'ai développé à l'intérieur d'un tableau par participant. Chaque tableau comprend deux colonnes. La première retrace à travers un texte continu des éléments clés de la trajectoire de vie des personnes telles qu'elles en parlent. La deuxième comporte les propos des répondants qui illustrent le texte de la première colonne. Dans chaque tableau, certains passages du récit ont été privilégiés au détriment d'autres qui à mon avis étaient moins pertinents à la compréhension de chaque trajectoire de vie telle que je l'ai retracée ou à la compréhension des corps vécus. C'est pourquoi tous les propos recueillis dans les récits ne s'y retrouvent pas. À côté de chaque passage, il est indiqué entre parenthèses la séance durant laquelle ces propos ont été recueillis. La pertinence de ces portraits est de faciliter la présentation de chaque répondant à travers une portion de son vécu de sorte à favoriser des liens avec le développement de l'analyse. En effet, au cours de l'analyse, les passages utilisés à des fins d'illustration renvoient au portrait correspondant. Toutefois, certains passages repris dans l'analyse ne figurent pas dans les tableaux pour des raisons pratiques. En effet, même si certains propos se sont avérés intéressants pour l'analyse, j'ai dû faire un tri de sorte que les tableaux ne soient pas trop denses. Ces trois portraits se trouvent à la fin du mémoire sous forme de trois annexes. Toutefois au début de chaque chapitre d'analyse on retrouve le texte descriptif de la première colonne de chaque tableau, qui sert à informer le lecteur sur le récit dont l'analyse fait l'objet.

Tout ce processus a conduit à l'organisation de l'analyse en trois chapitres. Le premier porte sur le corps de petite taille et montre que le nanisme participe à l'existence de la jeune femme en fonction de deux processus : le positionnement,

c'est-à-dire la manière dont la personne de petite taille est placée par rapport aux personnes de taille régulière et la persuasion vue comme la manière dont elle se définit dans son interaction avec les personnes de taille régulière. Ces deux processus soulèvent la question du regard auquel donne lieu le nanisme et qui permet de comprendre comment se dessinent la féminité de la jeune femme et les relations de pouvoir auxquelles elle est soumise et auxquelles elle participe comme sujet de petite taille et comme femme. Le second chapitre qui traite du corps noir présente cette différence en fonction de la culture du répondant. Elle s'active autour de deux processus : l'attachement, soit cette orientation vers la culture haïtienne et certaines représentations de la race noire, et la distinction c'est-à-dire la division catégorielle suivant l'appartenance à certains groupes en fonction de la nationalité (Haïtiens/non-Haïtiens) et en fonction de la classe sociale (élite intellectuelle ou non). Ces deux processus se rencontrent dans la culture haïtienne déployée dans un contexte diasporique, sachant que l'interviewé qui vient d'Haïti, vit depuis quelques décennies à Montréal. Enfin, le dernier chapitre concerne le corps tatoué et discute le fait de vivre avec cette différence en fonction de deux processus : l'autocréation, soit cette manière dont le répondant construit son corps à travers les pratiques auxquelles il s'adonne et la création de son monde c'est-à-dire la manière dont les usages de son corps participent à la médiation de ses interactions avec son entourage. Ces deux processus suivent une logique d'esthétisation, c'est-à-dire un modèle de création basé sur des techniques similaires à celles de la création de ses œuvres artistiques comme ses dessins.



# **Deuxième partie**

### **3. Vivre en tant que personne de petite taille**

Ce chapitre porte sur l'analyse du récit d'une jeune femme dont la différence qui a conduit à sa sélection dans le cadre de cette étude est son nanisme. Il est divisé en deux parties : la première présente cette femme, Nathalie à travers un portrait qui fait état des éléments clés de sa trajectoire de vie. Le portrait complet de ce récit dans lequel des passages d'illustration sont insérées se retrouve dans l'annexe 1 à la fin du mémoire. La seconde aborde comment les différences inscrites dans son corps prennent part à son existence.

#### ***Portrait de Nathalie Deschamps***

Nathalie Deschamps, 32 ans, est née à Montréal. Elle est la deuxième d'une famille de trois enfants. Elle a grandi dans Hochelaga-Maisonneuve, un quartier relativement modeste. Sa sœur et elle ont été très proches durant leur enfance, particulièrement à cause du fait que leur mère préférait qu'elles se tiennent ensemble afin de veiller l'une sur l'autre, dans un quartier dont elle redoutait les fréquentations. Toutefois, elles se sont éloignées à l'adolescence à cause de leurs différences de tempérament, pour se retrouver une fois devenues plus vieilles. Dans son enfance elle a eu une très grande admiration pour son frère, son aîné de 8 ans. Lorsque celui-ci a laissé la maison à l'âge de 18 ans, ils se voyaient moins souvent, mais en vieillissant elle a repris contact avec lui. Nathalie partage un lien très fort avec sa mère. Elle éprouve beaucoup de respect à son endroit et estime que c'est grâce à elle qu'elle est aujourd'hui une jeune femme épanouie. Elle avoue que celle-ci était très stricte, mais c'est un trait de caractère qui n'a jamais su altérer la qualité de leur relation. Les relations avec son père ont toujours été compliquées. En effet, selon ses dires, celui-ci ne souhaitait pas avoir d'enfants et a très mal accepté le fait d'en avoir eu 3. Il avait une animosité particulière envers Nathalie et n'a jamais voulu la reconnaître en tant que sa fille. Aujourd'hui elle n'a plus de contact avec lui.

À l'âge de 2 ans, Nathalie a montré les premiers signes de nanisme. C'est une



condition qui a beaucoup affecté son évolution et ses relations sociales, en particulier pendant son adolescence. Son nanisme continue d'avoir une incidence dans son quotidien, car elle est entre autres obligée de faire plus d'effort physique pour évoluer dans son environnement. Mais c'est une situation avec laquelle elle a appris à vivre. D'ailleurs, elle estime que c'est quelque chose qui lui a appris à devenir plus forte. C'est aussi une condition qui intervient dans ses interactions sociales, ce qui ne manque pas de causer quelques soucis à son entourage proche. Selon Nathalie, le nanisme est une forme particulière de différence, dans la mesure où il requiert plus d'adaptations, dans un monde où tout est conçu pour des gens relativement grands.

Nathalie a eu quelques problèmes d'adaptation à l'école. D'une part ils étaient liés aux difficultés de se faire accepter en tant que personne différente. D'autre part, ils concernaient sa capacité d'apprentissage. Ce dernier point explique pourquoi elle a fréquenté 3 établissements scolaires différents et qu'à 18 ans elle a dû s'inscrire à l'école des adultes pour poursuivre son secondaire 5.

Par ailleurs, Nathalie a eu quelques difficultés à se trouver un emploi. Elle a d'abord travaillé chez McDonald pendant 3 à 4 ans, suite à quoi elle s'est longtemps vu refuser des postes pour lesquelles elle estimait être qualifiée. Puis elle a travaillé à la Banque Royale, pendant 10 ans. Dans les deux cas, elle affirme que c'est grâce à ses contacts qu'elle a été embauchée. Depuis maintenant un an, elle travaille comme agente de soutien pour une association qui œuvre auprès des personnes handicapées dont elle est devenue membre dès l'âge de 18 ans. Son travail consiste essentiellement à venir en aide aux personnes atteintes de ce handicap que ce soit d'un point de vue administratif ou technique.

Que ce soit pour son travail ou dans sa vie de tous les jours, Nathalie milite pour une meilleure compréhension du nanisme et de ses implications pour les personnes qui en sont touchées ainsi que pour leur entourage. C'est une tâche qui lui tient à cœur, car elle constate à ses dépens que les difficultés qui accompagnent le nanisme sont souvent méconnues. En effet, elle se fait souvent reprocher de recourir à de l'aide ou à des facilités comme une vignette de stationnement pour handicapés, car ses aptitudes et son autonomie sont parfois surestimées. À l'inverse, elle estime

que les personnes de petite taille sont aussi souvent confrontées au problème de devoir prouver leurs capacités et leurs aptitudes.

Plus jeune Nathalie avait peu d'amis, mais cette situation a évolué avec le temps. Aujourd'hui Nathalie a un cercle d'amis qui comptent beaucoup pour elle. Elle a aussi un neveu et une nièce qui tiennent une place très importante dans sa vie. D'une manière générale, elle aime les enfants et pense que c'est réciproque. Elle rêve d'avoir un jour ses propres enfants.

Ses amis et sa famille n'hésitent jamais à lui manifester leur attachement. Ils sont toujours là pour elle quand elle en a besoin. Parfois elle les trouve même un peu protecteurs.

Depuis plusieurs mois, elle fréquente un gars et c'est son premier copain. Elle dit que plus jeune, les gars ne voulaient pas la fréquenter à cause de son nanisme. Sa relation sentimentale actuelle est assez compliquée car cet homme fréquente simultanément une autre femme qu'il a d'ailleurs connue avant elle. Cette situation la rend un peu inconfortable, mais elle est très attachée à lui.

Nathalie est souvent en quête de sensations fortes et de nouveauté. C'est un désir qu'elle satisfait en essayant toutes sortes d'activités physiques comme : la danse, le rafting, la plongée sous-marine etc. Parallèlement, elle laisse peu de place à la routine dans sa vie quotidienne. C'est aussi à travers ses voyages qu'elle va à la recherche de sensations fortes. L'été passé elle a eu l'occasion de visiter Cuba avec son amie Huguette et il y a 2 à 3 ans elle est allée à Salem dans le New Hampshire en compagnie de 3 de ses amis. Ces voyages ont éveillé en elle le goût de visiter d'autres endroits comme Boston, la Californie etc. Même dans le cadre de son travail elle aime retrouver les sensations fortes. C'est ce qui explique qu'elle préférerait son poste à la banque à son poste actuel. En effet, le premier lui demandait de travailler sous pression et sans relâche. Des fois elle n'avait même pas le temps de prendre sa pause, alors que dans son emploi actuel, c'est une toute autre dynamique. Toutefois, elle a dû laisser cet emploi car puisqu'elle ne parle pas l'anglais, elle était limitée dans sa perspective de carrière.

Sa recherche de nouveauté et de singularité se traduit aussi dans ses goûts. En effet, elle aime pouvoir se distinguer à travers ce qu'elle fait et qui elle est. Par exemple,

elle dit ne jamais prendre ses décisions en fonction des autres. D'un point de vue superstitieux, elle dit penser avoir choisi son nanisme, de sorte à pouvoir se différencier des autres.

Sans doute à cause de son tempérament hyperactif, elle recherche un partenaire capable de maintenir le même rythme qu'elle, ce qu'elle n'est pas sûre de retrouver chez une personne de petite taille. De plus, selon ses dires, beaucoup de personnes de petite taille ne vivent qu'à travers leur nanisme, ce qui n'est pas son cas à elle. Nathalie se dit très optimiste et prend la vie du bon côté. Elle ne se laisse pas abattre par les obstacles qu'elle rencontre. C'est d'ailleurs ce qui explique qu'en dépit des nombreuses épreuves qu'elle a traversées, elle a toujours su faire preuve de maîtrise de ses émotions. Parmi ces épreuves elle cite une fois où elle a vu quelqu'un se jeter devant le métro, une autre fois où elle a sauvé quelqu'un qui a eu une attaque cardiaque dans le métro etc. Toutefois, une des plus grosses épreuves qu'elle a traversées a été la maladie de sa mère il y a un peu plus d'un an. En effet celle-ci a été frappée par un myélome multiple, une forme de cancer qui, même lorsqu'écartée, a des fortes chances de revenir. Elle a toujours été présente pour sa mère pendant la maladie et reproche à son frère et sa sœur de n'en avoir pas fait autant. Elle pense même que d'une certaine façon c'est grâce à elle que sa famille tient encore ensemble.

Nathalie est quelqu'un d'exigeant envers elle-même et envers les autres. Elle essaie toujours de se surpasser et de relever de nouveaux défis et attend le même comportement des autres.

En tant que femme elle se définit entre autres à travers son style vestimentaire, qui selon elle a beaucoup évolué de son adolescence à nos jours. Lorsqu'elle était plus jeune elle dit qu'elle préférait s'habiller en pantalons et porter les cheveux courts. Alors que maintenant, elle porte des robes et des jupes, du maquillage et les cheveux longs. Par ailleurs, elle estime que son nouveau style attire davantage les regards masculins.

### ***Quelle place pour la petite dans un monde de grands?***

Dès l'âge de 2 ans, Nathalie a montré les premiers signes de nanisme. Elle est la seule de sa famille à présenter cette malformation et par conséquent a grandi dans un environnement où elle s'est démarquée de son entourage, principalement du point de vue de sa taille. Sa mère, qui a eu 3 enfants, l'a toujours traitée équitablement par rapport à son frère et à sa sœur, et n'a jamais voulu que sa condition lui mérite non plus des traitements de faveur.

Euh mes 2 parents sont de taille régulière, mes frère et sœur aussi, je suis la seule de petite taille dans la famille (...) moi j'ai, on n'a pas su ça [à ma] naissance, mon nanisme est apparu vers l'âge de 2 ans. (Entrevue 1)

(...) premièrement je dirais que c'est à cause de ma mère, la façon qu'elle m'a élevée euh j'aurais pu avoir pleins de privilèges de mes professeurs, y a des professeurs qui auraient voulu me passer des années parce que je suis plus petite, ils ont voulu me donner plus d'affaires, je me faisais euh j'ai déjà volé des bonbons mais tsé quel enfant a pas fait ça, pis je m'étais pas faite pognée, c'est ma mère qui s'en est rendue compte. Pis le... on était revenu au magasin pis le gars a dit c'est pas grave elle est toute petite, elle a fait *no way*. (Entrevue 2)

Telle que vue par Nathalie, cette attitude peut être comprise comme une manière pour la mère de s'assurer que le nanisme de sa fille ne soit pas l'élément qui la définisse comme personne. Toutefois, on constate tout au long du récit, que la réalité s'est révélée bien plus complexe. En effet, le nanisme de la jeune femme semble occuper une place importante dans son existence dans la mesure où il joue un rôle actif dans ses interactions avec son entourage. C'est une réalité à laquelle elle a été confrontée très tôt durant sa jeunesse comme l'indique l'anecdote suivante :

Je te dirais la première fois que... moi ça m'a pris du temps, j'ai jamais réalisé que j'étais différente, jusqu'au secondaire où y avait un gars qui m'intéressait vraiment pis qui est venu me voir pis qui m'a dit « je sortirais avec toi mais parce que t'es petite je

sors pas avec toi » je suis rentrée chez nous, pis je pleurais, je me demandais pourquoi ma mère m'avait mise au monde tsé, pis je venais de réaliser que j'étais pas comme tout le monde, j'avais une dizaine d'années là. (Entrevue 2)

Cette expérience nous permet de constater qu'effectivement, la condition physique dont il est question ne se contente pas d'être inscrite dans le corps de Nathalie, mais contribue aussi à lui attribuer des caractéristiques distinctes, notamment celle de la « petite ». Or, ce qu'il est intéressant de souligner c'est que, si le nanisme fait être le « petit » chez elle, c'est en comparaison avec ce qui est considéré comme une taille régulière, soit le « non-petit ». Ceci suppose une mise en relation constante entre les deux types de corps qui apparaissent ici, sachant que l'un participe à définir l'autre et que les deux font exister des sujets grands ou petits.

Par ailleurs, le nanisme semble soulever un autre enjeu particulier qui contribue à définir la personne l'ayant développé. Il s'agit de son statut de « handicap » qui ne semble pas reconnu par tous. En effet, selon Nathalie, le nanisme se manifeste sous des formes innombrables faisant intervenir dans chaque cas des particularités quant aux inconvénients qu'il peut causer, notamment en termes d'autonomie. En conséquence, certaines personnes qui en sont affectées jouissent d'une autonomie dont le degré est variable. Selon Nathalie, cela expliquerait que le nanisme ne soit pas toujours perçu comme un « handicap », ce qui n'empêche pas qu'il puisse être vécu comme tel. Mais, qu'il soit un handicap ou pas, on comprend toutefois que le nanisme fait être d'autres types de corps différents, soient des corps handicapés en opposition aux non-handicapés, ainsi que le corps dont le handicap s'oppose à d'autres formes de corps handicapés.

il existe 500 sortes de nanisme. Si tu regardes moi pis Carole on a toutes les deux le nanisme elle, elle a l'achondroplasie<sup>3</sup>, moi j'ai dysplasie métaphysaire de Schmitt<sup>4</sup>. Mais on ne le vivra pas

---

<sup>3</sup> Affection héréditaire et congénitale caractérisée par un arrêt de la croissance des os en longueur, et se manifestant par un nanisme disharmonieux. (Petit Robert, 1989)

<sup>4</sup> Anomalie du développement osseux portant surtout sur les os longs dont les métaphyses restent larges et aplaties, infantiles. Rencontrée dans la maladie de Pyle, la dysplasie métaphysaire se

nécessairement pareil ou même 2 achondroplases ne vivront pas nécessairement leur nanisme de la même façon. (Entrevue 2)

euh, ben c'est sûr que euh, ben y a pas vraiment de différences qui pourraient s'accoter au nanisme, si on parle de personnes malentendantes, d'aveugles, ils vivent pas la même chose que nous. Euh souvent on est comparé à des personnes qui sont en fauteuils roulants, pis encore là, c'est pas comparable parce qu'eux autres ils ont souvent des longs bras, fait que l'effet de profondeur ils n'ont pas de misères que nous on a. (Entrevue 2)

Comme moi j'ai une vignette de stationnement, pis souvent les gens me posent la question « pourquoi tu as une vignette, tu marches? », mais souvent ils voient pas... parce que la malformation ça se voit pas, c'est souvent osseux ou hormonal, fait que ça se voit pas physiquement, ça se voit qu'on est plus petit, mais je veux dire tsé, les problèmes tout ça, comme la vignette souvent je leur dis « on se met à côté, on va marcher jusqu'au mur toi tu vas faire 30 pas, moi je vais en faire 60 » fait que déjà je m'essouffle plus vite. Dans un stationnement est-ce que tu laisserais un enfant, moi tu vois j'ai la grandeur d'un enfant à peu près de 8 ans. Est-ce que tu laisserais un enfant de 8 ans partir d'un bout du stationnement pis d'aller à l'autre bout quand tu sais que les autos quand ils reculent, ils ne le voient pas? C'est la même chose pour nous. Moi faut que je fasse tout le temps attention quand les voitures reculent parce qu'ils me voient pas, fait que tsé c'est souvent le type de petites choses que les gens pensent pas et ne voient pas. (Entrevue 2)

Que ce soit en fonction de la taille ou en fonction de la mobilité réduite, cette différence telle qu'elle apparaît dans le corps le caractérise en fonction de deux mécanismes que nous nommons : le positionnement et la persuasion.

## **Le positionnement**

Le positionnement renvoie à la manière dont la personne de petite taille est placée dans un rapport de subordination vis-à-vis des personnes plus grandes, considérées socialement comme de taille dite normale. Il s'actionne autour de deux

dimensions : pratique et affective. La première se manifeste entre autres par la nécessité d'accommodation causée par la taille du petit, et surtout par le fait qu'en général les outils d'accommodement comme les meubles, les électroménagers, les moyens de transport etc. sont conçus pour des personnes de taille régulière et peuvent par conséquent s'avérer difficiles ou inappropriés dans leur usage, par rapport à leur poids ou à leur dimension. Par exemple, Nathalie a besoin d'une aide ou doit monter sur un banc pour atteindre certains objets autrement inaccessibles, elle doit aussi s'abstenir d'en manipuler d'autres.

Toi tu veux aller chercher quelque chose t'y vas, tu l'as. Moi, faut que j'aille chercher un banc, faut que je monte sur le banc, faut que je le prenne, fait que ce petit côté-là, je suis habituée, fait que je veux dire j'ai toujours vécu comme ça, mais c'est plus demandant. (Entrevue 1)

comment ça fonctionne c'est que quand j'ai passé mon examen à l'école de conduite j'avais... je le faisais avec les mains c'était 2 tiges de métal une pour le gaz, l'autre pour le frein, mais si je passais mon examen de la SAAQ avec ça j'étais obligée de garder ça toute ma vie pis je ne voulais pas. Fait qu'on a fait adapter la voiture à ma mère avec un faux plancher qui venait avec une pédale de frein pis j'avais l'autre pédale de l'accélérateur... non c'est pas vrai... elle venait avec la pédale de l'accélérateur pis j'avais le frein séparé. Ça veut dire si on serait parti ensemble en auto, j'enlevais 3 vices, tu pouvais conduire. (Entrevue 2)

tsé oui c'est vrai regarde qu'à cause de ma différence là y a des affaires tsé moi j'ai toujours voulu devenir pompier, ben à cause de ma différence je sais que je pourrai jamais l'être, pompier, policier tout ça, je pourrai jamais faire ça. (Entrevue 2)

La seconde dimension fait référence à la manière dont la personne de petite taille se sent perçue par les personnes plus grandes, et se manifeste chez ces dernières par l'expression d'une sympathie ou d'une antipathie envers le premier. Par exemple, dans le cas de l'interviewée, certains de ses amis se montrent protecteurs envers elle.

ils sont peut-être un petit peu plus protecteurs, mon frère, ma sœur surtout, s'il y a des gens qui me regardent ça les fatigue

plus que moi tsé, mais euh, sinon euh, je pense qu'ils le prennent bien là. (Entrevue 2)

ouais, j'ai un autre ami aussi qui... on se connaissait pas beaucoup, mais avant que j'emménage avec ma mère il restait en haut de chez nous, pis on a appris à se connaître, pis tout ça, pis lui euh, lui-même il est un petit peu protecteur, mais c'est drôle, parce que mon meilleur ami me connaît pis il sait comment je suis, mais l'autre, je sais pas il me sent peut-être moins fait qu'il est un petit peu plus protecteur pis c'est quand même drôle des fois, tsé. (Entrevue 2)

D'autres personnes la trouvent spéciale et en fonction de leurs croyances la considèrent comme un porte-bonheur, un petit ange.

j'ai une madame je m'en venais sur la rue pis j'ai vu la madame faire ça (en ouvrant les bras) elle m'a prise elle m'a donné 2 becs elle m'a serrée pis elle a dit tu vas me porter chance. Pis elle est repartie. (Entrevue 2)

Mais c'est juste que je me suis déjà faite froter parce qu'on pensait que je portais chance. Ouais, lucky charm, ouais. (Entrevue 2)

Je sais pas, un de mes amis, ben mon meilleur ami Antoine, lui il dit souvent que je dois être un petit ange pis que c'est pour ça que les enfants doivent beaucoup m'aimer. (Entrevue 3)

De plus, nous constatons que certains facteurs liés aux contextes d'interactions c'est-à-dire les lieux où elles prennent place et les personnes qu'elles font intervenir, organisent le positionnement. En effet, lorsque ces contextes sont plus familiers, le positionnement qui en découle est plus souple alors que dans le cas contraire le positionnement est plus radical. Ainsi, lorsque l'interaction se passe dans des lieux publics et fait intervenir des inconnus, les accommodations que requiert la différence de Nathalie peuvent faire place à des mésinterprétations et voire même des jugements. Par exemple, elle dit que parfois, les gens lui reprochent de demander de l'aide, ou de recourir à des facilités, ce qui l'oblige à se justifier :

je suis quand même bien fonctionnelle, donc les gens sont portés à dire « ben là, t'as pas besoin de ça, ben là, t'as pas ça » ou tsé



y a d'autres choses aussi, des fois je vais souvent demander de l'aide, parce que justement ça me tente pas de monter sur le banc. Mais les gens ce qu'ils oublient c'est que depuis ce matin je monte sur le banc, c'est pas juste cette fois là, c'est depuis le matin, pis le soir je vais encore... tsé quand j'ai la chance de pouvoir le demander à quelqu'un, ben je le fais. (Entrevue 1)

y a des personnes de petites tailles qui peuvent avoir des chiens Mira, tsé les chiens pour les aveugles, des chiens d'assistance qu'ils l'appellent? Pour justement les aider à marcher, à leur faire de la place pis tout ça. Pis justement j'ai déjà entendu un monsieur dire « ben là, pourquoi les personnes de petite taille, ils enlèvent ça aux personnes âgées » garde, y a une raison tsé. Fait que c'est toutes des choses, quand les personnes de petite taille vont entendre ça ils se disent « ah je devrais pas » fait qu'ils vont pas au-delà de leurs besoins. (Entrevue 2)

Alors que dans d'autres cas où l'interaction se fait avec des gens de son entourage immédiat, la relation étant plus personnelle, elle rend la justification superflue et l'empathie plus spontanée :

Je te dirais même mes amis des fois sont tellement habitués d'être en contact avec moi qu'ils oublient ma différence. Genre ils vont marcher vite pis je vais leur dire « tu peux tu marcher moins vite » pis ils vont dire « mais pourquoi? Ah c'est vrai! » tsé. (Entrevue 3)

Comme mon amie Huguette, quand j'ai commencé à l'emmener à l'association, elle a vraiment pris connaissance de c'était quoi le nanisme, la différence, elle a appris à le connaître fait que maintenant elle le voit plus. La plupart de mes amis ne le voient plus. Fait que des fois je vais faire quelque chose pis je leur dis « euh, j'ai besoin d'aide », « pourquoi? Ah! C'est vrai » tsé, c'est comme oublié là, c'est tellement devenu secondaire, je dirais qu'à un moment donné tu le vois plus. (Entrevue 3)

## **La persuasion**

Le deuxième axe en fonction duquel le nanisme participe à définir le « petit » est ce que nous avons appelé la persuasion, et peut être considéré comme la relation qui lie la personne de petite taille avec les autres et celle qu'elle entretient avec elle-même. Dans le cas de Nathalie, une de ses préoccupations qui revient souvent dans

son propos est le fait qu'elle estime devoir constamment prouver ses capacités dans ses interactions avec son entourage. C'est une situation avec laquelle elle doit composer sur une base régulière, mais particulièrement dans des contextes plus formels comme par exemple une recherche d'emploi. À ce propos, elle raconte les nombreux refus qu'elle a dû encaisser avant d'obtenir son deuxième emploi. En effet, elle dit avoir passé une cinquantaine d'entrevues, pour des postes par rapport auxquels elle se savait qualifiée et elle s'est vue refuser les postes.

Écoute quand j'ai terminé de travailler au McDo, ils m'appelaient tout de suite parce qu'ils voyaient McDo, mais ils me voyaient rentrer ils voulaient plus m'engager. (Entrevue 2)

Tsé j'ai travaillé au McDo, tsé on s'entend tu que dans les services rapides tu es sur la pression tout le temps, faut que tu serves tes clients en moins d'une minute, j'ai faite ça pendant 4 ans, j'étais chef de mon plancher, je m'en allais gérante avant que je parte. Pis là tu viens me dire qu'une petite jobine à la caisse, je suis pas capable de le faire ou de tsé, ça ne matchait pas. C'est là que je savais que c'était vraiment physique. (Entrevue 2)

ah, ben c'est parce qu'au McDo je m'étais fait un ami pis mon meilleur ami était gérant, pis c'est lui qui m'a fait rentrer, sans passer d'entrevue il m'a faite rentrer pis il m'a donné ma chance parce que sinon probablement qu'ils m'auraient peut-être jamais pris. (Entrevue 2)

Ce même rapport est aussi observable dans des contextes plus informels :

Des fois quand je descends de la voiture, tsé les gens tsé ils te regardent un premier *look* pis là ils te remarquent pis ils font (elle ouvre les yeux) pis je vois dans leur visage « elle conduit? » tsé, ben oui, je suis capable de conduire. J'aime ça qu'ils voient ça. (Entrevue 2)

Moi personnellement c'est ça que je trouve le plus dur, de prouver que je suis capable conduire, de prouver que je suis capable de marcher, de prouver que je suis capable d'aller faire le ménage là, de prouver que je suis capable de faire ça, de prouver que je suis capable de travailler. (Entrevue 3)

Parce que souvent les gens, quand tu as une mobilité réduite, souvent ils pensent que t'es pas capable de faire pleins de

choses, surtout nous les personnes de petite taille ça a été caché longtemps, donc souvent les gens pensent qu'on ne peut pas rien faire, je peux pas sortir de chez nous, pis tout ce que je fais j'ai besoin de quelqu'un et c'est pas le cas. (Entrevue 1)

La deuxième forme sous laquelle se manifeste la persuasion est la relation que la personne de petite taille entretient avec elle-même. Celle-ci prend effet d'une manière particulière, car elle découle de la relation établie avec les autres, mais fait intervenir l'individu différemment. Alors que dans ses rapports avec les autres, la personne de petite taille doit prouver sa capacité à effectuer des tâches, dans sa relation avec elle-même, elle démontre plutôt sa capacité à performer certains rôles, c'est-à-dire à faire siens certains attributs qui ultimement la définissent dans ses rapports avec les autres.

On peut observer ce principe à travers les divers procédés dont Nathalie fait usage pour exprimer sa féminité. Dans ce contexte le terme renvoie à ce que David Gauntlett (2002) appelle « womanhood » et qu'il définit comme un processus faisant intervenir : *la sexualité (sexuality)* en l'occurrence l'hétérosexualité (189), *les relations (relationships)* soient les techniques pour attirer les hommes (190-191) et *la transformation et l'autonomisation (transformation and empowerment)* c'est-à-dire l'adhésion à un modèle idéal d'une beauté féminine dans un objectif de séduction (191), sachant que ce processus définit le rapport d'une femme avec des hommes. Par exemple, la jeune femme, dans son récit, fait référence à son style vestimentaire, sa coupe de cheveux, sa capacité de plaire, bref des caractéristiques dites d'expression de l'« être femme », pour décrire sa relation souhaitée ou vécue avec les hommes.

oui, euh, j'ai plus de photos avec moi, mais j'avais les cheveux très, très courts, j'étais plus petit gars manqué je dirais. Euh t'aurais peut-être même pensé des fois que j'avais un petit style un peu lesbienne là. Euh, pis j'ai changé ça fait peut-être 4 – 5 ans, j'ai commencé à être un petit peu plus féminine (...) tu verrais des photos de moi voilà 4 – 5 ans pis là tu ferais oh c'est vrai, tu as vraiment une grosse... les cheveux courts, courts, courts, je me maquillais pas souvent, j'ai [fait] un gros 360 (...)

tsé je veux dire je portais pas souvent des robes, j'étais plus masculine, j'étais moins féminine. (Entrevue 1)

Euh, comme j'ai tout le temps eu un côté que les gens voulaient me parler ou être proche de moi, (...) Mais c'est sûr que depuis que je suis de plus en plus [féminine], c'est peut-être plus [en provenance] du sexe opposé. Tsé, j'ai peut-être plus de regard, plus de « t'es vraiment belle » tsé. Parce qu'avant je l'avais mais c'était souvent par rapport à mon visage (...) mais là c'est de plus en plus, c'est comment je m'habille, comment je suis, mes cheveux longs euh... (Entrevue 3)

Le positionnement et la persuasion, comme nous les avons présentés, nous permettent de comprendre que le nanisme est une différence qui non seulement se retrouve dans le corps, mais aussi qui régule plusieurs sphères de la vie de la personne chez qui il s'inscrit, en particulier au niveau de ses rapports avec son entourage. Or, une des manières dont il médiatise ces rapports c'est à travers les regards auxquels il donne lieu et qui contribue à construire le sujet « petit ».

### ***Regard***

Tout au long du récit de Nathalie, que ce soit dans sa manière de décrire ses relations avec ses pairs à l'adolescence, les difficultés qu'elle a rencontrées dans sa recherche d'emploi ou lorsqu'elle souhaitait se faire un *chum*, et de façon générale à travers toutes ses formes d'interaction avec le monde qui l'entoure, la jeune femme affirme sentir planer sur elle le regard des autres :

Parce que tout le monde me regarde tsé, fait que... mais moi je le vois plus, c'est plus quelque chose que je vois à moins que ce soit évident pis, tsé si tu veux me regarder ben regarde moi si ça peut te faire plaisir tsé. (Entrevue 1)

on se promènerait dans la rue, on irait prendre le métro pis tu le verrais comment les gens me regardent. (Entrevue 3)

Toutefois, les regards dont il est question ici, dépassent la simple fonction visuelle par laquelle Nathalie serait vue, mais contribuent plutôt à mettre en évidence un

élément particulier – sa taille : « ben, ouais, moi j’ai l’impression que les gens qui me regardent, c’est... inconsciemment, la première idée qui va venir c’est ma grandeur (...) » (Entrevue 3). Autrement dit, à travers le regard, le nanisme devient la caractéristique première par laquelle la jeune femme se considère définie. Ceci suppose que le regard opère en fonction d’un mécanisme qui fait intervenir à la fois un sujet porteur du regard, un objet regardé et des significations qui découlent de l’ensemble.

### **Le regard et sa capacité d’objectivation**

Pierre Bourdieu (1965), dans sa manière de concevoir la photographie, propose des paramètres qui sont utiles à la compréhension du regard et de ses effets. Selon l’auteur, la photographie informe à la fois sur l’objet photographié et le sujet photographiant. En effet, en examinant une photographie, on constate qu’elle ne peut être qu’une portion de la réalité car, même si elle traduit un objet dans sa totalité, elle passe forcément sous silence des éléments qui lui sont extérieurs, mais qui contribuent toutefois au résultat de l’image obtenue. Par exemple, selon les techniques de photographie utilisées tels que la plongée ou le panorama, un objet peut paraître plus réduit ou plus imposant qu’il ne l’est en réalité. Autrement dit, dans une photographie l’objet capturé est réduit aux propriétés de l’image, sachant que celles-ci peuvent concourir à l’apprécier autant qu’à le déprécier. De plus, cette photographie n’est rien d’autre que le reflet de la perception du photographe sur l’objet en question, sachant qu’il est influencé par l’ensemble de ses repères du moment (angle de la prise de vue, éclairage, qualité de l’appareil etc.) et passés (expériences antérieures) qui conditionnent sa pratique et d’un point de vue plus global sa vision du monde.

Si, abstraitement, la nature et les progrès de la technique photographique tendent à rendre toute chose objectivement *photographiables*, il reste qu’en fait, dans l’infinité théorique des photographies qui lui sont possibles, chaque groupe sélectionne une gamme finie et définie de sujets, de genre, et de compositions (Bourdieu, 1965 : 23).

En examinant le récit de Nathalie particulièrement lorsqu'elle décrit la dynamique qui s'installe dans ses rapports sociaux, nous constatons que le regard, s'il est mis en relation avec la photographie de Bourdieu (1965) présente des caractéristiques qui lui sont similaires. Premièrement, comme dans le cas de la photographie, le regard objectivise le nanisme de sorte qu'il détient le rôle le plus organisant dans l'ensemble des éléments qui composent l'image. En effet, même s'il n'est que portion de la réalité de Nathalie en tant que personne, il est mis en avant-plan et devient la propriété première par laquelle elle est définie. Par exemple, lorsque Nathalie décrit son processus de recherche d'emploi et qu'elle indique qu'après ses entrevues téléphoniques les employeurs souhaitaient la rencontrer, mais que suite à leur rencontre ils n'étaient plus intéressés par sa candidature, on comprend que le caractère face à face de l'entrevue qui rend le nanisme visible, transpose ce trait à une échelle dont l'importance semble dépasser le niveau de ses compétences. Cela ne signifie pas forcément que les dites compétences soient remises en question, mais invite à s'interroger sur la nature des significations du nanisme aux yeux de l'employeur. Est-ce que celles-ci représentent pour ce dernier un problème supérieur aux avantages potentiels des compétences de la candidate? Bien entendu, il pourrait exister plusieurs autres raisons extérieures au nanisme susceptibles de concourir au rejet de sa candidature, en l'occurrence son profil professionnel par rapport aux exigences de l'emploi, ou la compétitivité entre elle et un autre candidat, cependant lorsque le même schéma se répète une cinquantaine de fois, la place laissée au doute se trouve réduite. Cette même logique s'applique dans les cas où Nathalie conduit une voiture. Même si elle ne l'exprime pas littéralement, on suppose que tant qu'elle est derrière le volant et que sa taille n'est pas visible, le problème ne se pose pas. Mais une fois qu'elle descend de la voiture et qu'il est possible de constater qu'elle est une personne de petite taille, elle n'est plus juste une personne qui conduit, mais une personne de petite taille qui, étonnamment, a la capacité de conduire. Or une fois de plus, c'est le regard qui octroie au nanisme cette place primordiale dans le contexte en question. D'ailleurs, un des ses propos résume bien cette réalité : « C'est souvent ça qui est dur c'est que... on voit souvent l'état de ce que je suis avant de voir la personne (...) » (Entrevue 3).

Par ailleurs, une des composantes de la photographie qui intéresse Bourdieu (1965) est sa capacité à prendre en compte tout le système qui permet de produire un cliché. En effet, non seulement il y a le photographe, l'objet photographié et le décor, mais il y a aussi l'appareil. De la même manière, lorsqu'on pense le regard, on retient certes le sujet qui regarde, l'objet du regard et l'environnement, mais il faut aussi s'attarder aux éléments subjectifs qui informent le regard. Nous pouvons citer notamment l'attention portée à certaines composantes architecturales de l'environnement par rapport à la taille de la personne en question. Par exemple, l'emplacement d'une poignée de porte, la hauteur d'un comptoir, la portée d'un portemanteau jouent un rôle important dans la manière dont le regard opère, dans la mesure où le nanisme devient signifiant parce que mis en relation avec ces éléments. Autrement dit, ils orientent le regard, car c'est par rapport à eux que le nanisme prend toute sa signification. C'est sans doute pourquoi certaines personnes n'hésitent pas à formuler tout haut leurs préoccupations par rapport à l'environnement physique dans lequel Nathalie évolue :

Mais oui, des gens, je me l'ai fait poser au kiosque « ça doit être mignon chez vous, tout doit être miniaturisé », « non, non, j'ai une table comme chez vous, pis j'ai des chaises comme chez vous, pis mon frigidaire est comme chez vous » (en riant).  
(Entrevue 1)

### **Les relations de pouvoir dans le regard**

Par ailleurs, il est possible de comprendre les rapports qui s'installent dans et par le regard comme des relations de pouvoir. Pour ce faire, référons-nous à Foucault (1975) et à sa conception des sociétés disciplinaires d'après un modèle hiérarchique faisant intervenir un souverain et des sujets soumis à son pouvoir, sachant qu'un déséquilibre dans la relation des deux parties est l'élément clé au bon fonctionnement de cette société. Pour illustrer son point de vue, il a développé un modèle basé sur la construction d'un panoptique, c'est-à-dire une prison dont la forme et l'emplacement des cellules favorisent une visibilité constante des détenus, à partir de la tour de garde. De plus, cette dernière est conçue de manière à ce que le

détenu ne puisse jamais apercevoir le garde en question, et par conséquent ne sache jamais quand il est surveillé (202). Selon l'auteur, il s'agit d'un moyen d'instaurer une discipline ne reposant pas sur l'utilisation de la force, mais plutôt sur l'installation d'un climat où la simple crainte de l'autorité suffit pour assoir l'ordre. Autrement dit, la société disciplinaire telle que Foucault la conçoit est dirigée par une figure d'autorité habilitée à exercer un contrôle permanent sur un groupe d'individus soumis à certaines règles (172-173). En cas de non respect de ces règles, des mesures correctionnelles sévères peuvent être appliquées, mais le système est mis en place de sorte que la possibilité constante pour ces individus d'être repérés rend l'usage de la force inutile. « Plus nombreux sont [l]es observateurs anonymes et passagers, plus augmentent pour le détenu le risque d'être surpris et la conscience inquiète d'être observée » (204). C'est ce en quoi consiste « l'effet majeur du panoptique : induire chez le détenu un état constant et permanent de visibilité qui assure le fonctionnement automatique du pouvoir » (202). Il est clair qu'un tel dispositif organise ses membres en fonction d'une hiérarchie, mais « [...] s'il est vrai que son organisation lui donne un *chef*, c'est l'appareil tout entier qui produit du *pouvoir* et distribue les individus dans ce champ permanent et continu » (179). Cette perspective correspond à une manière pragmatique de penser le regard comme outil de surveillance.

« Parce que tout le monde me regarde tsé, fait que... mais moi je le vois plus, c'est plus quelque chose que je vois à moins que ce soit évident (...) » (Entrevue 1). Ce passage est traversé en partie par certains éléments du rapport de pouvoir décrit plus tôt. La jeune femme se positionne par rapport au fait qu'à son avis, un regard pèse sur elle même si elle n'en est pas témoin explicitement. Ce rapport traduit à certains égards l'idée de la surveillance qui opère n'importe où et n'importe quand et dont la surveillée est en l'occurrence consciente. Même si ce point de vue a été développé dans un contexte très différent de celui qui nous intéresse, il nous permet néanmoins d'en dégager certains éléments qui mettent en évidence la relation qui lie la personne de petite taille aux autres personnes dites de taille régulière. En effet, par le regard dont elle fait l'objet, la première se fait constamment rappelée que sa différence lui octroie un statut qui la subordonne aux personnes plus grandes :



pis je te dirais que quand tu as une différence, même si tu ne veux pas, t'as l'attention. Tsé, je veux dire je me promène dans la rue, même si je veux pas l'avoir, on me la donne pareil.  
(Entrevue 1)

De manière caricaturale, ceci indique que la personne de petite taille n'a pas son mot à dire par rapport au fait qu'elle soit assujettie par le regard des grands, tout comme dans le cas des sociétés disciplinaires, l'exercice du pouvoir n'est pas négociable. Toutefois, il est intéressant de constater qu'en tant que sujet, si Nathalie ne peut pas empêcher l'action du regard porté sur elle, elle a toutefois la possibilité par son regard d'exprimer son malaise, ce qui en soi consiste en une forme de résistance au pouvoir initial auquel elle est soumise : « mais souvent au visage je suis très expressive fait que des fois je vais avoir un petit... en voulant dire *garde laisse moi tranquille!*, pis ils comprennent assez vite » (Entrevue 1). Par ailleurs il est intéressant de constater que la subtilité de l'exercice du pouvoir est telle qu'elle a pour effet une normalisation du regard. Dans la société disciplinaire, à aucun moment le sujet surveillé ne se demande pourquoi il est observé, en tout cas pas de façon ouverte. Il se contente d'accepter cette situation, car elle émerge d'un système conçu et implanté dans une logique dont la légitimité n'est pas ou n'est plus discutable. C'est ce que suggère une partie du discours de Nathalie. Elle semble convaincue que ce soit normal de se faire regarder compte tenu de sa différence et selon ses dires, son entourage partage sa vision des choses :

Je veux dire, je suis différente, fait que... on se promènerait dans la rue, on irait prendre le métro pis tu le verrais comment les gens me regardent. Même ma grande amie, au début elle comprenait pas, mais là elle s'est habituée, elle en revenait pas au début comment les gens pouvaient arrêter me regarder, même en auto, des fois ils faisaient pas leur lumière, pis c'était pas un regard, c'était (en ouvrant grands les yeux) pis la bouche tsé. Pis elle leur en voulait pas (...) (Entrevue 1)

Par ailleurs, si on revient au principe de la photographie, comment expliquer le fait que celle-ci focalise sur certaines choses plutôt que d'autres, compte tenu de la *photographie-abilité* de tout objet? La même interrogation se pose par rapport au regard. Qu'est-ce qui explique que le regard fasse exister certaines catégories au

dépend ou en faveur d'autres? Car si, comme en fait référence Bourdieu (1965), chaque groupe sélectionne une gamme finie et définie de sujets, de genre, et de compositions, on ne s'étonne toutefois pas vraiment que tous choisissent en l'occurrence le nanisme de Nathalie, plutôt que la couleur de ses cheveux. Cette remarque est d'autant plus pertinente que la jeune fille tente de normaliser les regards portés sur elle à travers l'affirmation suivante :

Mais tsé tu vois une petite différence, écoute, le matin là, mets un chandail rose et va-t-en à l'école, tsé un chandail rose là, pas à la mode pis toute, tu vas te faire regarder, pis tu vas te faire poser des questions pis tu vas tsé. Fait que c'est la même chose pour nous c'est juste que toi le chandail tu l'enlèves le soir, moi je peux pas m'enlever pis dire ok j'ai grandi tsé, fait que c'est là la différence, pis, mais c'est, c'est une habitude maintenant tsé.  
(Entrevue 2)

Devant cette analogie, on ne peut s'empêcher de se demander comment cette normalisation de « l'anormal » est-elle parvenue à atteindre un niveau d'acceptation généralisée dans le contexte culturel qui nous intéresse? Autrement dit, qu'est-ce qui explique qu'une majorité placée dans la société nord-américaine, s'entende pour définir le nanisme dans la catégorie de l'anormal? Et s'il s'agit de choix arbitraires comme le laisse soupçonner le fonctionnement du pouvoir disciplinaire, ne serait-il pas possible d'imaginer que ce sont certaines pratiques de surveillance, comme le fait de questionner la personne de petite taille constamment sur sa façon de vivre sa condition, qui contribuent à l'entretenir? En effet, la répondante confie :

ça a de l'air simple mais je me fais tellement souvent demander comment tu fais pour vivre, comment tu fais pour... fait qu'à un moment donné ça devient comme inné parler de nous. (Entrevue 1)

c'est parce que comme euh, quand tu as une différence, les gens souvent te demandent de parler de toi parce qu'ils sont curieux, ils veulent apprendre (Entrevue 1).

Or, cet intérêt qui gravite autour de cette différence et qui se manifeste par un retour imminent sur des questions liées au nanisme ne pourrait-il pas être compris comme

un renforcement de l'idée qu'il s'agit d'une condition dont la singularité mérite d'être l'objet d'un discours?

### **La féminité dans le regard**

Comme nous l'avons vu plus tôt, nous constatons qu'à travers son rapport avec les hommes, Nathalie a une manière particulière d'exprimer sa féminité. Elle se réfère par exemple au style vestimentaire qu'elle arbore et qu'elle contraste d'ailleurs avec son style passé qui selon elle n'avait rien de féminin :

Parce que si tu regardes des photos de moi avant, t'aurais juré que j'étais lesbienne, j'étais vraiment petit gars tsé je veux dire je portais pas souvent des robes, j'étais plus masculine, j'étais moins féminine. C'est sûr qu'avec la rencontre du garçon que je vois présentement ça l'a beaucoup aidé, mais euh, j'ai pas un, c'est pas euh, je suis à l'aise avec ça la, ça me gêne pas rien, mais c'est sûr que moi ça, je te dirais je suis à une étape, je suis en train de changer, je deviens comme plus femme, plus féminine... (Entrevue 3)

pour moi, ma sœur c'est féminin, tout le temps maquillée, petite jupe, pis tout le temps bien habillée pis elle a rien de masculin sur elle, c'est tsé je veux dire elle portera jamais un chandail qui est un peu plus masculin ou une paire de botte ou des choses comme ça. Fait que c'est sûr que quand on dit féminin, mon image c'est tout le temps, je vois ma sœur pis c'est, pour moi elle, ça décrit c'est quoi la féminité. (Entrevue 3)

On peut comprendre sa conception de la féminité en recourant à la vision de certaines féministes pour qui le genre constitue la représentation d'une relation d'appartenance à une classe, un groupe ou une catégorie (Rakow, L. F., & Wackwitz, L. A., 2005 : 217). « Like sexuality, we might then say, gender is not a property of bodies or something originally existent in human beings, but the set of effects produced in bodies, behaviors, and social relations » (Ibid : 215). À ces effets pourraient être associées les techniques du corps comme le maquillage et la coupe de cheveux, utilisées par Nathalie, sa manière de se les approprier et la relation que cet ensemble lui permet de développer avec les hommes. De plus, un autre élément qui ressort du discours de Nathalie est sa conception normalisée et

normalisante de la féminité. En effet, la jeune femme semble avoir un modèle assez rigide de ce à quoi la féminité renvoie. C'est ce que nous remarquons en tout cas notamment lorsqu'elle cite quelques caractéristiques comme les cheveux longs, le port du maquillage, la petite jupe qui tels qu'elle en parle laissent penser qu'ils constituent les seuls composants de la féminité au lieu d'en être juste une forme d'expression. De surcroît, si on se réfère à ses propos, devraient-ont comprendre qu'être lesbienne ne peut pas signifier être féminine?

À partir de cette description de la féminité par Nathalie, nous voyons se déployer des composantes de la perspective du regard développée par Laura Mulvey (1999). Dans le cadre de ses études sur le cinéma, l'auteure propose une conception du regard qui lie l'image au spectateur. Selon elle, les pratiques hollywoodiennes de film présentent une image de la femme dans un contexte qui se définit à la fois par le regard qu'elle provoque et celui qu'elle appelle. En effet, dans un certain cinéma, la femme est représentée sous une apparence séduisante à laquelle l'homme, sa principale cible, réagit par son regard. Cette représentation lui confère un statut selon lequel elle exerce volontairement son emprise sur l'homme afin d'attirer son attention. « In their exhibitionist role women are simultaneously looked at and displayed, with their appearance coded for strong visual and erotic impact so that they can be said to connote to-be-looked-at-ness » (62-63). Cette approche qui fait état d'une conception de la femme en tant que complice du regard de l'homme est discutable, dans la mesure où elle suggère une vision radicale selon laquelle la première participerait de plein gré à un processus d'auto-objectivation au profit du second. Toutefois, elle propose des éléments fort intéressants pour comprendre la manière dont la féminité de l'interviewée se manifeste à travers le regard. Nous pouvons faire référence à la propriété première du regard proposée par cette approche qui se traduit par sa capacité à « faire exister ». En effet, c'est d'une part par le regard que les significations sociales associées à une image font surface et opèrent dans un système donné. Par exemple, dans le cas du cinéma hollywoodien, c'est par le regard que la femme existe en tant qu'objet de désir et que la séduction qu'elle performe prend effet. D'autre part, le regard contribue aussi à définir l'homme et la femme en tant qu'acteurs de ce système. En ce qui concerne

Nathalie, nous remarquons par exemple que c'est par le regard des hommes, quoique pas exclusivement, que sa féminité prend effet :

Mais c'est sûr que depuis que je suis de plus en plus, c'est peut-être plus vis-à-vis le sexe opposé. Tsé, j'ai peut-être plus de regard, plus de « t'es vraiment belle » tsé. Parce qu'avant je l'avais mais c'était souvent par rapport à mon visage. (...) mais là c'est de plus en plus, c'est comment je m'habille, comment je suis, mes cheveux longs euh, avant j'avais les cheveux très courts. (Entrevue 3)

Fait que c'est sûr que j'ai plus de regard je dirais qu'avant, mais, tu vois c'est drôle que tu me dises ça parce que y a souvent euh, souvent des fois y a des gens qui me regardent pis mon premier réflexe c'est ils me regardent à cause de ma grandeur. (...) pis là ça a comme fait ah y a des gens qui me regardent pis c'est parce que... pis ma mère me dit la même chose pis aussi y a des gens de mon entourage qui disent « c'est pas tout le temps ta grandeur qu'ils regardent, c'est parce que t'es jolie ». (Entrevue 3)

Autrement dit, l'homme pose sur la jeune femme un regard qui la fait exister en tant qu'objet de féminité. Et dans ce cas particulier, on voit même se dessiner une certaine complicité de la femme au regard de l'homme, telle que suggérée par l'auteure. Or si tel est effectivement le cas, on pourrait se demander à quel point les deux premières formes par lesquelles le regard s'actualise soient l'objectivation et le pouvoir pourraient expliquer cette manière dont la féminité de la jeune femme se définit en tant que sujet de petite taille.

## 4. Vivre en tant que professionnel haïtien à Montréal

Ce chapitre porte sur l'analyse du récit de l'homme dont la différence qui a conduit à sa sélection dans le cadre de cette étude est la race noire. Il est divisé en deux parties : la première présente cet homme, Louis, à travers un portrait qui fait état des éléments clés de la trajectoire de vie de cet homme. Le portrait complet de ce récit dans lequel des passages d'illustration sont insérées se retrouve dans l'annexe 2 à la fin du mémoire. La seconde permettra de comprendre comment les différences inscrites dans son corps sont vécues.

### *Portrait de Louis Lafrance*

Louis Lafrance est né vers la fin des années 40 à Port-de-Paix, une grande ville située dans la région du Nord-Ouest d'Haïti. Il a fait ses études classiques dans des écoles congréganistes, c'est-à-dire des écoles dirigées par des congrégations religieuses. Il a fait ses études primaires dans sa ville natale, puis a déménagé à Port-au-Prince pour ses études secondaires. Dans le cadre de sa formation professionnelle en Haïti, il a effectué un court séjour en France alors qu'il était boursier. Les techniques d'enseignement qu'il a apprises là-bas lui servent encore dans sa pratique actuelle. Louis Lafrance a commencé à enseigner alors qu'il vivait encore en Haïti.

En 1970 il décide d'immigrer à Montréal, accompagné de son épouse mais à aucun moment il ne précise les raisons qui l'ont poussé à faire ce choix. Il a dans un premier temps occupé des emplois temporaires dans l'ordre suivant : il a d'abord travaillé dans une *poultry*, ensuite dans une usine où on fabrique des canots. Enfin il a travaillé dans une draperie où il a aussi trouvé un poste pour son épouse.

Peu après son arrivée à Montréal, il a fait un retour aux études, d'abord au Cégep, où il a complété un DEC (diplôme d'étude collégial) en philosophie, puis à l'Université McGill où il a obtenu un diplôme en éducation, et une maîtrise en éducation spécialisée. Après avoir obtenu son dernier diplôme, il a enseigné pendant une année dans une école secondaire. Puis, il a enseigné le français aux

immigrants, mais ne précise pas dans quelle institution. Ultiment il est devenu chargé de cours de français à l'Université de Montréal. Il occupe encore ce poste à ce jour. Il prend beaucoup de plaisir à enseigner car il valorise beaucoup l'éducation. Il utilise ses pratiques d'enseignement entre autres pour donner une image positive des Noirs. Il a aussi toujours été un passionné de philosophie. D'ailleurs, il l'utilise pour s'expliquer les phénomènes de la vie.

À son arrivée à Montréal, il a d'abord habité dans une résidence que lui avait trouvée le gouvernement fédéral avant de se trouver lui-même un logement. La raison pour laquelle il a déménagé est qu'il n'aimait pas les fréquentations de son quartier. Par la suite, il a déménagé plusieurs fois : d'abord sur Beaudry, ensuite près du l'hôpital Notre-Dame et finalement il a décidé de s'installer de façon permanente à Henri-Bourassa.

Il a rencontré sa première épouse alors qu'il vivait encore en Haïti. Il s'agit d'une Haïtienne. Il a eu trois filles avec elle (dont nous parlerons plus loin dans le portrait). Ça ne se passait pas très bien avec elle sur le plan marital, car elle était amoureuse d'un autre homme avant même de l'épouser. Il a divorcé de sa première femme après 14 ans de mariage. Après son divorce il a vécu une période assez difficile durant laquelle il a fréquenté une femme des Philippines pendant un certain temps. Il a ensuite fréquenté une autre Haïtienne née en Haïti mais qu'il a rencontrée à Montréal. Il a eu deux filles avec elles. Il a rompu avec elle car il s'est rendu compte qu'il ne l'aimait pas. Toutefois, il entretient encore des relations amicales avec elle.

Il mentionne trois femmes qui ont occupé une place particulière dans sa vie après sa séparation de sa deuxième conjointe. Deux d'entre elles avaient quitté leur mari pour le rejoindre. Sa relation avec chacune d'elles a duré entre 10 et 13 ans. Elles l'ont spécialement marqué sur le plan de la sexualité. Toutes étaient d'une nationalité autre qu'haïtienne, ce à quoi il fait référence par l'appellation « étrangères ». Cette situation a causé des problèmes de communication et d'autres problèmes interculturels. Ces trois femmes étaient toutes beaucoup plus jeunes que

lui. Selon lui, cette différence d'âge était un réconfort pour elles, car chacune d'entre elles avaient connu une période de souffrance avant de le rencontrer. Depuis plusieurs années déjà, Louis Lafrance n'a plus de relation sentimentale privilégiée, car les dernières femmes qu'il a fréquentées voulaient habiter avec lui, ou l'épouser, ce que lui ne souhaitait pas.

Il est le père de 5 filles. De son propre aveu, il n'a jamais eu une très bonne relation avec ses filles. C'est une situation qu'il explique d'une part du fait que ses enfants n'aient pas grandi avec lui, et d'autre part à cause d'un certain froid qui s'est installé entre elles et lui lorsqu'il fréquentait les autres femmes. Par ailleurs, il admet aussi n'avoir jamais ressenti le désir d'habiter avec ses enfants. La seule de ses enfants avec qui il s'entend bien est sa deuxième fille Michèle. Sa relation avec elle se distingue des autres à plusieurs égards. D'abord, il pense qu'elle lui ressemble, ce qu'il trouve agréable à regarder. Ensuite il estime que sa mère ne l'aimait pas, ce qu'il a cherché à compenser en lui donnant plus d'affection. Enfin, il trouve qu'elle lui rend bien son amour ce qui lui donne le sentiment de pouvoir compter sur elle.

Louis mentionne deux sœurs dont sa jumelle qui est décédée. Toutefois il ne précise pas si ce sont ses seuls frères et sœurs.

Il a un cercle d'amis proches, constitué essentiellement d'Haïtiens. En général ceux-ci sont plus vieux que lui et il les décrit comme des professionnels. Toutefois, il mentionne aussi avoir une bonne relation avec ses collègues de l'Université de Montréal dont il parle en tant que Québécois, ce qui laisse entendre qu'ils ne sont pas Haïtiens compte tenu du découpage qu'il fait en termes de nationalité.

Louis aime bien sa routine. À ses heures perdues, il aime s'adonner à la lecture ou profiter d'une terrasse. Mais par-dessus tout, il aime passer du temps avec son groupe d'amis haïtien qui se réunit tous les dimanches soirs. C'est une activité qui lui permet de garder un lien avec la mère patrie. Par ailleurs, il a aussi beaucoup voyagé.



Il établit une distinction nette entre sa vie privée et sa vie publique. Il parle aussi de ses croyances qu'il situe hors de toute religiosité.

### ***De la race à une culture noire***

Louis Lafrance est un Haïtien qui a immigré à Montréal en 1970. La différence du corps qu'il présente et qui nous intéresse dans le cadre de cette étude est sa race, en l'occurrence la race noire. Toutefois, tout au long du récit, on constate que l'interviewé adopte une posture détachée par rapport à cette différence, c'est-à-dire qu'il la décrit comme s'il s'agissait d'une réalité qui lui était extérieure. De plus, sa description de la race noire correspond souvent à l'idée d'une image qu'il faut absolument redorer et en général, il propose des solutions à cet effet :

D'ailleurs une personne qui est raciste, c'est son problème, c'est pas mon problème (rire). C'est vrai, je leur dis ça souvent hein. Si vous êtes raciste c'est votre problème, c'est pas mon problème, je vais vous parler quand même (rire). (Entrevue 2)

Parce que on peut faire des lois comme on veut, tu vois, des lois antiracistes, des lois antiségrégationnistes, des lois antidiscriminatoires, c'est par l'exemple ok, que l'autre... c'est même pas l'exemple, c'est l'image que l'on va projeter à celui qui nourrit des préjugés, qui va le faire changer (3s) tu vois? Les lois ne suffisent pas. Si quelqu'un n'aime pas les Noirs, et puis qu'il voit toujours les Noirs sales, paresseux, qui ne travaillent pas euh, les Noirs, quoi encore là, alcooliques, drogués etc. mais c'est cette image là que tu projettes, c'est cette image là que la personne va retenir. Mais s'il voit le Noir propre, travailleur, intelligent, capable de lui remettre la monnaie de sa pièce, capable de lui rétorquer, capable de discuter ok, à ce moment là, il commence à avoir du respect. (Entrevue 2)

Oprah Winfrey euh Obama ok, des gens talentueux ok, qui font honneur à la race noire, ce sont ces gens là qui vont faire que les Blancs, ok, je parle collectivement, vont avoir une autre opinion du Noir. (Entrevue 2)

Ces références directes à la race sont peu nombreuses dans le récit et comme nous l'avons souligné, elles sont générales et ne le concernent pas lui spécifiquement. D'ailleurs, à aucun moment l'interviewé ne s'est présenté sous des caractéristiques faisant état d'un corps noir. Les caractéristiques qu'il mobilise pour se définir renvoient davantage à son idéal de vie. Il parle dans un premier temps de ses aspirations professionnelles qui à son avis constituent des ambitions légitimes. En effet, selon lui, ce sont ses ambitions qui lui ont permis de devenir l'homme qu'il est aujourd'hui et compte tenu que celles-ci sont liées à une réussite professionnelle, il les conçoit comme étant légitimes, en opposition à des ambitions matérielles qui seraient illégitimes. À cela il ajoute son charisme, qui selon lui renvoie à sa capacité d'intéresser ses étudiants à son enseignement. Ultimement il se définit par rapport au bonheur qu'il retire de sa profession qu'il exerce depuis près de trente ans à Montréal.

(rire) y a pas de truc c'est, c'est la personnalité de la personne, c'est ce que tu dégages ok. C'est ce que tu dégages de positif, c'est ce qu'on appelle le charisme, c'est le charisme, comment définir le charisme? C'est pas une tâche facile hein, tu l'as ou tu ne l'as pas. (Entrevue 2)

... moi je n'ai jamais eu d'ambitions démesurées, je n'ai jamais eu ça. Mais j'ai eu des ambitions légitimes. Je voulais être un universitaire, je voulais avoir un diplôme universitaire. Je voulais travailler... bon moi personnellement, y avait 3 professions qui m'intéressaient et j'ai commencé dans l'un, j'ai abandonné. Moi c'est la prêtrise, j'ai voulu être prêtre quand j'étais enfant, (...) oui être prêtre et puis après, je voulais être journaliste et je voulais être professeur. C'était dans ces 3 professions là je pense que j'aurais atteint un minimum de bonheur. Et je suis devenu professeur. Et j'aime cette profession là. J'ai toujours été heureux. Je t'avais dit la dernière fois que c'est dans l'enseignement que j'ai connu le plus de bonheur sur cette terre. (Entrevue 2)

J'aime le contact avec les étudiants, j'aime voir les yeux briller, ouverts tu vois, quand ils comprennent quelque chose (sourire) ok, j'aime voir, j'aime, j'aime la curio... leur curiosité, j'aime leur gentillesse, j'aime euh en tout cas, je ne sais pas, je me sens bien, je me sens heureux là-dedans. C'est difficile à définir tu vois, les raisons qui portent quelqu'un à aimer quelqu'un ou

quelque chose. On trouve toujours des raisons, mais c'est pas vraiment des raisons. C'est un état d'âme. (Entrevue 2)

Mais par-dessus tout, il tend à se définir à travers ce qu'il retient de ses apprentissages de la philosophie, une de ses plus grandes passions. C'est ce qui, selon ses dires, lui a permis d'acquérir une certaine sagesse.

Oui ça [la philosophie] s'applique dans ma vie, ouais je vis simplement, j'évite le plus possible de parler mal des gens. Ensuite, je fais preuve de générosité. Ensuite, j'essaie de ne pas haïr, de ne pas détester, ce qui n'est pas toujours facile. Donc y a plein de choses ok, que, que j'ai retiré de mes lectures et puis que j'ai intégré dans ma vie, dans ma vie quotidienne, tu comprends. Et je cherche... de plus en plus certains exercices auxquels je me suis astreint depuis un certain temps, c'est de chercher à comprendre et de ne pas juger. Je ne peux pas dire que j'y suis parvenu, mais je pense que j'ai fait un grand pas. Un immense pas. Et je serai heureux le jour où je ne jugerai plus, que je chercherai seulement à comprendre. Donc qui dit jugement dit condamnation, donc je ne condamnerai pas non plus. (8s) C'est ça donc la philosophie, je trouve ça quelque chose... parce que ça te porte à réfléchir, à réfléchir sur le monde, sur l'homme et... mais le danger dans la philosophie, il ne faut pas te contenter de ce que tu lis, de ce que les autres disent. Ta réflexion doit porter sur ce que tu fais, ok, pour améliorer ta vie, ta façon de penser, tes relations avec les autres. Donc, c'est ça. (Entrevue 3)

Par ailleurs, dans ce récit, cet homme se présente à travers les deux grandes périodes de sa vie : celle durant laquelle il vivait dans son pays natal, et celle qui commence à partir de son arrivée à Montréal. Or, ces deux grands moments nous obligent à observer notre phénomène selon des repères spécifiques à chacun d'eux. En effet, compte tenu qu'Haïti est un pays dont la majorité de la population est noire, ce trait qui dans le contexte nord-américain et aussi de cette recherche, est défini comme une « différence » n'y évoque pas les mêmes significations et donc ne soulève pas les mêmes enjeux. Dans ce milieu, les enjeux de différences les plus couramment observés ont plutôt un caractère social, économique et/ou culturel. En effet, comme la plupart des pays dits en développement ce pays est confronté au

problème de la pauvreté qui favorise l'expansion des méga-cités à forte densité de population où les risques d'explosion sociale, économique, politique et culturelle sont palpables (Landeau, 2006 : 8). Ce phénomène présente des indicateurs entre autres liés à l'accès aux ressources de première nécessité comme manger, boire, se vêtir, à une éducation institutionnalisée, à un logement etc., et qui peuvent créer des distinctions entre les groupes qui en sont dépendants. Cette situation favorise l'émergence d'autres formes de différences qui même si plus propices à ce milieu, sont aussi observables dans le contexte nord-américain. Dans le cas de Louis, ces différences se manifestent à travers deux processus : l'attachement et la distinction.

### **L'attachement**

À travers son récit, Louis a une manière particulière de se dévoiler qui est intimement liée à l'expression de ce qu'il considère comme des valeurs, coutumes et croyances inhérentes à son ethnicité et à son pays d'origine. C'est selon nous une forme d'attachement qui s'exprime autant envers sa communauté (haïtienne) qu'envers sa race (noire). Le concept d'attachement auquel nous réfèrons est celui qu'a développé Antoine Hennion (2004) entre autres dans son étude sur les goûts des amateurs de musique, qu'il perçoit comme une problématique de développement d'une relation personnalisée avec le monde. Selon lui, l'attachement « permet de casser l'opposition entre une série de causes qui viendraient de l'extérieur et *l'hic* et *nunc* [ici et maintenant] de la situation et de l'interaction » (11). Autrement dit, l'attachement est compris comme une relation développée avec un objet d'appréciation sachant que ses qualités et qualifications interviennent dans un cadre précis où s'exercent le goût et la passion envers cet objet (23). Dans le contexte qui nous intéresse, il est moins question de goût que d'une orientation, d'un appel vers l'objet d'appréciation.

Plus de 40 ans après son immigration à Montréal, nous pouvons remarquer que la culture haïtienne est encore très présente dans la vie du répondant. Cette situation est loin d'être un hasard, car celui-ci nous montre très clairement que c'est à travers

un ensemble de rituels qu'il maintient volontairement cette présence. À l'échelle communautaire, le réseau social de Louis est essentiellement composé d'Haïtiens et il entretient avec eux des liens très étroits. Par exemple, il indique qu'à son arrivée au pays d'accueil, la rencontre d'anciens amis haïtiens l'a aidé dans ses choix de logements :

Et puis je suis resté là pendant une semaine mais je, je ne connaissais pas Montréal, je ne savais même pas dans quel quartier j'étais, quel genre de personne habitait ce quartier etc. Mais j'ai rencontré un Haïtien (...). Donc c'est lui qui m'a dit qu'il fallait que je déménage que je trouve un autre logement dans un quartier beaucoup plus, disons respectable. Donc euh après une semaine je pense, nous avons cherché un appartement, et puis c'était pas trop loin, c'était près du parc Lafontaine. (Entrevue 1)

non, non, sur les conseils de mon ami ok, [il a décidé de déménager] moi je ne connais pas Montréal, donc moi je cherche la sécurité (rire) vous comprenez. Donc mon ami m'a conseillé de laisser ce quartier qu'il disait mal famé, mais pour moi c'était pas mal famé, en tout cas et puis il m'a, ensemble nous avons cherché un logement, et puis j'ai trouvé un logement près du parc Lafontaine, près de l'hôpital Notre-Dame. (Entrevue 1)

De plus, la présence de ses compatriotes autour de lui constituait une forme de support émotionnel dans la mesure où ça lui offrait des occasions pour socialiser dans un environnement qu'il ne connaissait alors qu'à peine :

Donc j'ai rencontré ici des amis du Cap-Haïtien [ville située au nord d'Haïti], mais qui habitaient, il fallait traverser le parc, tu vois, qui habitaient de l'autre côté du parc Lafontaine. Donc à ce moment là je commençais à respirer tu vois, à vivre (rire) et puis je passais presque mes journées là. (Entrevue 1)

oui c'était rassurant et puis c'était amusant aussi ok, au lieu de rester dans un appartement seul, c'est toujours agréable d'avoir un ami, surtout les Haïtiens, ce sont des causeurs, des blagueurs, et puis tu as besoin de rire. (Entrevue 1)

Cependant, nous constatons aussi que même après plusieurs décennies, cet intérêt de garder des liens avec les membres de sa communauté ne s'est pas estompé et le

meilleur moyen pour lui d'y parvenir a été de s'entourer d'un bon groupe d'amis haïtiens à travers une tradition de rencontres hebdomadaires chez l'un d'entre eux :

ahh le dimanche, oui je vais chez, chez mes amis à Ville St-Laurent, parfois jusqu'à 12 personnes (...) ce sont tous des Haïtiens. (Entrevue 1)

ah c'est un ami, mais ça fait longtemps hein ça fait au moins 25 ans que je vais là, c'est un ami qui m'avait amené. C'est par l'entremise d'un ami, que j'ai connu ces gens là. Mais des gens très bien. On peut avoir des discussions enflammées, on peut même se dire des bêtises [insultes dans le langage haïtien] et puis le dimanche prochain c'est comme si rien ne s'était passé. (Entrevue 1)

De surcroît, même à l'intérieur de cette tradition aux couleurs locales, s'installent des formes encore plus spécifiques d'attachement à la « mère patrie » :

Et puis on a jasé, on a parlé des élections en Haïti et puis, de choses et d'autres. (5s) Mais c'était bien. C'est bon, il offre l'alcool et puis des pâtés, des pâtés haïtiens et puis un gâteau, chaque dimanche (rire). Il fait ça depuis... ça fait longtemps, plus que 30 ans. (Entrevue 3)

Par ailleurs, il exprime aussi son attachement à sa culture à travers certaines comparaisons qu'il établit entre des pratiques auxquelles il était habitué et d'autres auxquelles il a dû s'adapter. Il nous parle par exemple du contexte d'enseignement en Haïti qui selon lui est plus rigoureux au niveau de la discipline, par rapport à la réalité de Montréal. Ou encore, il mentionne certaines composantes de la culture haïtienne (cuisine, langue, humour) qu'il préfère à celles de la culture d'accueil :

Moi je revenais d'Haïti, 2 écoles congréganistes, j'avais même pas à faire la discipline (rire) c'était automatique (rire) et là? [devoir gérer une classe de mésadaptés] C'était l'enfer! (rire) c'était l'enfer! J'ai quitté (rire). (Entrevue 1)

Y a des gens qui sont coupés complètement de leur pays, de leur culture, je ne sais pas comment ils font (...) [ils n'ont plus de contact] ni sur le plan culinaire, vous voyez, ni sur le plan culturel, sur le plan des échanges tout ça... tu es beaucoup plus à l'aise quand tu parles créole, tu peux faire rire davantage quand tu parles créole que quand tu parles français (rire) je pense! (Entrevue 3)

Par ailleurs, d'autres formes d'attachement sont observables dans le récit de Louis, mais selon un point de vue qui fait intervenir son corps de manière plus directe. Celles-ci s'expriment à travers sa sexualité et la performance de son rôle de père qui concordent avec certaines représentations de la race noire, telles qu'en fait mention Stuart Hall (1997) dans son étude sur les pratiques culturelles. La sexualité renvoie ici à ce que Kathryn Woodward (1997) appelle la conduite sexuelle et qui s'exprime à travers un modèle stable de comportements et désirs sexuels généralement en accord avec les normes de genres (185). Cette vision renvoie à une conception de la sexualité en tant que pratique par laquelle les hommes perçoivent les femmes comme source de plaisir (Ibid). Soulignons que ce sont les rares moments où dans son discours Louis fait intervenir son corps.

Moi personnellement, j'ai pas, j'ai pas une sexualité comment je dirais, qui suit les normes, tu vois. Je ne dirais pas je n'ai pas une sexualité normale, j'ai une sexualité normale (rire), pas une sexualité tu vois... je ne fais pas comme tout le monde fait. J'essaie d'innover. J'ai bien vécu, et puis j'ai rencontré des femmes qui me le rendaient bien. (Entrevue 3)

Donc on a eu des moments de folie, des moments d'exaltation (rire) donc c'est ça. Parce que j'associe toujours une bonne sexualité, une relation affective ok, une relation affective très forte, donc ce sont des choses qui procurent euh qui incitent à la folie (rire). (Entrevue 3)

Par exemple moi, je t'ai dit que j'aimais les femmes cochonnes, par exemple moi j'aime, si, si je fais l'amour à une femme, que la femme disent des mots, des... vulgaires, comme un genre de défoulement (rire)... total (rire). (Entrevue 3)

Je suis un libertin (5s), je voue un culte au Dieu Éros (éclat de rire). (Entrevue3)

Ces propos laissent paraître un homme dont le comportement sexuel s'apparente aux stéréotypes de la race noire qui circulent dans le cinéma américain que Hall (1997) critique à cause de leur tendance à s'inscrire dans ce qu'il appelle un *régime racialisé de représentations*. Selon l'auteur, dans ce contexte, la masculinité des Noirs est définie selon un modèle qui confère à l'homme noir un appétit sexuel que

toute femme rêverait d'assouvir (262-263). Par ailleurs, cette même approche suggère une conception infantilisée de l'homme noir manquant à ses responsabilités paternelles. Or en observant les relations avec ses enfants telles que Louis nous les a décrites, on remarque aussi des similarités à ce modèle. En effet, il nous confie qu'il n'a pas toujours su remplir son devoir de père auprès de ses enfants. Ceci s'explique entre autres par son divorce de sa première femme, sa décision de mettre un terme à sa relation avec sa deuxième conjointe et le fait qu'ultimement il ait fréquenté d'autres femmes avec qui ses filles ne s'entendaient pas bien. Or, compte tenu des similarités entre cet exemple et la représentation à laquelle Hall fait référence, nous pouvons effectivement parler d'un attachement la race ou tout au moins à certaines représentations de la race noire.

mes enfants n'ont pas une très grande place dans ma vie. Je n'étais pas... je ne suis pas heureux avec mes enfants. Sauf une, celle qui est en Haïti, mais les autres (3s), parce que je n'ai pas... ils n'ont pas grandi avec moi. (Entrevue 2)

Ils n'ont pas grandi avec moi, ils ne me connaissent pas (5s) tu vois. Et, peut-être c'est... j'ai ma part de culpabilité aussi hein. À ce moment là tu vois, j'avais toujours des amies, des femmes qui vivaient avec moi, donc euh, elles ne se sentaient pas à l'aise tu vois (4s) donc je ne peux pas dire que je retire beaucoup de bonheur de mes enfants. (Entrevue 2)

J'aurais aimé rester avec les enfants etc., mais si j'étais malheureux, comment j'aurais pu les rendre heureux? Ce n'eut pas été possible. Tu comprends? Donc, des gens peuvent me reprocher d'avoir pas abandonné matériellement, mais d'avoir abandonné les enfants, oui, mais moi, je sais que, je n'avais jamais ressenti, tu vois, ce désir là [de faire partie de leur vie]. Je n'ai jamais été habité par ce désir, ce n'était pas possible. (Entrevue 2)

## **La distinction**

Alors que d'un côté nous découvrons que l'expression des différences chez le répondant passe par son attachement envers sa communauté et sa race, nous



identifions parallèlement un autre processus auquel elle donne lieu et qui se manifeste par un mouvement de distinction. Que ce soit à travers les groupes auxquels il s'associe ou par la mise de l'avant de sa singularité, le récit que fait Louis de son existence semble participer à marquer une frontière délimitant le nous/moi du eux. C'est ce que nous remarquons tout d'abord, dans sa manière de catégoriser les gens de son entourage selon qu'ils soient Haïtiens ou pas. D'ailleurs, ceux qui n'appartiennent pas au premier groupe sont parfois étiquetés « étrangers » et ceci peu importe leur nationalité ou leur lieu de résidence.

Je trouve que les Québécois sont trop bavards ok. Et puis je n'ai pas confiance, parce que j'ai eu des expériences où j'ai dit quelque chose à un Québécois et puis il a rapporté à une autre (4s). (Entrevue 1)

[en parlant des difficultés liées au fait de fréquenter quelqu'un d'une autre nationalité] et puis quelque fois, c'est le regard des autres (2s), est-ce que tu es capable d'absorber, de supporter le regard des autres. Les 2 (3s) tu vois... Si toi tu sors avec un étranger dans la rue, les gens vont te regarder. Est-ce que tu es capable d'absorber ça? Supporter ça? Il faut être capable. (Entrevue 3)

Mais moi j'aurais pu vivre avec une étrangère... je pense que j'ai eu beaucoup plus de bonheur avec les étrangères qu'avec les Haïtiennes. (Entrevue 3)

De plus, un des critères primordial de classification qui ressort du discours de Louis est lié au niveau d'éducation vu comme : « [élément qui] participe à la fois à la création du capital humain par l'apprentissage de qualités professionnelles améliorant la productivité, la construction du capital social en véhiculant des normes du comportement et les valeurs démocratiques nécessaires à la formation du citoyen » (Gradstein, M., Justman, M. & Meier, V., 2005 : 2). C'est un constat que nous faisons lorsqu'il fait référence à ses amis en tant que *professionnels* et aussi par sa manière de mettre l'accent sur la renommée des écoles qu'il a fréquentées, tout en soulignant que plusieurs facteurs entre autres économiques, les rendaient inaccessibles à certains.

chez mes amis à Ville St-Laurent, parfois [on est] jusqu'à 12 personnes, mais ce sont surtout des médecins, mais des gens qui sont beaucoup plus vieux que moi, des gens qui sont maintenant dans les 80, mais ce sont des gens qui ont passé toute leur vie ici, qui ont pratiqué la médecine ou bien qui étaient professeurs, ce sont des professionnels. (Entrevue 1)

et pourtant à ce moment là, moi j'ai fait mes études dans une école congréganiste, St-Martial, mais à ce moment c'était quand les Pères du St-Esprit étaient là parce que Duvallier les a chassés après. C'était l'une des meilleures écoles en Haïti hein, mais euh, ce qu'on demandait en frais de scolarité c'était minime hein, 6\$ mais y a beaucoup de gens qui ne pouvaient pas avoir 6\$ chaque mois pour payer. (Entrevue 1)

En général les écoles publiques en Haïti n'avaient pas la cote, n'étaient pas bien considérées, alors que les écoles privées, surtout les écoles congréganistes, les écoles religieuses, ces écoles là euh étaient les prisées de l'élite haïtienne, de la classe moyenne haïtienne aussi, la bourgeoisie haïtienne, Sacré-Cœur, Lalue, Séminaire, St-Louis. (Entrevue 1)

Par ailleurs, nous pouvons noter que ce mouvement de distinction opère aussi dans d'autres sphères de la vie de Louis. En effet, il mobilise souvent la philosophie lorsqu'il s'exprime et il semble étonné que ses références philosophiques ne soient pas toujours connues par son interlocuteur. C'est une situation qui pourrait s'expliquer par le fait qu'il valorise beaucoup le savoir et les connaissances et qu'en plus sa formation intellectuelle, non seulement à travers ses études supérieures mais aussi par sa passion pour la philosophie, occupe une grande place dans sa vie. Or, c'est une situation qui contribue à établir un écart entre ses connaissances et celles des autres, d'autant qu'il valorise ces connaissances mais aussi l'écart qui le sépare des autres en cette matière, d'où une autre forme de distinction :

C'est ça donc la philosophie, je trouve ça quelque chose... parce que ça te porte à réfléchir, à réfléchir sur le monde, sur l'homme et... mais le danger dans la philosophie, il ne faut pas te contenter de ce que tu lis, de ce que les autres disent. Ta réflexion doit porter sur ce que tu fais, ok, pour améliorer ta vie, ta façon de penser, tes relations avec les autres. Donc, c'est ça. (Entrevue 2)

Mais tu devrais lire davantage, tu vois, lire des sages. C'est le conseil que je te donne, et que je souhaiterais que vous suiviez (rire), c'est vrai, c'est important, c'est intéressant. Ça te donne euh un autre aspect de la vie. Ça t'ouvre d'autres perspectives dans la vie. (Entrevue 2)

Je ne sais pas si vous avez déjà lu le cantique des cantiques de Salomon? mais ce sont des choses... Sybille! (d'un air troublé) ce sont des choses que vous devriez... vous auriez dû, alors excuse moi de te faire le reproche hein. Ok, mais ce sont des choses que tu aurais dû lire, le cantique des cantiques (...) non, non, c'est pas lire la Bible, c'est lire ce qui est beau. Tu vois, c'est pas... c'est quelque chose qui peut t'aider à grandir. Quand tu prends l'Évangile et que tu entends les Béatitudes, tu connais les Béatitudes? (Entrevue 2)

Tu vois quand je suis venu... entré au Canada, la première chose que j'ai faite, je me suis inscrit dans un collège et j'ai commencé à suivre des cours de philosophie. J'ai fait philosophie ancienne, philosophie moderne, philosophie de la sexualité, philosophie (rire) je pense que j'ai suivi au moins 6 ou 7 cours. (Entrevue 1)

Enfin, sans doute à cause de sa manière de s'approprier ses apprentissages de la philosophie, Louis adopte souvent une posture avertie, en particulier dans sa relation avec les femmes qu'il a fréquentées. Il estime avoir été pour elles un mentor pour leur avoir enseigné le français, mais aussi parce qu'il les a aidées à surmonter des problèmes personnels. Or, encore une fois, c'est une situation qui participe à faire ressortir deux figures polarisées : le compétent et l'apprenti.

Mais elle était très attachée à moi parce que je lui ai appris le français, avec toute ma patience. Et puis après on pouvait parler, on pouvait échanger, parce qu'elle parlait un peu anglais aussi (5s) mais on est resté 10 ans ensemble. (Entrevue 3)

ben, peut-être que je projetais une image de sérénité, d'une certaine sagesse, et puis d'une personne capable... ou bien un dépositaire d'une bonne dose de compréhension, peut-être c'est ça. (Entrevue 3)

Donc moi j'étais son thérapeute. J'ai, j'ai cherché à la comprendre (5s). (...) J'ai cherché à la comprendre, j'ai cherché à entrer tu vois, profondément tu vois, dans son subconscient,

pour voir ce qui était là-dedans et même ce qui était resté.  
(Entrevue 3)

(...) premièrement elle me l'a révélé, parce que c'est pas des choses qu'on dit hein [en racontant l'histoire de cette femme qui s'était faite violer par son frère]. Elle avait assez confiance en moi pour me le dire et chaque fois... parce que ces choses là marchent avec des périodes de crises hein, la personne peut rester 2 ans, 3 ans, elle a... elle fait semblant d'oublier tu vois, parce qu'elle n'oublie pas hein et puis booh une crise survient. À ce moment là tu dois avoir une bonne dose de compréhension pour pouvoir lui apporter quelque chose de positif (3s).  
(Entrevue 3)

Par ailleurs, il établit une corrélation entre l'âge et le niveau de sagesse. D'ailleurs, il explique qu'il a toujours aimé avoir des amis plus vieux que lui car ça lui permettait d'apprendre d'eux et de leurs expériences. N'est-ce pas également une pratique de distinction entre le jeune et le vieux? Et lorsqu'en plus il précise que certaines des femmes qu'il a fréquentées étaient significativement plus jeunes que lui, ne peut-on pas y déceler une forme de hiérarchie entre le vieux et les jeunes ?

Moi, tu sais quand j'étais enfant, quand j'avais 12, 13 ans, mes amis étaient toujours des gens beaucoup plus âgés que moi hein. Je ne sais pas pourquoi. Beaucoup plus âgés, qui pourraient être mon père hein, parfois même mon grand-père. C'étaient mes amis (rire). Mais pas les gens de mon âge, et j'apprenais beaucoup d'eux, parce que ils avaient vécu, ils étaient armés d'expériences, ils pouvaient dire, tu vois, comment les choses se passent et peuvent se passer. (Entrevue 3)

Toutes, différences de 30 ans, 25, 30 ans, parce que moi, la Chinoise disait qu'elle avait découvert en moi beaucoup de sagesse (8s). Beaucoup de sagesse, beaucoup de patience, donc elle recherchait ça. (Entrevue 3)

[Il s'est retrouvé dans une situation où il estime avoir trahi un de ses amis] oui, oui, oui, oui, j'étais dans cette position là (5s) ça peut arriver. Donc, mais, mais, je, je n'avais aucune expérience tu vois, c'était la première fois. Il n'y avait personne pour me dire, pour me mettre sur les gardes tu vois, c'est pourquoi, c'est toujours bon, d'avoir comme ami quelqu'un qui soit plus âgé ok, qui a plus d'expériences. (Entrevue 1)

Les processus d'attachement et de distinction nous permettent de comprendre que les différences que Louis articule dans son récit sont intimement liées à des codes culturels. En effet, que ce soit dans sa manière de socialiser, de vivre sa sexualité et son rôle de père et d'entrer en interaction avec son entourage, certains éléments faisant écho à une culture haïtienne et à certaines représentations de la race noire semblent jouer un rôle organisant. Or, nous pensons que c'est une réalité qui ouvre la voie à l'expérience d'un vivre en communauté qui apparaît comme un axe central au récit. En effet, quoique placé dans un contexte différent de celui dans lequel il a grandi, le mode de vie actuel de Louis (soit celui dans le contexte montréalais) renvoie à ce qui pourrait être considéré comme une extension d'un vivre en Haïti. C'est ce que nous allons explorer à partir du concept de diaspora qui bien qu'il présente des paramètres qui ne s'appliquent pas à ce phénomène, nous permet d'y retrouver des éléments facilitant sa compréhension.

### ***Diaspora***

Comme nous l'avons souligné au tout début de ce chapitre, la particularité de ce récit est qu'il prend place dans deux contextes distincts : haïtien et montréalais. Plus que par leurs emplacements géographiques spécifiques, ces deux milieux se distinguent par leurs réalités sociohistoriques divergentes hautement articulées par leur niveau de développement et leur ethnicité, notamment. Le premier est un pays en développement dont la majorité de la population est noire alors que le second fait partie d'un pays industrialisé dont la majorité de la population est blanche. Il s'agit donc de deux environnements particuliers dont les liens avec l'interviewé s'opposent, le premier étant le pays d'origine laissé pour le second – la terre d'accueil, mais se rencontrent toutefois dans la diaspora dont il se réclame membre. Ce concept qui a connu un haut niveau d'attention vers la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, particulièrement à la fin des années 80, est utilisé pour définir un groupe

d'individus qui a laissé son pays d'origine pour s'établir dans un pays d'accueil tout en maintenant des liens sociaux et émotionnels avec la mère patrie (Brubaker, 2005 : 2). Il est important dans le cadre de cette étude dans la mesure où il nous permet de comprendre l'hybridité qui compose les diverses manières à travers lesquelles les différences dont Louis fait état s'articulent.

Selon Rogers Brubaker (2005) trois éléments sont centraux au concept de diaspora : la dispersion dans l'espace, l'orientation vers le pays d'origine et le maintien de certaines frontières (5). Les deux derniers nous intéressent particulièrement car ils permettent de rendre compte de la réalité du répondant en fonction des processus d'attachement et de distinction par lesquels nous avons montré que ces différences s'articulent. En effet, le premier qui rend compte de la manière dont Louis se définit par rapport à sa communauté rappelle l'orientation vers le pays d'origine dont parle l'auteur. Par exemple, lorsqu'il raconte les débuts de son arrivée à Montréal, il dit que malgré qu'il habitait près du parc Lafontaine, il évitait de s'y rendre, sachant que c'était un quartier gai. Or il explique son choix par rapport au fait que lorsqu'il était en Haïti, l'homosexualité était mal perçue. Ceci donne l'impression que cette décision existe en relation avec les repères qui circulaient en Haïti et dont il était conscient.

Bon, vivre près du parc Lafontaine, bon je n'y allais pas souvent, parce que à ce moment là je venais d'arriver d'Haïti et puis Haïti y a un fort préjugé euh homophobe tu vois, homosexuel. Les Haïtiens en général, maintenant peut-être ça a changé, mais quelqu'un qui est catalogué homosexuel en Haïti, vous étiez l'objet de la risée des gens, ensuite vous étiez un peu, un peu, on vous demandait de vous tenir à l'écart tu vois, parce que, dans la tête de l'Haïtien, l'homosexuel est un pervers. Donc, c'est très mal vu en Haïti hein, bon je ne sais pas maintenant, peut-être ça a changé, mais être homosexuel en Haïti c'était pas un cadeau. (Entrevue 1)

De plus, même lorsqu'il parle de ses apprentissages de la philosophie, Haïti est souvent utilisé comme un contexte lui permettant d'expliquer ses points de vue. Or selon les exemples qu'il évoque, on constate qu'il s'intéresse à la politique du pays, aux problèmes sociaux qui le touchent et aux enjeux liés à l'éducation :

Si tu n'es pas heureux tu ne peux pas rendre un autre heureux. C'est pas possible, tu ne peux pas donner ce que tu n'as pas. À ce moment tu deviens quelqu'un de grincheux, c'est ce qui arrive avec les chefs d'état en Haïti (rires). C'est vrai, ce sont tous des gens frustrés. (Entrevue 2)

Exemple, tu vois en Haïti il y a beaucoup de gens qui... bon en Haïti, Haïti c'est un pays polygame, les Haïtiens sont polygames (3s) à mon avis. Et puis, ils font des enfants et l'enfant souvent n'est pas reconnu par le père, le père ne s'en occupe même pas. Donc un enfant privé de l'amour paternel, de l'affection paternelle, ça fait un frustré, il te manque quelque chose, et tu deviens méchant. Ou bien des gens qui ont vécu dans la pauvreté, qui ont connu la misère, ce sont des gens frustrés. Et puis qui attendent toujours un messie, parce que... il faut, ils veulent être libérés de ça. (Entrevue 2)

Par exemple, c'est là, pour développer la facilité de langage chez une personne, parce qu'en Haïti, nous avons ce problème là, les enfants peuvent écrire le français, ils peuvent l'écrire, mais le parle mal. C'est parce qu'ils n'ont pas la pratique. Et l'école en Haïti, c'est une affaire de mémoire, souvent c'est la mémoire, mais on n'apprend pas aux enfants à penser par eux-mêmes. Mais je me souviens quand j'étais au Séminaire, en secondaire 3, on a passé toute l'année à avoir comme sujets de composition, des pensées morales. (Entrevue 2)

Sans compter l'intérêt qu'il manifeste pour l'histoire d'Haïti à partir des lectures auxquelles il s'adonne :

J'ai un ami, (...) et puis souvent je lui passe des livres, j'ai toujours beaucoup, des livres haïtiens. J'en ai un là je ne sais pas si tu l'as déjà lu (...) mais j'en ai souvent, j'en achète souvent, mais lui il écrit, il écrit des chroniques, des chroniques historiques, donc il a toujours besoin de livres tu vois, et puis, je m'intéresse beaucoup aussi à l'histoire d'Haïti et... et je me rappelle souvent tu vois, des choses qui se sont passées, surtout quand j'étais en Haïti et lui il... il, je l'aide beaucoup et puis, il a écrit un bouquin... (Entrevue 1)

Le second, c'est-à-dire le processus de distinction, renvoie à l'idée du maintien de certaines frontières, tel que propose la définition de la diaspora que nous avons retenue. Dans ce cas-ci il s'agit d'une frontière de nationalité, sachant que les Haïtiens auxquels il fait référence sont ceux dont l'implication dans la communauté haïtienne est tangible. Ce sont en général les immigrants de première génération, dont le passé est directement rattaché au pays. Tous ceux qui ne correspondent pas à ce profil sont non-Haïtiens et étiquetés en fonction de leur nationalité ou de leur ethnicité.

Y a un monsieur qui habite ici là, un Haïtien, il travaillait, mais il n'a jamais d'argent, je ne sais pas, je ne sais pas pourquoi.

Tu vois, quand j'étais en France, y avait un bonhomme, c'était un « pied noir », (...) 2 millions de Français avaient immigré en Algérie, des Français de souche, après l'indépendance, tous les Français qui étaient en Algérie ont été rapatriés en France, donc sont retournés dans la mère patrie, et on les appelait « pieds noirs » mais j'avais euh je connaissais ce bonhomme là parce que on s'est rencontré euh, euh dans le restaurant universitaire...

j'avais une copine, une femme des Philippines, on est resté longtemps ensemble (5s) mais, les premiers temps c'est toujours difficile tu vois parce que tu n'arrives pas encore à faire le deuil.

J'avais une femme, c'était une Chinoise elle avait... elle avait... elle était plus jeune de 30 ans, 30 ans.

Donc, donc euh, y avait un monsieur qui habitait dans cet immeuble là et puis le monsieur s'est épris de ma femme, mais un gros monsieur, un Québécois, mais je pense que soit il se droguait ou bien il se saoulait...

Quoique le récit présente des paramètres faisant écho à la diaspora, nous constatons qu'il offre aussi des particularités quant à sa manière de se déployer qui se séparent de celle-ci. En effet, plus qu'une orientation vers le pays d'origine, on remarque que le milieu dans lequel Louis évolue à Montréal correspond à une sorte de



reconstruction du contexte haïtien, en fonction des valeurs et croyances qui le constituent.

### ***La vie haïtienne à Montréal***

Afin de comprendre les formes sous lesquelles la culture haïtienne se retrouve implantée dans cette diaspora montréalaise, nous devons d'abord comprendre ce qui la définit. Les composantes de cette culture trouvent leur origine dans l'histoire du pays et découlent d'un modèle basé sur les structures sociales allant de l'esclavage jusqu'à toute la période postindépendance couvrant la quasi-totalité du 19<sup>e</sup> siècle. Telle que Laënnec Hurbon (1987) en fait la genèse, la société esclavagiste d'Haïti était formée par les Blancs (les colons), les Mulâtres (descendants d'un colon et d'une esclave) et les Noirs (les esclaves). Même si elle focalise d'abord sur la couleur, cette séparation est également largement axée sur la classe (91-92). Elle a perduré après l'indépendance dans un premier temps sous forme d'une alliance des Noirs et de certains Mulâtres pour expulser tous les Blancs du pays et empêcher ainsi leur éventuelle reprise du pouvoir. Alors que dans un second temps, elle a donné lieu à une nouvelle structure sociale dans l'objectif de refaire l'image nationale aux yeux de la communauté internationale, en réprimant les éléments spécifiques à la culture des Noirs comme le vaudou, considérés barbares par les Blancs de l'extérieur, au profit de nouvelles traditions occidentales jugées plus raffinées (93). C'est dans cet esprit qu'il y a eu un élan vers la création d'une élite à l'occidentale dont l'éducation est remise aux mains de l'Église Catholique. « Sur cette base, toute représentation de la nation haïtienne sera confisquée par cette *élite* vouée à se distinguer et à s'opposer le plus possible aux masses des campagnes dites superstitieuses et ignorantes » (Ibid). Or cette distinction par l'éducation est devenue le critère majeur d'une rupture sociale.

Ce bref retour historique nous permet de réaliser qu'Haïti est un pays dont le système de valeur est fortement rattaché au statut social lui-même dépendant du niveau d'éducation de l'individu. Compte tenu de cette réalité, il est intéressant de relever certaines similarités entre l'importance que Louis accorde à sa formation

professionnelle ainsi que celle de ses amis proches et la pratique haïtienne du 19<sup>e</sup> siècle axée sur la redéfinition de sa société par l'éducation d'une élite. Toutefois, il est surtout possible de constater que ce principe se déroulait à l'intérieure des frontières d'Haïti, alors que dans le cas qui nous intéresse il marque un déplacement vers le territoire montréalais. S'il permet d'entrevoir une piste de compréhension de l'attachement de Louis à travers son désir de s'entourer de gens qui partagent son niveau intellectuel, qu'est-ce qui explique son actualisation dans un contexte extérieur aux frontières d'Haïti? Cette conduite devrait-elle être comprise comme le prolongement d'une structure sociale à laquelle le répondant a toujours été habitué et qui participerait à le définir? De plus, les raisons qui motivaient les pionniers de cette pratique ne semblent pas avoir beaucoup évolué. En effet, si on se réfère au discours de Louis, on constate que cette pratique à laquelle il participe vise encore le changement de sa perception en tant qu'Haïtien auprès de la communauté de Montréal. C'est en tout cas ce que laisse comprendre ses propos sur le fait que selon lui le Noir doit pouvoir démontrer des capacités intellectuelles et un désir d'auto-accomplissement pour obtenir le respect des Blancs. Or, deux siècles plus tard, on pourrait se questionner sur les conditions qui expliquent qu'une telle pensée soit encore d'actualité. Serait-il possible que cette communauté soit effectivement encore perçue négativement par les Blancs? Si oui, quelles sont les pratiques qui contribuent à faire perdurer cette perception? Est-il possible de faire un lien entre certains stéréotypes présents dans les sociétés occidentales par rapport aux représentations des Noirs dans certains médias en particulier le cinéma américain du 19<sup>e</sup> siècle tel que le dénonce Stuart Hall (1997)? En effet, celles-ci sont axées sur un ensemble d'images où les Noirs sont vus comme des primitifs qui manquent de culture et qui sont incapables de raffinement (Hall, 1997 : 244), tel qu'il en était question après l'indépendance. Ces représentations seraient-elles encore les mêmes aujourd'hui?

Par ailleurs, nous avons aussi mentionné plus tôt un autre stéréotype de la race noire qui revient souvent dans les représentations racialisées dont Hall (1997) fait mention dans son œuvre. Il s'agit de celui liée à l'infantilisation de l'homme noir par les Blancs, par rapport à ses responsabilités patriarcales et caractérisée par

l'abandon de sa famille et son incapacité de fidélité (262-263). Or, dans le discours de Louis, on peut noter une forme de méfiance par rapport à la relation que ses amis Haïtiens auraient pu développer avec ses anciennes copines.

ah non, je ne mettais jamais mes amis... au courant non... ou bien, dans ces choses là [ma vie sentimentale], non, parce que j'ai déjà eu de mauvaises expériences avec des amis, surtout des amis haïtiens. L'Haïtien, tu l'emmènes chez toi, c'est ton ami, t'as une femme, tu peux être certain qu'il va lui courir après. C'est dans sa ment... sa culture. Donc moi, mes amis c'est à l'extérieur, pour que nous restions amis (rire). Donc, nous voulons rester amis (rire), c'est pas nécessaire.

oui, [je leur présentais mes copines] mais rapidement. Par exemple, les vendredis, comme je te disais, on se réunit les vendredis... plusieurs personnes, donc j'y vais... pas tous les vendredis, mais souvent j'y vais, ben la femme chinoise que j'avais, elle venait me chercher, elle passait me chercher, donc je la présentais à mes amis, mais c'est tout, ça n'allait pas plus loin que ça. Donc euh, il faut se protéger.

Ces propos montrent donc qu'à partir d'une expérience personnelle, Louis semble s'être fait une opinion généralisée sur la communauté haïtienne. Or, est-ce que celle-ci serait simplement basée sur la réalité connue et vécue par le répondant ou aurait-elle aussi été alimentée par les représentations de la race noire comme des êtres dirigés par leur instinct comme le condamne Stuart Hall (1997)?

## 5. Vivre en marge comme artiste tatoué

Ce chapitre porte sur l'analyse du récit du jeune homme dont la différence qui a conduit à sa sélection dans le cadre de cette étude est l'ensemble des modifications de son corps par le tatouage et les piercings. Il est divisé en deux parties : la première présente cet homme à travers un portrait qui fait état des éléments clés de sa trajectoire de vie. La seconde traite en profondeur son récit et permet de comprendre comment les différences inscrites dans son corps prennent part à son existence. Le portrait complet de ce récit dans lequel des passages d'illustration sont insérées se retrouve dans l'annexe 3 à la fin du mémoire.

### *Portrait de Joseph Millet*

Joseph Millet est né à Auteuil, à Laval, en 1983. Il est l'aîné d'une famille de deux enfants. Sa sœur est sa cadette de 11 ans, ce qui lui a longtemps laissé l'impression d'être enfant unique. Il a grandi dans sa ville natale pendant une période où les gangs de rue étaient très présents. Il était affilié à l'un d'entre eux et faisait leurs graffitis. C'est d'ailleurs ainsi qu'il s'est fait son premier groupe d'amis.

Dans son jeune âge il a souvent été en désaccord avec son père. Ceci s'explique entre autres par sa décision de se faire tatouer, mais aussi à cause de ses fréquentations. Par contre, depuis quelques années, leur relation est plus cordiale et elle ne fait que s'améliorer. Les relations avec sa mère étaient plus faciles quoique celle-ci ait longtemps désapprouvé ses pratiques d'expression artistique. Si non, il leur arrivait d'avoir des désaccords, mais surtout par rapport à leurs différences de goûts. Il s'est toujours bien entendu avec sa grand-mère maternelle. Il éprouve beaucoup de respect à son égard en particulier pour sa force et sa détermination. Il développe de plus en plus de complicité avec sa petite sœur.

Son premier contact avec les tatouages a été par le biais du copain de sa marraine qui en portait. Dès l'âge de 14 ans il a décidé de se faire tatouer. C'est une décision qu'il a prise sans l'accord de ses parents. Depuis sa passion pour cette pratique n'a

fait qu'augmenter. Le nombre de ses tatouages s'est multiplié et plus ils étaient visibles plus ils suscitaient des réactions tant positives que négatives.

Il a complété un DEC en art plastique, mais puisqu'il a été découragé par ses parents sur l'avenir que lui offrait une telle discipline, il a décidé de faire carrière en cuisine. Il a été chef cuisinier pendant 6 ans. C'est un milieu très stressant dans la mesure où il y a beaucoup de compétition. En effet, c'est à travers leur niveau de performance que les cuisiniers peuvent se faire un nom et espérer gravir l'échelle du succès. Vers la fin de sa carrière de chef cuisinier il a vécu une période difficile qui l'a mené à la consommation de substances illicites. C'était sa façon à lui de gérer le haut niveau de pression qu'il subissait. Il a décidé de se prendre en main lorsqu'il s'est rendu compte que la qualité de son travail de cuisinier diminuait. C'est ainsi qu'il a arrêté de pratiquer ce métier et suivi une thérapie de 6 mois, suite à quoi il s'est engagé dans un mouvement de méditation entre autres à travers un carême bouddhiste. C'est durant la même période qu'il a décidé de se faire percer les oreilles, pour reprendre un geste posé par Bouddha.

Peu après avoir arrêté le métier de chef cuisinier, il a rendu visite à un ami d'enfance qui l'a encouragé à apprendre à tatouer, connaissant son talent pour le dessin. Il a suivi ses conseils et a décidé de devenir tatoueur. Il s'est rapidement démarqué par la qualité de ses tatouages et aujourd'hui il jouit de la reconnaissance de ses pairs et de son patron, le propriétaire du magasin de tatouage dans lequel il travaille. Ça fait à peu près 4-5 ans qu'il exerce ce métier. Aujourd'hui, il se définit comme artiste-tatoueur, plutôt que comme simple tatoueur. D'ailleurs, selon lui il a une responsabilité sociale par rapport à ce qu'il accepte de faire comme tatouage. Joseph aime beaucoup son métier, même s'il considère qu'il contient sa part de stress.

Il a décidé de se faire tatouer afin de se placer en marge. Il pense avoir atteint cet objectif car il constate qu'effectivement ses tatouages provoquent toujours des réactions. Les réactions positives qu'il retient viennent généralement de la gente féminine. Aujourd'hui il est content d'avoir fait le choix de se tatouer. Ce sentiment

de plénitude est encore plus présent lorsqu'il se retrouve dans des contextes où il ne se sent pas juger.

Dans son jeune âge il a toujours eu une passion pour les sports d'action. Toutefois, l'intensité des sports qu'il a pratiqués a été à l'origine de plusieurs accidents. En conséquence, il est obligé de faire plus attention à son corps et de pratiquer des sports plus doux.

Il a aussi un goût prononcé pour différentes formes d'art et pour la culture. Cet intérêt se reflète bien dans son amour pour le dessin, le *street art*, les musées et même ses objets de collection : cadre, vieil instrument de musique etc. C'est aussi une passion qu'il a eu l'occasion de cultiver à travers ses différents voyages. En effet, tout jeune, il a eu l'occasion de visiter plusieurs régions du Québec, notamment la Gaspésie. Ensuite il a visité la Floride. Toujours dans son enfance, il a effectué son premier voyage outremer avec sa mère, sa grand-mère et sa petite sœur vers la France. Plus tard il a appris à explorer différents coins du monde tels la Thaïlande, Cuba, et certains États de la côte est des États-Unis.

Joseph a fréquenté différentes filles à différentes époques de sa vie. Il en a rencontrées plusieurs par le tatouage. Il dit être particulièrement attiré par les femmes qui ont une curiosité intellectuelle. En effet, selon lui c'est important de pouvoir discuter avec la femme qu'il fréquente.

La cuisine occupe encore une très grande place dans sa vie. D'abord, il avoue l'utiliser pour séduire les femmes et pour faire plaisir à ses amis. De plus, il s'en sert à des fins personnelles pour satisfaire son amour de la nourriture.

Joseph habite présentement dans les Laurentides, mais avant de s'y installer, il a vécu à différents endroits. Après avoir laissé son patelin lavallois, il a habité 10 ans à Montréal, puis il a habité 2 ans à Mont-Tremblant et ça fait maintenant 1 an qu'il habite à Morin-Heights.

## ***Le corps dans sa dimension esthétique***

Joseph Millet est un homme de 28 ans qui entretient une relation particulière avec son corps. En effet, à travers ses manières de le décrire, mais aussi à partir des usages qu'il en fait, on découvre que son corps consiste pour lui en un accessoire expérimental, un univers de recherche exploratoire.

Euh ok, ben on va y aller avec un paroxysme. Y'en a qui disent « mon corps est un temple », y'en a qui disent « mon corps est une montagne russe ». Je pense que je me situe à 60% dans la montagne russe et à 40% dans le temple. Euh, parce que c'est tellement le fun d'explorer différentes façons de jouer avec son corps si on veut, du côté montagne russe, pis euh, c'est très intéressant pis très stimulant que d'aller le mettre dans un état de temple, calme, paisible, serein, bien. Euh donc je pense que je me situe à peu près à 60/40. J'ai plus de fun que je me tranquillise. Euh, mais plus ça va plus ce pourcentage-là descend, parce que je te dirais qu'il y a 5 ans c'était 80/20, donc je pense que je m'en vais plus vers le temple, tranquillement pas vite. Fait que tsé, je ralentis. Mon métabolisme au complet ralentit je pense, donc euh, j'arrive à 30 ans dans 2 ans (rire). (Entrevue 3)

Une des manières particulière par lesquelles il explore son corps est sans nul doute à travers des techniques visant à le modifier dans son apparence, comme le tatouage et le piercing. Le premier tatouage qu'il s'est offert remonte à son adolescence. Sa passion pour cette pratique n'a pas tardé à s'installer et à gagner en ampleur sur sa peau. De plus, elle s'est par la suite transformée en un métier. Plus tard il a aussi appris des techniques de piercing.

Euh, j'ai grandi assez vite, moi les tatouages, j'ai commencé à triper quand j'ai vu, le chum de ma marraine, il avait beaucoup de tatouages sur ses avant-bras ici, ça a commencé à me fasciner j'avais 10-12 ans. (Entrevue 1)

Donc ça me fascinait beaucoup, beaucoup, à 14 ans euh, à peu près 14 ans, j'ai dit à mon père « p'pa, je veux des tattoos » il m'a dit « ah tu auras des tattoos le jour que tu pourras te les payer ». Donc le lendemain matin euh je suis allé faire le gazon de tous mes voisins (sourire) et puis j'ai pris l'autobus à 3h et je suis allé me faire tatouer. (Entrevue 1)

mon 2<sup>e</sup> tatouage j'ai fait faire la moitié de mon dos au complet, je devais avoir... c'est quand j'ai gradué secondaire 5, donc je devais avoir 17 ans je pense. Euh, je l'ai fait colorer je devais avoir 20 ans et puis après ça, ça a commencé, la passion est vraiment rentrée. (Entrevue 1)

J'ai appris avec un gars qui a fait environ 10-15 ans de prison, puis il a appris à l'intérieur lui, pis il m'a montré ces trucs, ci, ça, pis après ça j'ai complété mon apprentissage avec différents artistes et pis euh à l'intérieur de 5 ans je me suis retrouvé vraiment beurré d'un bout à l'autre (sourire)... (Entrevue 2)

Fait que [mon ami] m'a montré à faire du perçage, pour que je sois capable de gagner ma vie en attendant d'apprendre à tatouer. (Entrevue 2)

Pis même la modification corporelle de mes oreilles, je veux dire j'ai quand même un pouce de trou dans les oreilles (...) (Entrevue 1)

Lorsqu'il expose ses motivations envers ce genre de pratiques faisant intervenir son corps, on peut y entrevoir les propriétés « montagne russe » et « temple » auxquelles il fait référence. En effet, les modifications du lobe de ses oreilles ont pris place dans un contexte spirituel dont l'expression nous permet de reconnaître le corps temple, alors qu'en ce qui concerne ses tatouages tournés vers une recherche d'adrénaline, le côté montagne russe ressort davantage.

Pis même la modification corporelle de mes oreilles (...) moi au départ je l'avais fait comme un carême bouddhiste qui dit que la vie est une souffrance, une fois que tu as accepté les petites souffrances quotidiennes, il reste juste de la place pour le bonheur. (Entrevue 1)

et puis ça m'a toujours fasciné le fait qu'on peut mettre de l'ancre sous la peau et puis ça reste, ça va rester là à vie, pour toujours. Donc moi ça me fascinait de faire un choix qui était pour avoir une répercussion sur le reste de ta vie. (Entrevue 1)

euh [mon premier tatouage] c'était une griffe de dragon avec des flammes pis dans les flammes se cache une espèce de tête de mort, si tu vois (en me montrant sa jambe). Pis c'était... toute une expérience (en souriant). mais j'ai aimé ça, je me sentais



pirate ce matin-là tsé, je suis comme « je m'en va me faire tatouer, je deviens un homme ». Pis euh, ben c'est ça, c'était ben, ben, ben le fun. (Entrevue 1)

je suis dans une passe où je commence à croire que les *tattoos* sont pas obligés d'être sérieux. Ça peut être drôle aussi un *tattoo*. Tsé, y a absolument, y a absolument rien qui dit que, en fait c'est ça, c'est ça qui est le fun avec le *tattoo* et que plus ça va plus je réalise, c'est que y a pas de limite à ce que tu peux faire. (Entrevue 1)

Par ailleurs, il est aussi un adepte de sports d'action, et sa manière de se les approprier contribue à mettre en évidence son corps à la recherche de sensations fortes et donc en tant que « montagne russe » :

ben c'est ça, j'ai jamais été un gars qui a beaucoup aimé le baseball justement parce que c'est lent, je suis un gars qui aime l'action beaucoup. C'est la même chose avec le *snowboard*, moi euh rien en bas d'un *jump* de 60 pieds (rire). J'aime qu'est-ce qui est action, qu'est-ce qui est adrénaline (Entrevue 2)

J'ai joué longtemps au hockey, pendant une douzaine d'années peut-être, euh, j'ai joué aussi au Forum, euh, l'ancien Forum de Montréal dans le fond (...) euh j'avais joué ça quand j'étais pee wee qui est un grade de hockey. J'avais gagné 16 à 4 (rire) c'était le fun, c'était l'un de mes plus beaux souvenirs de hockey. (Entrevue 2)

j'ai appris à patiner après ça, l'année suivante ils m'ont embarqué dans le hockey, donc j'ai commencé à 5 ans et puis euh, ben j'ai monté les échelons tranquillement pas vite. On a joué au hockey, joué, joué, joué jusqu'à temps que j'arrête dans le ((inaudible)). (Entrevue 2)

l'hiver je suis tout le temps au parc, j'adore jouer au hockey, c'est un des sports que je préfère. C'est vraiment un beau sport tsé, c'est un peu comme le soccer, mais plus rapide. (Entrevue 2)

Même à travers la présentation qu'il fait des deux carrières principales qu'il a embrassées successivement, chef cuisinier et tatoueur, il est possible d'établir un lien avec sa description du corps montagne russe. En effet, ce sont deux métiers

qu'il associe à un niveau de pression très élevé ce qui selon lui explique qu'il a dû s'investir physiquement et mentalement pour se faire une place :

... c'est énorme, c'est énorme. La pression sur un cuisinier est énorme, pis tu peux demander à n'importe quel cuisinier est-ce que ta *job* est facile, il va te dire non, c'est sûr. C'est une des *jobs* les plus dures que j'ai jamais vues de ma vie (...) quand j'arrivais à la maison, il devait être une heure et demi, 2 heures du matin, euh je faisais mes menus du jour pour le lendemain jusqu'à 3 – 4 heures du matin avec la recherche pis ci, pis ça, je me couchais puis j'étais de retour au restaurant à 9 heures le matin (2s) 7 jours sur 7. Euh les gens qui travaillaient, écoute la pression était énorme dans ce temps-là. Mais c'est un bon métier quand même. (10s) (Entrevue 2)

je vais chercher mon adrénaline ailleurs tout simplement. Je vais la chercher dans le tatouage tsé, veut, veut pas c'est très, très, très stressant, il faut euh, ça crée une certaine adrénaline, y a une certaine petite nervosité juste avant le tattoo pour le réussir comme il faut pis que le client soit heureux, moi c'est là où je reçois un peu mon *fix*, quand le client me donne un beau sourire à la fin, comme « je suis vraiment content de ce que t'as fait ». Fait que, dans le fond j'ai plus besoin de jumper pis d'utiliser mon corps de la même façon qu'avant euh, pour obtenir le même résultat d'adrénaline pis de satisfaction personnelle. (Entrevue 2)

Joseph a non seulement un intérêt pour l'art corporel (*body art*) mais aussi pour l'art en général, qu'il rattache à différentes expériences vécues pendant son enfance et à son adolescence. Tout jeune il a développé des techniques de dessin qu'il a exploitées plus tard à un niveau professionnel.

euh... encore une fois c'est quelque chose qui me passionnait. J'ai toujours été passionné par l'art, peu importe, pis le côté marginal, c'est sûr ça m'a fait tripper. Pis en fait je sais exactement comment ça a commencé. Y a un magasin qui avait ouvert juste à côté de chez mes parents, ça s'appelait *Cell block*, c'était un magasin justement de *street art*, que ce soit du linge fait à la main *wear brush* ou que ce soit euh du graffiti, du *street wear* aussi qui était comme exclusif, pis je me tenais tout le temps là. (Entrevue 1)

pis je trippais sur le lettrage beaucoup aussi, je passais mes journées à l'école à faire du lettrage, à faire du lettrage, puis moi

j'avais jamais eu dans la tête d'en faire de l'illégal ou peu importe, tsé, c'était juste le fun tsé. (Entrevue 1)

Ses modes d'expression artistique n'ont pas toujours été approuvés par ses parents ce qu'il explique par le fait que ceux-ci n'avaient pas les mêmes goûts que lui. Toutefois, les plateformes d'expression artistique qu'il utilise, entre autres le tatouage, semblent lui avoir servi dans l'affirmation de ses goûts et de ses croyances.

Mon père a eu beaucoup de mal à l'accepter [mon premier tatouage], à cet âge-là, en fait il m'a pas parlé pendant un mois. Comme pas un mot, pas bonjour, rien, il m'a vraiment rien dit, euh parce que pour lui ça représentait les motards, ça représentait les mauvais garçons pis, il voulait pas de ça dans sa famille, ça marchait pas. Évidemment avec le temps il a fini par s'habituer. (Entrevue 1)

Avec ma mère ça a toujours été bien tranquille, on s'est toujours bien entendu. On n'a pas les mêmes goûts par exemple, fait que des fois on a eu certains accrochages au niveau... mais c'était des bons accrochages, ça n'a jamais été négatif, on ne s'est jamais engueulé c'était juste qu'on n'avait pas les mêmes goûts, donc elle, elle voulait que je m'habille de telle façon, moi je disais non. (Entrevue 2)

Ces pratiques artistiques nous intéressent particulièrement car lorsque mises en relation avec les techniques du corps de Joseph comme les tatouages, les piercings, le sport et la spiritualité, il est possible d'établir entre eux un lien de création. En effet, comme en fait référence David Lebreton (2006) dans son étude sur les pratiques du tatouage, avec la transformation en signes et en esthétique chacun a la potentialité d'être l'artisan de son existence, avec une marge de manœuvre plus ou moins étendue en termes de création (18). C'est ce qui nous porte à penser qu'à travers les techniques d'appropriation auxquelles il le soumet, Joseph aborde son corps comme une surface d'expression artistique. De plus, cet outil semble jouer un rôle dans ses interactions avec son entourage. C'est pourquoi nous postulons que les différences liées aux usages de son corps s'articulent autour de deux processus : l'autocréation et la création de son monde.

## L'autocréation

L'autocréation renvoie à l'ensemble des pratiques qui animent Joseph et qui permettent de découvrir son corps en tant qu'objet de transformation. Celles-ci concernent à la fois l'altération de la chaire (tatouages, piercings), le développement de la spiritualité (carême bouddhiste) et la participation à certaines activités physiques (sport). Ces pratiques détiennent la capacité de montrer et de former le corps sous différents angles. Cette idée illustre la vision du corps de Lebreton (2006) selon laquelle « le corps est un objet à portée de main sur lequel la souveraineté personnelle est presque sans entraves » (19). La principale caractéristique commune à ces transformations est le travail de création auquel elles donnent lieu, et qui correspond au circuit évolutif par lequel le corps passe, sous les effets d'un ensemble d'actions orientées vers lui, mais dont le cycle n'est jamais totalement complété. En effet, par rapport à l'autocréation, le corps est toujours en changement à cause des pratiques exercées sur lui, même si celles-ci varient – auquel cas les effets obtenus peuvent ou pas eux aussi varier. Par exemple, Joseph qui à un moment pratiquait des sports d'action est passé à d'autres sports plus souples à cause des accidents qu'il a eus. La pratique du sport a donc été transformée, mais le résultat est demeuré le même, celui des exercices physiques. De même que le type de tatouages auquel il aspirait a évolué avec le temps. Au début il se tournait davantage vers des tatouages significatifs, dans le but de dégager une certaine image, alors que maintenant ses tatouages visent plutôt à être drôles. Ainsi, le résultat obtenu par chaque type de tatouage est différent. Dans un cas comme dans l'autre, le processus de transformation du corps demeure.

J'essaie de faire moins de sports extrêmes. Comme je te disais, je fais plus du vélo et des trucs d'étirement, tai tchi et compagnie, ça c'est des mouvements plus souples, plus faciles à faire. Je vais à la pêche aussi (rire) (2s) (Entrevue 2)

euh non, non, j'en fais encore, [du sport] j'en fais encore parce que je passe mon temps à m'étirer, je m'entraîne encore, je fais encore de la course à pied, je ne fais pas vraiment les poids parce que j'ai mal dans les joints, mais sinon, c'est sûr que je cours encore, je fais encore beaucoup de vélo euh, je joue encore

au hockey l'hiver euh, je fais encore du *snowboard*, c'est juste que je suis moins agressif. Je fais moins de sport de combat parce qu'avant je faisais beaucoup du Judo et du Kun Fu, mais j'en fais moins. Euh je me tourne un peu plus vers le taï tchi (rire) (Entrevue 2)

ouais c'était des trucs pour avoir l'air dur, pour avoir l'air *tough*, il fallait que ce soit sérieux. Là de moins en moins, j'y crois de moins en moins. Ça peut être drôle le tattoo, y'a rien qui dit que t'es obligé d'avoir l'air *tough* avec le tattoo. C'est pour ça que j'ai pas grand-chose de violent sur moi là, c'est ça que j'ai réalisé à un moment donné, tsé, dans mon dos j'ai un *jazzman* assis dans un bar là tsé, qui est là avec son chapeau, pis c'est fait un peu comme Picasso peignait, c'est-à-dire, c'est du cubique, de la peinture cubique, donc, dans le fond [avant ça allait] de plus en plus vers des têtes de mort, là *woop* c'est d'autres choses, d'autres choses, pis on arrive, maintenant c'est de l'art, tsé j'ai vu des gens à s't'heure ils ont des bras c'est juste, c'est des abstraits avec juste des couleurs. (Entrevue 1)

De plus, l'autocréation s'oriente généralement vers une finalité. Autrement dit, son élaboration vise souvent un but particulier. Dans le cas de Joseph, les différentes pratiques exercées sur son corps aboutissent à la production de sa masculinité, sa singularité, sa spiritualité et son intellectualité. La construction de la masculinité de Joseph passe principalement par la conception qu'il a de ses pratiques de tatouage. Toutefois, elle ressort aussi dans l'exercice de son métier de cuisinier, entre autres, par rapport à sa perception de cet environnement comme un lieu réservé aux hommes. Finalement, on la retrouve aussi à travers ses habitudes sportives qui démontrent une quête d'actions et une expression de sa force physique, des traits qui rejoignent sa vision de la masculinité que nous développerons plus loin.

la masculinité dans l'art euh oui je pense des couleurs plus terreuses c'est plus gars euh, le sujet qu'on va traiter aussi je pense que des aigles, des trucs un petit peu plus *tough*, les *cowboys* quasiment tsé. Je pense que ça c'est plus gars un peu au niveau du tatouage, les étoiles moi je les laisse aux filles. (Entrevue 3)

moi j'ai toujours dit que ça prenait un vrai gars pour être capable de porter des fleurs en tant que tattoos, parce que si tu mets des fleurs sur quelqu'un qui... là ça fait vraiment féminin, plus

féminin. Par exemple moi je porte des roses pis je pense que je les porte bien, je ne pense pas que ce soit un problème du tout, j'ai même une fleur dans le cou qui a l'air d'un chou (sourire) mais euh je veux dire, je sais pas. (Entrevue 3)

Ouais c'est ça tsé, en quelque part c'est quasiment le test, moi j'avais besoin de pirates dans la cuisine là... moi j'ai toujours vu une cuisine comme un bateau de pirates. On est toute une grande famille, si ça va pas bien avec ta femme, si ça va pas bien avec quoique ce soit tu peux nous en parler on va te supporter on va être là pour toi, mais faut que tu travailles fort, faut que tu mérites cette confrérie là, ça se gagne tsé. Fait que ça j'ai beaucoup aimé de la cuisine, ce côté pirate ce côté flibustier. (Entrevue 2)

La recherche de la singularité de Joseph passe essentiellement par des pratiques de modification du corps dans son apparence, comme les tatouages et les piercings. À travers elles, il souhaite se placer dans une marge. C'est un objectif qu'il estime avoir atteint compte tenu du nombre de ses tatouages, de leur visibilité c'est-à-dire le fait qu'au moins certains d'entre eux soient constamment apparents, la modification de ses oreilles et même le choix de ses bijoux qui diffèrent de ceux qui circulent à grande échelle.

euh, mais moi je pense que j'ai choisi celle-là [cette marge] parce qu'elle choquait plus que toutes les autres, je suscitais plus de réactions pis à ce moment-là quand j'ai commencé à me faire tatouer c'est ça qui était le plus important, c'est de vraiment être carrément en dehors. Pis y'a personne qui peut dire le contraire tsé. (Entrevue 1)

À chaque fois que quelqu'un me regarde pas moi, mais regarde mon cou, tsé quand t'as l'impression que la personne te fixe pas dans les yeux pour te parler, elle regarde tes tattoos, pendant qu'elle te parle, fait que je me suis habitué à ça, ça ne dérange plus mais c'est, ça, ça me rappelle tout le temps que je suis dans la marge, c'est très visuel comme marge donc, veut, veut pas, ça te le rappelle à tous les jours. (Entrevue 3)

Euh, c'est devenu une mode par contre là (rire) y a beaucoup de monde qui ont des gros trous dans les oreilles, ça écoute s'ils l'ont fait juste pour le *look*, c'est peut-être ce genre de personnes-là qui vont le regretter par contre, tsé. ouais, ouais c'est une marge qui... comme là tu vois, tout le monde en a maintenant [des bijoux pour les oreilles] donc moi je m'en fais des différentes formes pour encore une fois être

différent, être un pas en avant de tout le monde, on dirait ça... tsé  
(Entrevue2)

Par rapport à l'élaboration de sa spiritualité, Joseph a adhéré à certaines pratiques rattachées au Bouddhisme, telles la modification des oreilles, la méditation et l'exercice de certains mouvements de relaxation. Elles ont selon lui contribué à transformer son corps, à le diriger vers un état plus zen.

donc euh j'avais lu l'histoire que euh Bouddha qui est un être humain qui a déjà existé s'infligeait une douleur par jour pour euh... pour respecter euh ce qu'il avait déjà dans le fond, apprécier mieux les petits bonheurs de la vie pis il avait les oreilles agrandies. Donc c'était aller faire ça aussi dans cette optique-là (...) (Entrevue 2)

oui, oui, oui. Donc fait que non c'est ça, je l'avais fait un peu dans cette optique-là pis euh, euh, dans le fond je faisais de la méditation dans ce temps là aussi, je faisais peut-être une demi-heure de méditation par jour, pour essayer de recentrer mes énergies. Là aussi j'ai commencé à aimer le Thaï Chi, euh j'en fais pu beaucoup par exemple, tsé j'en faisais, mais là c'est peut-être plus qu'une fois par mois je vais m'installer un peu en avant pis je vais en faire, mais plus ça va plus je suis en train d'oublier mes mouvements. Mais quand même, c'était une passe assez zen de ma vie, quasiment hippy. Ouais, ça faisait du bien, ça faisait le ménage que j'avais de besoin. (Entrevue 2)

Taï Chi qui est plus... dans le fond c'est quasiment une forme de Kung Fu, mais beaucoup plus lent. Donc ces des euh... ce sont des mouvements qui vont aller travailler le *chi gong* qui est l'énergie intérieure dans le fond pour recentrer physiquement et mentalement ton esprit. (Entrevue 2)

Enfin, l'intellectualité de Joseph passe elle aussi par un processus de création, notamment par le fait qu'il se tient à jour dans le cadre de l'exercice de son métier (cuisinier et tatoueur) mais aussi par sa manière de chercher à s'informer sur des objets qui le stimulent intellectuellement.

Par exemple, si t'as 2 soupes sur le menu, par exemple, un potage crécy qui est une soupe de carottes, pis un potage parmentier qui est un potage poireau/pomme de terre euh lequel des 2 va sortir le plus. Ça, ça dépend de la saison, pis ça il faut que t'aïlles faire tes devoirs pour savoir ça. Qu'est-ce qui sont

les tendances, pour te tenir à date aussi, ton menu va changer euh, probablement 3 ou 4 fois par année, donc qu'est-ce qui est hot en ce moment. Donc tu lis, tu lis, tu lis... quand j'arrivais à la maison, il devait être une heure et demi, 2 heures du matin, euh je faisais mes menus du jour pour le lendemain jusqu'à 3 – 4 heures du matin avec la recherche pis ci, pis ça, je me couchais puis j'étais de retour au restaurant à 9 heures le matin (2s) 7 jours sur 7. (Entrevue 2)

moi je me garde très up to date, je, j'aime ça avoir des choses à lire pour être capable de m'instruire fait que ça sert à quoi s'instruire si tu peux pas le partager avec quelqu'un. (Entrevue 2)

Moi si j'avais une job intellectuelle là, je sais pas moi ministre ou peu importe là, je pense que j'arriverais à la maison pis que je serais vraiment déprimé parce que j'aurais plus le goût de me cultiver de la même façon que là je peux me le permettre, de faire ce qui me tente vraiment. Si aujourd'hui j'ai le goût d'en apprendre sur les poissons, ben christi je peux en apprendre sur les poissons si je veux, je suis pas brûlé intellectuellement, je peux encore le faire, pis demain peut-être que ce sera pas les poissons, peut-être ce sera la Première Guerre Mondiale, je voudrais savoir comment tel type de fusil fonctionnait. Ben je vais m'informer là-dessus. (Entrevue 3)

## **La création de son monde**

La création de son monde consiste en la manière dont les pratiques mobilisées pour construire son corps jouent un rôle dans les interactions qu'il a avec son entourage. Dans le cas de Joseph, elle émerge du principe d'après lequel son corps, dans son mouvement de transformation, exerce une médiation entre lui et son entourage. Elle s'exprime selon trois processus : l'opposition, la reconnaissance et la séduction. L'opposition correspond au processus par lequel l'élaboration de certaines pratiques contribue à créer des frictions à l'intérieur d'un même groupe par l'existence d'une rivalité en son sein en vertu d'un esprit de compétition inhérent à un contexte social organisé. Ces frictions peuvent aussi apparaître entre des groupes distincts à cause d'une perception négative d'un de ces groupes par les autres. Par



exemple, dans l'élaboration de sa masculinité à travers sa force de travail, Joseph se place dans un contexte de rivalité par rapport à ses homologues. Si leur performance dépasse la sienne, elle peut selon lui causer son échec ou au moins son non-succès. D'un autre côté, certains usages de son corps, en particulier le tatouage, sont perçus négativement généralement par des groupes qui ne les pratiquent pas, ce qui donne lieu à des réactions négatives de leur part.

[lorsque tu tatoues des gens qui s'y connaissent] il faut que t'essaies de leur faire comprendre que ça ne marche pas comme ça, pour telle, telle, telle, telle, telle raison, en même temps faut pas que tu dises tes secrets, parce que c'est... on est des pirates on ne dit pas nos secrets (rire), parce que, en ce moment on est dans une phase où il y a de plus en plus de personnes qui veulent devenir tatoueurs, tsé, ils disent caline c'est facile, tu fais... t'es *cool*, tu fais des tattoos, t'es une *rock star* pis tu fais du *cash* (2s) crime, moi je veux faire ça, moi je suis capable de faire ça dessiner des roses tsé. (Entrevue 1)

les gens vont toujours, toujours te regarder, pis des fois tu vas avoir l'impression qu'ils te regardent croche et puis c'est ça qu'ils font, ils te regardent croche, ils sont en train de te juger, et ça il faut que tu sois prêt à *dealer* avec, des fois c'est pas toujours facile de *dealer* avec ça. (Entrevue 3)

je veux dire les premières semaines que j'ai eu mes mains tatouées, je trouvais ça plus dure un peu, je me demandais même si j'avais fait une gaffe, parce que c'était plus pareil là, tu vas au dépanneur et puis tu achètes quoi que ce soit euh, le change, peu importe, tout passe par les mains (...) Pis les premiers temps, je pense que j'avais un *mohawk* sur la tête aussi, pis quand je rentrais dans un dépanneur y avait toujours la caissière qui reculait d'un pas, c'était inévitable, y a rien à faire. Honnêtement y a des bouts de temps je pensais... j'avais l'air d'un Noir, tsé. C'était comme... les gens ils rentrent et puis c'est comme si je leur fais peur tsé (sourire). (Entrevue 1)

Au passage, il est intéressant de noter l'association que Joseph semble établir entre certains types de corps, en l'occurrence les corps noirs, et les réactions négatives qu'ils sont enclins à soulever.

L'autre forme par laquelle passe la création de son monde est la reconnaissance. Elle se manifeste par des réactions positives d'un groupe envers l'usage de certaines pratiques d'un autre groupe. Par exemple en tant que tatoueur, l'apport de Joseph à la communauté du tatouage donne lieu à des marques d'appréciation de son patron et de ses pairs. De plus, les tatouages qu'il porte lui confèrent une popularité auprès de certains de ses amis, ainsi qu'auprès de la gente féminine.

pis là ben [mon patron] m'a acheté une belle chaise. Écoute il a dépensé 2 mille piasses pour moi, moi je trouve c'est pas rien. Il voulait me faire plaisir. Il m'a acheté ça pis wow, c'est l' *fun* ça (rire), c'est vraiment le *fun*. Plus ça va, mieux c'est. Dans le fond c'est un métier qui est en train de se bonifier avec le temps. (Entrevue 2)

Un jour tu commences à gagner des prix, à être dans des revues, pis ci, pis ça. Ça se fait tout naturellement hein. Les gens commencent à regarder ce que tu fais, pis... hostie moi je me rends compte que je commence à avoir plus d'expériences que certaines personnes. (Entrevue 2)

ouais ben, je pense qu'il y a un genre de fétiche qui roule dans la tête des filles depuis quelques années, surtout depuis que c'est à la télé, tsé, les tatoueurs ont été glorifié quasiment comme des *rock stars* (...) donc veut, veut pas, nous autres, notre vie sexuelle à monter beaucoup (rire). On a eu... euh... c'est plus facile. Donc on en profite un peu. (Entrevue 1)

Enfin, la séduction consiste en une mobilisation des pratiques d'autocréation dans un objectif qui vise à se faire plaisir et à faire plaisir aux autres. Par exemple, dans le cas de la cuisine particulièrement, Joseph utilise ses talents pour faire la fête et passer du bon temps avec ses amis. Il l'utilise aussi pour conquérir des femmes.

[la place de la cuisine dans sa vie]... très importante, très importante. D'ailleurs ça m'aide beaucoup à avoir des copines (éclat de rire), c'est sûr que les filles aiment beaucoup ça, pis ça gagne leur cœur assez facilement. Tsé, un bon plat là pis, d'habitude ça va assez bien après (rire). (Entrevue 2)

Tsé, je disais tantôt, j'aime dépenser sur moi pis sur mes amis, ben c'est à ce niveau-là. Je vais acheter une grosse côte de bœuf on va la mettre sur le barbecue tout l'après-midi on va tous être ici sur le terrain, on va la laisser cuire la humer. Tsé, tout le monde va avoir faim, mais tout le monde va bien boire, de la bonne bière foncée, pis des bonnes choses, pis on va la laquer au sirop d'érable, pis on va avoir du *fun*. C'est plus à ce niveau-là. Ça ne me dérange pas d'aller mettre 250 piasses sur une pièce de viande pis de la bonne boisson, pour que tout le monde ait un plaisir, tsé pour que tout le monde ait du *fun*. Pis avec de la bonne musique, pis ci, pis ça, pis on fait un feu, pis tout le monde joue de la musique tout ça, pis pour moi ça c'est du temps de qualité. Donc euh, à ce niveau-là, non j'ai jamais eu peur de dépenser pis d'être Dionysos un peu, le bon vin et puis, tsé *let's go*, tout le monde va avoir du *fun*. (Entrevue 2)

Ou euh, des fois j'ai des amis qui vont m'inviter chez eux pis ils vont dire « amène rien, mais c'est toi qui cuisine », « ok, c'est beau, pas de problème » (en riant). Là t'arrive pis tu fais un gros ménage dans le frigo, là ils sont comme « j'avais ça? » (rire). Bon, ben c'est ça, *c'est l'fun*, moi j'ai une réputation de *cleaner* de frigo (rire) je nettoie les frigos assez facilement, je fais ben des affaires avec pas grand-chose. C'est ben, ben le fun pour ça là. La bouffe c'est un bel atout. (Entrevue 2)

L'autocréation est donc un processus de construction du corps dont les modalités conditionnent l'interaction du sujet avec son entourage. Or, en vertu de ses différentes étapes de maturation et de constitution, nous pouvons penser qu'elle s'inscrit dans un modèle similaire à celui de l'élaboration d'une création artistique. C'est pourquoi nous croyons que ces deux processus se retrouvent dans une logique d'esthétisation.

### ***L'esthétisation***

Comme nous l'avons déjà mentionné au tout début de ce chapitre, l'une des plus grandes passions de Joseph depuis son plus jeune âge est le dessin. C'est une activité qui, selon lui, demande non seulement de la patience mais aussi de la

détermination, deux conditions qui paraissent déterminantes dans la réalisation de son travail artistique.

ouais, ça c'est tout de mes dessins (en pointant les murs de son bureau). Tout ce que tu vois ici, les peintures sur les murs, tout ce qui est là, c'est tous moi qui les a dessinés, conceptualisés (...) mais c'est beaucoup... c'est surtout beaucoup de travail. Écoute, c'est simple, je me suis laissé dire par un professeur d'art plastique un jour qui m'a dit « garde, c'est juste les milles premiers dessins qui sont les plus difficiles ». (Entrevue 2)

Donc, ça va vite, pis on s'en rend pas compte, le temps il passe, pis les dessins ben, ça s'améliore. Ça va pas en reculant là, du moins si tu te forces, tu t'en vas pas en reculant, c'est de mieux en mieux. (Entrevue 2)

tu vois, ça c'est un cadre qui est centenaire, pis il est en excellente condition. (...) Je suis en train de peut-être monter comme le dessin qui est là est probablement ce qui va aller à l'intérieur, un gros dragon japonais traditionnel. Il est loin d'être fini par exemple, j'ai déjà une quinzaine d'heures de passée dessus, je pense qu'il en reste au moins 30. C'est les écailles qui sont longs (rire). C'est très long faire les écailles. (Entrevue 2)

Ces conditions permettent la mise en évidence d'un processus de création basé sur la construction progressive de l'œuvre en question. Or, c'est un schéma que nous pouvons observer dans l'élaboration des différentes pratiques auxquelles Joseph prend part et dont fait partie sa carrière. En effet, lorsqu'il nous explique les différentes étapes de l'exercice de ses deux principales professions, d'abord chef cuisinier puis tatoueur, il est possible de remarquer certaines similarités entre les façons dont il construit dans son récit sa pratique de dessin d'une part et l'exercice de ses métiers, d'autre part. L'élaboration de ses deux carrières est marquée par une suite d'événements montrant un mouvement de construction semblable au processus qui conduit à la réalisation de ses dessins. C'est ce que nous constatons lorsqu'il retrace son parcours allant de ses débuts en cuisine jusqu'à l'obtention de son titre de chef cuisinier.

Mais, ça commence toujours, t'es garde-manger, euh tu vas t'occuper des entrées pis ci, pis ça. Là, *woop* à un moment donné quelqu'un va te dire « tu peux tu me monter un menu du

jour pour les entrées? » là tu montes de quoi de le *fun*. Donc en montant quelque chose de le *fun*, ton chef te donne un petit peu plus de responsabilités. Là ça sort toujours bon, ça sort toujours beau, toujours de bons compliments. Donc après ça euh, tu travailles fort, t'es toujours là, t'es jamais en retard, t'es jamais fatigué euh un petit peu plus de responsabilités. (Entrevue 2)

Si tu montres des aptitudes, tu montres un peu de la détermination, ben tu vas monter assez vite. Pis à un moment donné, ben ce qui est arrivé c'est qu'il y a une de mes chefs qui s'est faite offrir d'aller travailler 2 mois [...] en France, donc elle a dit « écoute je peux pas passer à côté de cette chance là, donc je vais y aller, pendant ce temps-là, c'est toi qui t'occupe du restaurant » pis, comme par magie y a un critique qui est venu au restaurant, donc, pis la critique a été excellente, quand ma chef est revenue elle a fait « *wow*, c'est vraiment le *fun* ça, écoute, tu veux tu devenir mon sous-chef, on va travailler ensemble », pis en même temps je me suis fait offrir euh d'aller chef de nuit (...) à [un grand hôtel du Vieux-Port]. (Entrevue 2)

je suis devenu chef cuisinier dans les meilleurs restaurants de Montréal à l'intérieur de 2 ans. C'était quelque chose qui venait assez facilement pour moi de faire la bonne bouffe... (Entrevue 2)

Le mouvement est semblable dans l'élaboration de sa carrière de tatoueur. En effet, même s'il a toujours été bon dessinateur, il lui a fallu faire ses preuves dans le domaine avant d'atteindre son niveau actuel de compétence.

Donc euh, à un moment donné j'ai fait une décision, je me suis dit, bon, ben là, je suis assez vieux pour prendre mes décisions par moi-même, puis je suis allé pour un apprentissage à Drummondville, en tatouage, qui a duré à peu près 1 an, 1 an et demi, où j'ai travaillé gratuitement complètement. (Entrevue 2)

Y a des symboles, pis des logos, qu'il faut... moi je trouve que c'est très important de les connaître parce que si quelqu'un m'arrive avec ça, faut que je sache parce que moi j'ai une responsabilité sociale à quelque part, à ce niveau-là. De ne pas mettre n'importe quoi sur la peau de n'importe qui. Parce que christi moi je sais pas s'il va tourner au coin de la rue pis croiser la mauvaise gang pis euh, c'est fini à cause de son tattoo, ben là je veux pas avoir ça sur la conscience moi. Faut, faut faire attention à ça. (Entrevue 2)

Oh, ça c'est spécial, d'habitude c'est toujours moi qui regardait les autres comme des dieux tatoueurs, pis y a du monde qui commence à faire « ah c'est malade ce que tu fais, c'est beau, comment t'as fait ça », pis ils me posent des questions, pis je suis comme voyons donc, j'ai vraiment pas le talent pour montrer à qui que ce soit, je suis encore en train d'apprendre beaucoup. Pis crime, le monde il commence à regarder ce que je fais, tsé. (Entrevue 2)

## Esthétisation et significations

Ce processus de création esthétique se manifeste aussi à une échelle plus intime de la construction de son corps. Que ce soit dans ses goûts, ses passions, sa façon de se divertir, ou de s'informer, Joseph a une manière de se présenter qui traduit une recherche d'inventivité. Celle-ci passe par un travail de création dont l'élaboration est similaire à celle qui s'applique à son travail de dessinateur. C'est ce que nous retenons entre autres de la description de ce qu'il appelle son style :

Euh, je pense que moi ça paraît que je suis un gars simple, qui vit dans la simplicité volontaire euh, si je voulais je pourrais aller m'acheter tout le linge... c'est vraiment une question de choix pis, je pense que ça paraît beaucoup, ça va avec mon look, si tu regardes mes dessins, si tu regardes moi, c'est une entité au complet tsé, je pense qu'il est plus là mon style, dans tout ce que je fais, dans chacune de mes actions, chacune de mes paroles, la façon dont je suis, c'est ça mon style. C'est pas juste le linge, ça s'arrête pas juste au linge, parce que si ça s'arrête juste au linge, ça devient un style superficiel donc, tu caches quelque chose, c'est de la *bullshit*. J'en veux pas de la *bullshit*. (Entrevue 3)

C'est une description qui illustre le corps dans sa dimension de plateforme artistique, comme y fait référence Victoria Pitts (2003) dans la section intitulée *The rise of a body art* de son livre *In the flesh*. Selon l'auteure, les historiens du tatouage démontrent que vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle alors que cette pratique venait d'être transposée en Angleterre, le tatouage était associé à une identité de classe ouvrière et ultimement à une forme de déviance et de marginalité. Plus tard, au tournant du 19<sup>e</sup> siècle, les tatouages professionnels aux États-Unis étaient consommés par des marins, militaires et autres membres de la classe ouvrière qui

utilisaient des symboles masculins ou patriotiques comme les aigles, les bateaux ou les emblèmes de commémoration de guerre afin de marquer leur appropriation du tatouage en fonction des images qu'ils souhaitaient véhiculer (5). Si le premier cas montre une association mécanique du tatouage par un groupe qui lui est étranger, à une série de significations émergeant du contexte occidental, le second montre plutôt une manipulation de cette même pratique par un groupe qui y prend part, dans le but de produire de nouvelles significations auxquelles il souhaitait s'identifier plus spécifiquement. Or, ces deux cas se distinguent dans la mesure où ils ne donnent pas lieu à la création des mêmes corps. Alors que dans le premier, ceux-ci existent en tant qu'objets passifs traversés par des symboles qui leur sont imposés, en l'occurrence la déviance, la marginalité etc., cette nouvelle appropriation du tatouage permet aux corps d'exister plutôt comme des surfaces dont les limites qu'ils proposent à la création sont infinies. C'est d'ailleurs pourquoi on ne s'étonne pas qu'au 20<sup>e</sup> siècle, le tatouage conservait son statut marginal certes, offrant toutefois aux membres de la classe ouvrière un médium positif d'appartenance et de communauté (Ibid : 5). Depuis, ceux qui décident d'y adhérer, participent à construire les types de corps auxquels ils aspirent d'un point de vue esthétique.

Ce principe semble s'appliquer à d'autres formes d'usage du corps et est observable dans les pratiques de Joseph. Par rapport aux tatouages qu'il porte ainsi qu'à la modification de ses oreilles, mais aussi à travers les autres pratiques faisant intervenir son corps Joseph réussit à se créer. Par exemple, en ce qui concerne ses tatouages, il admet avoir été dans un premier temps dans une quête de marginalité, mais explique que par la suite, le choix de certains symboles visait aussi une recherche artistique :

[il raconte qu'il s'était rendu dans une convention de tatouage] pis quand je suis revenu ici j'ai fait coup donc, j'aime ça être différent, j'aime ça avoir cette différence-là, d'être dans la marge dans le fond. Ce qui m'a ramené un peu à la première raison pourquoi je m'étais fait tatoué au départ, c'est pour être un peu dans la marge pis être un peu... un peu aussi évidemment la passion que j'avais que tu restes... ça reste là ((inaudible))

quand je frotte, j'ai beau essayé ça va nulle part là, fait que... non c'est ça je suis bien content de tout ça. (2s). (Entrevue 1)

euh, plusieurs en ont [une signification], mais y'en a qui n'en ont pas parce que je ne crois pas que c'est nécessaire, tu peux juste te faire tatouer parce que c'est beau. Euh, la culture du beau c'est quelque chose qui a mené le monde longtemps fais que je pense que non ça c'est correct aussi... (Entrevue 3)

Cette création artistique paraît particulièrement dans l'élaboration de sa masculinité telle que nous l'avons présentée plus tôt. Si on revient à la construction de celle-ci, on constate qu'elle est une reproduction de la manière dont Joseph la conçoit :

ben c'est un peu ce que je viens dire euh, des gars qui portent des grosses barbes, des gars *tough*, qui travaillent fort qui ne comptent pas leurs heures, euh, qui ramènent la pitance à la maison, pour la famille euh, les gars qui savent s'occuper d'une femme aussi, qui sont capables de les garder longtemps, pis tsé, c'est des hommes qui sont bons, mais qui en même temps sont capables d'être durs, pis de donner euh, j'ai toujours cru à une meilleure éducation au niveau pour les enfants, tsé parler plus dur un peu euh, c'est peut être comme ça que je le vois la masculinité, les gars *tough*, c'est peut-être ça qui m'a attiré auprès des tattoos je trouve que les gars avec les tattoos ça à l'air plus *tough* un peu. (Entrevue 3)

D'ailleurs, cette perception de la masculinité est assez normalisante dans la mesure où elle correspond à des visions sexistes de l'homme hétérosexuel qui selon l'étude de David Gauntlett (2002) sur les identités masculines modernes dans les magazines actuelles, ont évolué. Celles-ci réfèrent à une image de l'homme dont la masculinité se mesure par sa force de travail, sa capacité à subvenir aux besoins de sa famille et à performer une figure d'autorité. Toutefois, c'est à elle que le répondant s'identifie et il semble l'utiliser comme modèle dans la création de son corps dans sa dimension masculine. Ce modèle transparait dans sa manière de nous parler de son expérience en cuisine qui selon lui réclamait un niveau de surpassement constant visant à démontrer ses capacités à être un homme dur, de la description de ses pratiques de sports d'action, sans oublier la manière dont il se positionne par rapport aux tatouages qu'il porte c'est-à-dire au fait qu'ils mettent en évidence sa masculinité, même si a priori leur forme n'est pas ce qu'il qualifierait



de masculin (le cas des roses). Dans les trois cas, l'élément principal qui ressort est le travail derrière la création de sa masculinité.

Par ailleurs, en revenant sur les pratiques de création de masculinité, de singularité, de spiritualité et d'intellectualité de Joseph, nous convenons que ce sont tous des exemples qui mettent en évidence le « corps appréhendé comme le site de tous les possibles et destiné à bouleverser les attentes et les réactions des spectateurs, à déranger leurs convictions et valeurs » tel que Catherine Parayre (2007 : 2) en parle dans son étude intitulée *Questions d'origines ou comment préparer un corps* qui, en se concentrant sur des cas de modifications du corps dans des visées artistiques, en propose cette conception. C'est un constat que nous faisons aussi à travers son appropriation de la mode que Joseph fait :

euh... ben écoute y'a plusieurs des modes, je les trouve plutôt amusantes pis je ne me sens pas dans aucune mode en tant que tel. Je m'habille juste comme je m'habille. Je pense que le seul item qui est *fashion* sur moi c'est peut-être la casquette, je pense que c'est la seule chose qui est *fashion* sur moi, parce que le reste, j'ai pas les souliers à la mode j'ai encore moins la coupe de jeans à la mode, j'ai des *t-shirts* de compagnies de tatouages fait que (rire) ça n'a jamais été quelque chose qui pour moi était... non c'est pas vrai, mon *look* a toujours été très important, mais euh, au niveau du linge j'ai jamais été vraiment à la mode. J'ai toujours été stylisé, mais jamais dans la mode, dans les crédos de mode généraux. Ça a toujours été pas mal *jeans/t-shirt*, mais je choisis ceux que j'aime tsé, il faut que ce soit stylisé, faut que ce soit beau. Comme ce matin je regardais « est-ce que je mets ma casquette verte? Non, j'ai un *t-shirt* noir fait que je mets ma casquette noire » (rire) tsé j'y ai pensé. (Entrevue 3)

Son intérêt envers les objets culturels et son goût du beau et du bon :

D'ailleurs c'est peut-être ça qui me manque de Montréal, l'accès à la culture instantanée là. Ici il faut que je fasse plus de recherches, il faut que je me gave dans les revues comme celle-là (en pointant une revue sur la table) comme *Juxtapose* [nom de la revue] euh faut vraiment que je me gave là-dedans. Parce que sinon y'a pas grand-chose, je veux dire y'a un musée des Laurentides pis je l'ai déjà fait 3 fois-là (rire). (Entrevue 2)

... non euh, j'ai toujours eu quand même euh un goût pour le beau, pour le bon, d'ailleurs je suis un ancien chef cuisinier je pense que je te l'avais mentionné. Euh, j'adore qu'est-ce qui est bon dans la bouche, j'adore les plaisirs de la vie. En fait euh, j'ai des amis qui me comparent un petit peu à Dionysos le dieu grec du plaisir euh parce que c'est ça j'aime bien boire, bien manger, j'aime profiter beaucoup de la vie euh dans... à ce niveau-là je pense j'aime ce qui est beau, ce qui est bon euh, je considère que j'ai quand même du goût (rire) donc euh, je sais pas je pense que c'est venu euh c'est viscéral, c'est venu inné je pense, j'ai toujours aimé ça. (Entrevue 2)

Sa recherche de sensations fortes, notamment à travers ses voyages :

Euh, (5s) non je ne pense pas que mon rapport [à mon corps] a changé dramatiquement, je pense que je suis encore assez intense avec mon corps mais euh, c'est pas quelque chose qui, tsé ça m'a jamais effleuré l'esprit que ce soit un problème tsé. J'ai... non y'a pas une grosse différence qu'avec avant, à part que je fais plus des *jumps* de 60 pieds là, tsé, je vais chercher mon adrénaline ailleurs tout simplement. Je vais la chercher dans le tatouage tsé... (Entrevue 2)

Je pense que j'ai commencé à aimer la culture générale en France parce qu'on a visité le Louvre euh, toutes sortes de petits musées, des attractions qui sont plus culturelles dans un sens, pis aussi le beau, tsé le vieux beau, les choses qui ont beaucoup plus d'histoire que le Canada peut même imaginer en avoir un jour-là. (Entrevue 2)

Sa manière de se divertir :

En fait j'aime ça dépenser, mais je vais le dépenser sur moi pis sur mes amis. Donc j'aime ça les sorties, aller faire des sorties avec mes amis euh, peu importe et puis j'adore aller au... aller manger au restaurant ensuite aller au musée, des choses comme ça. Ça c'est quelque chose que j'aime beaucoup faire aussi, parce que veut, veut pas, même si je suis un grand sportif euh, j'aime beaucoup, beaucoup l'art en général, c'est peut-être ça qui m'a amené dans le tatouage aussi. (Entrevue 2)

Et enfin son rapport à la nourriture :

Moi, ben souvent quand je fais... ben j'aime ça faire fumer mes poissons là, je vais le faire dans mon barbecue je vais mettre qu'est qu'il a besoin de fumer en dessous, je mets mes poissons

en haut, tu fermes le couvercle pis tu fais fumer la truite que je vais pêcher ici ou peu importe. Pis souvent je vais la faire au cèdre, au bouleau tsé, différent goût pis ça c'est très bon. Du poisson fumé maison, ça n'a rien à voir avec du saumon fumé que t'achètes congelé. C'est complètement autre chose, premièrement il n'a pas la même couleur, une fois qu'il est fini, il n'a pas le même goût euh toute de faire... de faire maison c'est toujours meilleur. Toujours meilleur. (Entrevue 2)

Pour revenir à la vision de Parayre (2007) sur le corps et les implications des modifications apportées sur lui, n'est-il pas possible de faire un lien entre le fait que certains usages du corps comme les tatouages et les piercings donnent lieu à des réactions négatives parfois violentes? N'est-il pas possible de parler d'un vrai bouleversement des attentes et d'une atteinte aux convictions et valeurs des observateurs? Le passage suivant alimente notre réflexion sur ces questions :

euh ouais, parce que évidemment c'est ça que je disais tantôt, y a beaucoup encore de préjugés sur le tatouage, c'est de plus en plus accepté, mais y a encore beaucoup de préjugés, comme je te disais j'ai un exemple, j'ai une de mes copines que j'ai rencontré euh, elle avait rien dit à ses parents, elle voulait leur faire la surprise, moi j'étais comme ok, es-tu sûre que c'est une bonne idée? Quand on est rentré le père m'a dit de revirer de bord là, il m'a dit tu ne rentres pas chez moi. J'ai dit pourquoi, il dit ben t'es un motard toi bla bla bla, j'ai dit mais non je ne suis pas un motard, je suis tatoueur, pis il dit non, non tu ne rentres pas chez nous là, ça ne marche pas cette histoire-là pis il s'est mis à engueuler sa fille « voyons donc, qu'est-ce que tu fais avec un gars comme ça, ça n'a pas de bon sens ». (Entrevue 1)

## 6. Discussion

### *Comment les différences qui passent par le corps sont-elles vécues et comment construisent-elles des sujets différents?*

L'analyse nous permet de découvrir trois corps marqués par des différences particulières. Le premier relevant du nanisme est marqué par une malformation qui se caractérise dans son apparence entre autres par un arrêt prématuré de la croissance physique. Comme le souligne la jeune femme qui en est caractérisée, cette différence s'est développée dans son corps de sorte que les signes permettant de la reconnaître n'ont pas été détectés avant qu'elle ait atteint l'âge de deux ans. Autrement dit, il s'agit d'une différence qui a contribué à transformer son corps à travers un processus progressif et dépendant de facteurs incontrôlables. Le deuxième qui se rapporte à la race est marqué par une caractéristique dont l'expression existe en dehors de toute temporalité. En effet, une différence comme la race n'a ni début, ni fin et par conséquent s'inscrit dans le corps non pas en y opérant des transformations, mais plutôt à travers un processus socio-culturellement défini dans la foulée de laquelle certains traits sont mis de l'avant comme particulièrement signifiants, voire distinctifs, entre autres la couleur de la peau, la texture des cheveux etc. Le troisième corps qui présente les tatouages et les piercings est marqué par des modifications de son apparence à partir de techniques dont l'application relève d'une adhésion volontaire. Cela le distingue des deux autres dans la mesure où cette différence traduit l'exercice d'un pouvoir de modification sur le corps.

Non sans lien, peut-on présumer, avec leur mode d'inscription spécifique à chaque corps, ces trois différences sont vécues de manières distinctes. Le nanisme participe à l'existence de la personne qui en est affectée à travers le positionnement et la persuasion. Ces deux processus que nous avons élaborés permettent d'observer ce corps dans un contexte où il se définit constamment à travers une relation qui le lie à d'autres corps hégémoniques. En effet, en considérant les défis rencontrés par la personne de petite taille pour se faire une place dans la société, on comprend que

c'est la distinction entre la particularité de son corps par rapport à l'élément qui permet de le comparer à d'autres personnes – la taille, en l'occurrence la taille dite régulière, qui les régit. Les modes d'appropriation de son environnement physique par l'usage d'un banc ou d'autres types d'adaptation, mais aussi la nature de ses interactions basée sur la curiosité que sa différence soulève (le fait que certaines personnes veuillent la toucher ou qu'elle soit l'objet de leurs regards) indiquent que la personne de petite taille évolue dans un environnement social qui, tel qu'il est conçu, laisse peu de place aux traits qui le distinguent. Par ailleurs, il est intéressant de constater que le processus de persuasion qui consiste pour cette personne à démontrer sa capacité à remplir des tâches et à être « féminine » entre autres, suggère deux choses. La première étant la perception du nanisme par les personnes de taille régulière comme un signe infériorisant et la deuxième un assujettissement des personnes de petite taille à cette logique. Autrement dit, non seulement le nanisme est-il rattaché à un caractère limitatif, mais ce mouvement force les personnes de petite taille à mener leur vie autour de ce principe, que ce soit pour le contourner (adaptation) ou pour le réfuter (démonstration de certaines capacités). Les processus de positionnement et de persuasion montrent que le nanisme existe dans un contexte où le corps devient le déterminant de l'humanité. Or, comme l'affirme Claire Liachowitz, « when the body becomes the focus of humanness, [the] inferiority of body means the people become inferior as social beings as well » (dans Haller, B. A., 2010 : 139). C'est une idée qui permet de suggérer que les gens qui vivent avec le nanisme seraient réduits aux propriétés de cette différence qui les caractérise.

À partir du récit analysé, il apparaît que la race noire s'inscrit dans l'existence de la personne qui la présente en fonction d'un attachement et d'une distinction. À travers ces deux processus, l'homme noir prend part à un double mouvement. D'une part, il maintient un lien étroit avec sa culture d'origine dans l'organisation de son mode de vie à l'intérieur de sa culture d'accueil. D'autre part, des éléments spécifiques inhérents à la première comme la classe sociale et l'intellectualité sont des moyens qu'il mobilise pour se définir. Il est intéressant de souligner qu'à certains égards, l'attachement semble se développer en lien étroit avec le fait que

l'homme noir que nous avons interviewé évolue actuellement dans un contexte extérieur à son pays d'origine. En effet, lorsqu'on s'arrête à certains des modes d'expression de son attachement comme sa manière de socialiser avec ses compatriotes ou les comparaisons qu'il établit entre les pratiques culturelles d'Haïti et celles de Montréal, le pays d'origine semble être un point de référence. Or, on pourrait se questionner sur l'existence de cette forme d'attachement dans le cas où le répondant n'avait jamais laissé son pays d'origine. En effet, dans un contexte haïtien, le fait de socialiser avec des Noirs relèverait-il d'un attachement? Si oui, serait-ce du même ordre que celui observé dans notre analyse? Ceci suggère que la race noire ne peut être comprise comme une différence qu'en fonction de contextes spécifiques. En effet, dans le contexte nord-américain, le Noir appartient à un groupe minoritaire alors que dans le contexte haïtien il appartient à un groupe majoritaire. Les enjeux de différences soulevés par ces deux contextes ne sont donc pas du même ordre. En ce qui concerne la distinction, elle s'exprime aussi en fonction de certains repères haïtiens. En effet, comme nous l'avons présenté, la quête intellectuelle comme signe d'appartenance sociale provient de la structure postcoloniale du pays. Pourtant, malgré que l'homme dont nous avons analysé le récit se trouve dans le contexte montréalais, sa distinction correspond au principe construit sur le modèle haïtien. Ceci suggère que les différences de classe, même lorsqu'elles sont rattachées à des significations culturelles, seraient transversales à certains contextes sociaux. Toutefois, compte tenu que la structure postcoloniale d'Haïti découle d'un contexte de séduction envers la communauté internationale, nous pouvons parler de l'élaboration de cette culture à l'intérieur d'un rapport établi à une culture occidentale hégémonique. En conséquence, la manière de vivre cette différence est culturelle et intimement rattachée à certains cadres établis par une culture dominante. Par ailleurs, selon Stuart Hall (1997), la race noire a été associée par les Blancs à la nature et non à la culture dans un processus de subjectivation des Noirs aux représentations axées sur l'instinct en opposition à la civilisation. Sachant que la culture est toujours en mouvement, y associer la race noire reviendrait à admettre qu'elle pourrait changer dans l'expression de sa forme, ce que les Blancs

ne souhaitaient pas (243). Cette vision renforce l'idée du rapport hégémonique des Blancs dans l'élaboration de la culture des Noirs.

Les usages du corps liés aux tatouages et aux piercings qui ont été analysés, s'inscrivent à l'intérieure de deux processus : l'autocréation et la création du monde. Ces processus sont liés car les pratiques à partir desquelles le corps est créé jouent un rôle dans le rapport que le sujet développe avec le monde qui l'entoure. Un des éléments qui ressortent du processus d'autocréation est le statut qu'il octroie à la personne qui y participe. Celui-ci rend visible la souveraineté de la personne qui exerce des transformations sur son corps, comme le souligne David Lebreton (2006). En effet, l'homme dont nous avons fait l'analyse du récit souligne qu'à travers ses tatouages, il est capable de s'exprimer en fonction des logos qu'il choisit. Par exemple, certains logos permettent de montrer qu'il est quelqu'un de dur, alors que d'autres servent à exprimer son humour. De la même manière, il dit avoir utilisé les piercings pour signifier son adhésion à un mouvement bouddhiste, mais aussi pour se donner de la crédibilité dans son travail de perceur. D'une manière générale, nous pouvons déduire que ces usages contribuent à marquer son corps en tant qu'élément pouvant le caractériser lui et lui seul. En effet : « [l]es modifications corporelles affirment une singularité individuelle dans l'anonymat démocratique de nos sociétés. Elles permettent de se penser unique et valable dans un monde où les repères se perdent et où foisonne l'initiative personnelle » (Lebreton D., 2006 : 19). Toutefois, il est intéressant de noter que le pouvoir que détient la personne sur son corps concourt à le subordonner aux autres personnes qui l'entourent, car les modifications de son corps déterminent la manière dont il est perçu et traité par eux. Cette perception qu'elle soit positive (la reconnaissance des pairs et l'appréciation des femmes) ou négative (l'association à des pratiques de motards) émerge du fait que par rapport à des corps qui ne sont pas soumis à ces transformations et qui constituent la « norme », le corps modifié par les tatouages et les piercings devient anormal. Par ailleurs, d'un point de vue terminologique, il est aussi intéressant de constater que le terme « tatoué » qui renvoie pourtant à la transformation du corps, ne semble pas s'opposer à un terme qui référerait à un prototype « normal » du corps. En effet on parle de « non-tatoué » ce qui indique

que dans ce cas-ci la norme serait le « tatoué ». Or, cette remarque invite à s'interroger sur le statut accordé au « tatoué ». En effet, il semblerait que le groupe auquel ce terme renvoie serait élaboré en rapport à un groupe dont l'hégémonie serait déterminée par un processus relevant du « naturel », détenant un statut supérieur universellement reconnu.

Même si les trois manières de vivre ces différences se distinguent les unes des autres, on constate qu'elles sont en lien avec les perceptions auxquelles ces différences renvoient dans la société. Dans le cas du nanisme et de la race noire, ces perceptions sont souvent négatives, donc les manières de vivre ces différences contribuent à mettre en évidence une subordination de ces groupes par rapport aux groupes qui incarnent la « norme ». Le même principe s'applique dans les contextes de perceptions négatives des usages du corps. Toutefois, compte tenu que ces derniers sont parfois perçus positivement, les différences en question sont parfois vécues comme des atouts dont il faut profiter. Par exemple, l'homme tatoué que nous avons interviewé parle d'un fétiche qui circulerait dans la tête des femmes et qui contribuerait à octroyer à sa communauté une facilité de séduction.

Par ailleurs, on constate à travers les analyses que même s'il y a des différences plus visibles que d'autres, elles ne sont jamais les seules à prendre part dans l'existence des personnes. En effet, le système social est conçu de sorte que peu important les caractéristiques du corps, elles peuvent donner lieu à des différences car elles sont généralement rattachées à des significations culturelles qui ne sont pas neutres (Rakow, L. F., & Wackwitz, L. A., 2005, Salih, S., 2004, Woodward, K., 1997). Dans les trois analyses, on constate que le genre est une différence qui participe généralement au processus de subjectivation. Or que ce soit par rapport au deux hommes ou par rapport à la femme, son élaboration suit souvent un modèle dominant axé sur des pratiques hétérosexuelles. Par exemple, les hommes ont parlé de leur rapport aux femmes alors que la femme a parlé de son rapport aux hommes. Enfin, toujours en ce qui concerne la manière dont les différences sont vécues, on constate par rapport aux trois analyses que l'appartenance à la communauté qui rassemble les groupes marqués par ces différences, même si elle ne s'exprime pas



de la même manière est toujours présente. Par exemple la femme de petite taille parle souvent au nous lorsqu'elle fait référence aux combats quotidiens imposés par le nanisme. L'homme haïtien vit sa culture avec des gens qui la partagent. L'homme qui soumet son corps à certains usages esthétiques aime pouvoir se retrouver en communauté car c'est dans ce contexte qu'il ressent le moins de jugement.

### ***Les différences du corps organisent les relations sociales***

Tout au long de ce mémoire, nous nous sommes intéressés à comprendre comment les différences qui passent par le corps prennent part à l'existence des personnes qui en sont affectées, et ce, de deux manières : dans leur rapport avec elles-mêmes et dans leur rapport avec leur entourage. La première se traduit notamment par la performance de certaines subjectivités (celui de la féminité dans le cas du nanisme), l'adoption de certaines positions d'autorité (celle d'une figure de connaissances dans le cas de la race noire) et la recherche de singularité (par l'autocréation du corps dans le cas du tatouage). La seconde s'explique par une médiation exercée par ces différences dans les interactions entre les personnes qui en sont affectées et leur entourage. Celle-ci s'actualise à travers le regard (dans le cas du nanisme), la culture et l'âge (dans le cas de la race noire) ou des significations particulières (dans le cas du tatouage). Nous attribuons ce phénomène au fait que d'une part, comme nous en avons fait mention dans la section sur l'inscription des différences dans le corps, les pratiques productrices de différences contribuent aussi à la création de sujets, sachant que ces différences évoquent un sens qui contribue à définir leurs porteurs tout en permettant de les catégoriser en fonction des significations auxquelles elles renvoient (voir la section 4 du chapitre premier). D'autre part, ce phénomène découle du fait que les différences organisent les sujets à l'intérieur des catégories nous/eux qui transforment les relations entre les groupes qu'elles opposent. Or, une des manières par lesquelles les différences transforment les relations en question c'est en rendant visible un déséquilibre entre la place occupée par chaque groupe, sachant que celui qui incarne la norme domine l'autre groupe. C'est ce que nous avons observé dans les trois récits étudiés. En effet, à

travers son nanisme, la personne de petite taille est subordonnée à celles de taille régulière. Non seulement a-t-elle besoin de leur aide compte tenu que les équipements d'usage de la société sont conçus pour des personnes de taille régulière, mais aussi parce qu'elle doit prouver ses capacités à accomplir certaines tâches et à performer certaines subjectivités. Ceci s'explique par le fait qu'elle soit souvent réduite exclusivement aux propriétés perçues du nanisme. De même, le Noir est subordonné aux Blancs, car il estime devoir leur démontrer ses habilités intellectuelles pour mériter leur respect, par sa représentation des représentations sociales des Noirs comme une communauté dominée par l'instinct au détriment de la raison. Enfin, le tatoué est subordonné aux non-tatoués car les connotations culturelles rattachées à sa pratique, comme l'idée qu'il s'agirait d'une pratique de motards, le poussent à la modifier entre autres, en refusant de s'associer à des logos dont le sens a selon lui une portée négative comme le swastika (symbole adopté par les Nazis) ou un fusil K-47. Par ailleurs, il est intéressant de constater que les mêmes personnes qui par rapport à certaines caractéristiques de leur corps sont subordonnées à d'autres, peuvent faire état d'autres corps à travers lesquels elles incarnent la norme et par lesquels elles appartiennent à un groupe dominant. C'est le cas notamment de la personne de petite taille qui élabore sa féminité en fonction d'un modèle hégémonique hétérosexuel caractérisé par le style vestimentaire, certaines coupes de cheveux et le port du maquillage. En effet, ce modèle diffère d'autres performances de genre et d'autres féminités qu'elle associe aux « garçons manqués » et aux lesbiennes et qui aux yeux de la personne de petite taille, ne sont guère « féminines ». De la même manière, l'homme noir qui est subordonné aux Blancs appartient aussi à une classe sociale dont le statut dominant dans la culture haïtienne est déterminé par le niveau intellectuel. En ce qui concerne l'homme tatoué, alors que sa pratique du tatouage le subordonne à d'autres corps, l'expression de sa masculinité correspond à des modèles de masculinité établis par une norme. Par rapport à ce qui est considéré comme « normal » les corps se retrouvent placés dans un rapport de subordination à l'intérieur duquel des groupes s'opposent. C'est ce qui nous permet d'avancer que les différences du corps

s'installent dans les interactions entre les groupes qu'elles opposent en donnant lieu à des relations de pouvoir.

### ***Comment les différences participent-elles à des relations de pouvoir?***

En analysant la relation qui lie les personnes de petite taille à celles de taille régulière, les Noirs aux Blancs et les tatoués aux non-tatoués, nous remarquons que les groupes qui détiennent le statut du comparant orientent ces relations. En effet, à travers leur manière d'appréhender les caractéristiques du corps liées au nanisme, à la race et aux usages du tatouage, les groupes dominants suggèrent que ces sous-groupes ne se conforment pas à ce qui semble constituer en une norme. Cette démarche rappelle le fonctionnement de la société selon Michel Foucault (1981) en fonction de l'exercice du pouvoir politique. Dans *«Omnes et singulatim : vers une critique de la raison politique»*, Foucault décrit la société comme étant une instance organisée dans laquelle les techniques de pouvoir sont tournées vers les individus et sont destinées à les diriger de manière permanente (955). À cet égard, il développe la notion de pouvoir pastoral qu'il oppose à d'autres modes d'exercice du pouvoir politique. L'auteur met en évidence les relations sociales avant tout construites sur un modèle hiérarchisé, octroyant à un groupe (les dirigeants) un statut supérieur à un autre (les dirigés), sachant que ce qui les unit est une relation de pouvoir. Selon lui, le pouvoir pastoral met en évidence le berger comme seul chef de son troupeau et dont la mission est de veiller au développement et au maintien du bien-être de ses brebis en portant une attention individuelle à chaque membre du troupeau. De son côté le pouvoir politique présente le roi dont le rôle est de diriger la société par des techniques de domination. Or compte tenu de leurs statuts respectifs, l'auteur nous met en garde par rapport à la tendance à vouloir comparer le dirigeant de la société au berger. En effet, il souligne que dans son rôle de pasteur, le berger voit aussi à ce que son troupeau soit nourri, soigné, rassemblé et guidé, ce qui selon lui ne constitue pas en les tâches du dirigeant (961). Car, la société est organisée de sorte que les problèmes qui touchent au bien-être des individus ne soient pas la responsabilité du roi, mais soient plutôt déléguées à des instances spécialisées

comme : le cultivateur, le médecin, le maître de gymnase etc. Autrement dit, « les hommes qui détiennent le pouvoir politique ne sont pas des pasteurs. Leur tâche ne consiste pas à entretenir la vie d'un groupe d'individus. Elle consiste à former et à assurer l'unité de la cité » (962-963). Ce faisant, Foucault souligne aussi l'idée que le groupe dominant ne veille pas au bien-être des dominés mais plutôt au respect des lois de sorte à assurer une certaine cohésion à l'ensemble. Autrement dit, dans un tel système, ce qui compte le plus c'est que les dominés se conforment aux règles imposées par le dirigeant. L'auteur définit cette relation par rapport à ce qu'il appelle « le trait distinctif du pouvoir, soit que certaines personnes peuvent plus ou moins entièrement déterminer la conduite d'autres, quoique jamais de manière exhaustive et coercitive » (979). Par ceci, il entend que si le pouvoir existe, c'est en tant qu'action exercée par un sujet sur un autre sujet, ce qui illustre la relation dominant/dominé qui unit les individus en présence.

Quoique définie dans un contexte particulier, celui du pouvoir politique, cette théorie fournit des repères quant à la compréhension du type de relation qui unit les individus de la société d'un point de vue culturel. En effet, alors que la société décrite par Foucault (1981) est soumise à un pouvoir que les dirigeants exercent sur les citoyens, le contexte culturel occidental et particulièrement nord-américain est traversé par des normes qui semblent constituer la loi à laquelle tous devraient obéir. Or, celles-ci ne visent pas le bien-être des individus comme dans le cas du pouvoir pastoral, mais l'exercice d'un pouvoir caractérisé par une quête de normalisation. C'est ce qui explique que lorsque des sous-cultures émergent d'un contexte culturel dominant, comme par rapport aux corps que nous avons étudiés, les groupes dominants entrent en conflit avec les groupes subordonnés de sorte à les influencer et à les pousser vers une conformité (Rakow, L. F., Wackwitz, L. A., 2005 : 17). Toutefois, il faut préciser que l'exercice de ce pouvoir est subtil, dans la mesure où il n'existe pas de règles énoncées qui assurent son fonctionnement. Il s'applique plutôt par un mouvement de discrimination des groupes dominés par les dominants, qui contribue à montrer aux premiers qu'ils ne sont pas conformes aux normes de leur culture. Cette discrimination peut s'exprimer par l'objectivation des différences dans le regard, leur représentation stéréotypée et la création d'un

discours qui contribuent à fournir à ces différences des connotations souvent négatives. Toutefois, nous avons fait ressortir de l'analyse les différentes manières dont les différences sont vécues, qui renvoient à une forme d'acceptation de la souveraineté des groupes dominants dans l'établissement de la norme. Par exemple, la femme de petite taille normalise les regards portés sur elle en affirmant que la singularité de sa différence justifie ces regards. L'homme noir indique que l'image négative que projettent certains Noirs, parce qu'ils sont alcooliques, drogués ou peu éduqués explique le racisme envers cette communauté. L'homme tatoué admet avoir adhéré à cette pratique pour se placer dans une marge. Or, ces exemples font écho au pouvoir disciplinaire de Foucault (1975) qui renvoie à l'instauration d'un ordre social par des techniques de surveillance qui visent le contrôle des groupes dominés et auquel ces derniers consentent.

## Conclusion

Comme je l'ai fait remarquer dans la première partie de ce travail, la matérialisation des différences dans le corps relève de l'élaboration de certaines pratiques faisant intervenir ce dernier. Le principe fondamental émanant à cette idée est l'existence dans et par la culture d'une logique de classification suivant un modèle binaire. Tel que structuré, ce modèle favorise l'émergence de significations qui ne sont pas neutres auxquelles le corps se trouve rattaché, et qui contribuent à lui octroyer un statut. En vertu de prototypes déterminés par des groupes élitiques, certains corps par rapport à leurs caractéristiques sont considérés comme « normaux » et tous ceux qui s'y distinguent sont reconnus comme « anormaux ». Par ailleurs, j'ai aussi évoqué le fait que les différences inscrites dans le corps caractérisent les sujets ce qui explique que les corps dits « anormaux » renvoient à des sujets du même genre qui se retrouvent d'ailleurs en conséquence dans des contextes de discrimination.

Compte tenu des sujets créés par les différences du corps et des contextes de discrimination qui rendent possible l'observation de ces différences, j'ai décidé d'analyser le récit de trois corps qui se distinguent de la norme occidentale et plus particulièrement nord-américaine, par certaines caractéristiques que j'ai jugées signifiantes. Cette démarche m'a permis effectivement de rendre compte de la manière dont ces caractéristiques contribuent à subjectiver les personnes sélectionnées aux fins de la présente étude. En effet, ce mouvement découle d'un rapport de subordination qui lie les sujets qui incarnent la norme et ceux qui s'y distinguent et que les différences en question permettent de faire apparaître. Elle m'a aussi permis de faire ressortir d'autres formes de subjectivations vécues par les participants qui à mon avis ne sont pas directement rattachées aux différences qui ont conduit à leur sélection. Or il est important de souligner qu'en fonction de ces formes de subjectivation émergentes, les corps qui dans le cadre de cette étude sont discriminés, se retrouvent placés dans des rapports hégémoniques dont ils incarnent cette fois-ci la norme. C'est ce que nous avons remarqué par rapport à la féminité de la personne de petite taille, l'appartenance sociale de l'homme noir et la masculinité de l'homme tatoué. Cette observation supporte l'idée que les

caractéristiques du corps puisqu'elles sont porteuses de sens participent toujours au processus de subjectivation et rendent visibles des rapports hégémoniques de différents ordres. Ultimement, j'ai contextualisé les relations qui découlent de tout ce processus en tant que rapports de pouvoir suivant une logique foucauldienne construite sur l'exercice d'un pouvoir politique disciplinaire (Foucault, M., 1981).

Au terme de ce mémoire et compte tenu des enjeux de subjectivité liés aux différences qu'il soulève, il serait intéressant de jeter un regard sur le rôle de ma propre subjectivité dans le déroulement des entrevues. Comme je l'ai fait remarquer tout au long de ce travail, les différences qui passent par le corps ont la capacité de transformer les individus en sujets. Par ailleurs, l'analyse a révélé qu'une portion importante du processus par lequel les personnes marquées par des différences se définissent est en lien avec les interactions qu'elles développent avec leur entourage. Or, puisque les entrevues sous le modèle du récit de vie ont offert aux participants un espace pour se présenter à moi, donc se définir, je suppose que le caractère interactif dans lequel elles s'installent a fait intervenir certains éléments qui me caractérisent. J'ai évoqué dans la section qui expose la démarche méthodologique trois traits qui me définissent et qui sont susceptibles d'avoir joué un rôle dans le déroulement des entrevues. Par rapport à chacun des participants, l'un de ces traits est plus signifiant que les autres. En effet, ma féminité se rattache aux modèles par rapport auxquels la personne de petite taille se définit comme sujet féminin. Ma race et ultimement ma nationalité sont communes à celles de l'homme de race noire. Enfin, mon statut de chercheure à la conquête d'un certain savoir pourrait se référer à la conception de l'intellectualité de l'homme tatoué. Dans un tel contexte il est possible d'imaginer que les performances de genre, de race et d'intellectualité des répondants telles que ressorties dans cette étude sont passées par le rapport développé avec moi. Ce rapport peut être envisagé comme une des limites de cette recherche, car il suggère que certaines des subjectivités observées et qui d'ailleurs ont guidé l'analyse pourraient être des « représentations décontextualisées » des caractéristiques des répondants. En effet, le caractère structurant des entrevues a participé à une conscience marquée de leur subjectivité qui a sûrement joué un rôle dans leur manière de se définir.

Par ailleurs, la discussion a permis de rendre compte du rapport de pouvoir qui s'installe dans les relations sociales au sein desquelles se retrouvent les personnes « différentes ». Or, on pourrait se demander dans quelle mesure ce rapport est aussi observable dans les relations des répondants avec moi en tant que chercheure. En effet, le processus d'entrevue qui donne lieu à une objectivation des différences liées au nanisme, à la race noire et à l'usage des tatouages pourrait être perçu comme technique de subjectivation des répondants à leur propre différence, dont je serais l'auteure. En effet, par le processus de sélection, mais aussi par la structure de l'entrevue invitant les participants à réfléchir sur la manière dont leurs différences élaborent leur existence, je participe à leur faire prendre conscience de ces différences et des capacités de ces dernières à les transformer en sujets « différents ». D'ailleurs cette réflexion légitimise les appréhensions de mes amis sur les réactions qu'ils redoutaient lorsque je leur ai demandé d'inviter des personnes de leur entourage à prendre part à cette recherche (voir la section 3 du chapitre 2). Par ailleurs, compte tenu que les répondants ont participé librement aux entrevues en question, ce geste pourrait participer à un consentement à cette subjectivation. Dans cette optique, les répondants pourraient être perçus comme étant participant à une relation de pouvoir dont je serais l'autorité. Encore une fois, il s'agit ici d'une limite à cette recherche compte tenu que j'ai exercé sur les participants un certain degré d'autorité auquel ils ont dû se conformer.

Ce mémoire s'est concentré sur les différences du corps comme des constructions socioculturellement définies qui caractérisent les individus et transforment leurs relations sociales à l'intérieur de rapports hégémoniques. Puisque ces différences définissent les individus, il pourrait être intéressant de s'arrêter aux enjeux identitaires qu'elles permettent d'observer. Selon Kathryn Woodward (1997:17) qui cite Stuart Hall, « [identities] are more the product of marking of difference and exclusion than they are the sign of an identical, naturally constituted unity ». Ceci suggère que le processus par lequel certains corps sont marqués par des différences est susceptible de faire apparaître parallèlement des processus de construction identitaire. Compte tenu de la définition du pouvoir mobilisée dans cette recherche en tant que rapport qui se traduit par la domination d'un groupe sur un autre et



compte tenu que les différences existent dans ce même rapport, je pense que c'est à travers lui que passerait la construction de l'identité individuelle. En effet, les relations de pouvoir telles que conçues par Foucault (1981) constituent un espace à l'intérieur duquel l'individu semble se redéfinir constamment, particulièrement à travers l'exercice de formes de résistance. La notion de résistance développée par le même auteur permet de comprendre la manière dont le groupe des dominés se définit à l'intérieur des relations de pouvoir comme des comportements réactifs à l'égard du groupe dominant. Elle consiste en la force qui oblige sous son effet, les rapports de pouvoir à changer (1981 : 4). L'analyse montre par exemple que la personne de petite taille démontre ses capacités à accomplir des tâches et à performer certaines subjectivités; le Noir adopte une posture intellectuelle et le tatoué tente de redéfinir les significations rattachées à sa pratique. Ce sont des formes d'opposition aux pouvoirs exercés sur eux, sachant que ces sujets se positionnent à contre-courant des attentes que pourraient avoir le groupe des dominants à leur égard. Or, ces comportements contribuent aussi à fournir des caractéristiques qui permettent de les définir. À travers sa résistance la personne de petite taille peut être définie entre autres, par sa féminité, le Noir par sa culture et le tatoué par son esthétisme. De plus, les différences qu'elles présentent en tant que personnes (nanisme, race noire, usages du corps) contribuent également à les définir. En effet, selon David Gauntlett (2005), « any aspect of the physical body can be relevant to self-identity (...) » (13-14). Dans cette optique, ces mêmes corps auraient pu être étudiés afin de montrer comment les pratiques de différences jouent également un rôle dans la construction identitaire.

## Bibliographie

ANADON, Marta (2006). La méthode dite «qualitative» : de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents. *Recherches Qualitatives*, 26(1) : 5-31

BERTAUX, Daniel (1997). *Les récits de vie : Perspectives ethnosociologiques*. Paris : Nathan.

BERTHELOT, Jean Michel (1992). «Du corps comme opérateur discursif ou les apories d'une sociologie du corps». *Sociologie et sociétés*, 24(1) :11-18

BOUDREAU, Françoise (1992). «Les techniques martiales et commerciales comme technologies du soi : une réponse à Michel Foucault». *Sociologie et sociétés*, 24(1) : 141-156

BOURDIEU, Pierre. BOLTANSKI, Luc. & CHAMBOREDON, Jean-Claude (1965). *Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie*. Les Éditions de Minuit, Paris.

BOURDIEU, Pierre (1977). «L'économie des échanges linguistiques». *Langues française*, 34(34) : 17-34

BRUBAKER, Rogers (2005). «The 'diaspora' diaspora». *Ethnic and racial studies*, 28(1) : 1-19

BUTLER, Judith (2001). «Les genres en athlétisme : hyperbole ou dépassement de la dualité sexuelle?» *Cahier du genre*, No 29, L'Harmattan.

D'ALLONDANS G., Thierry. «Le tatouage : entre lien et séparation», *Corps et Société, Histoire & Anthropologie*, No 23, L'Harmattan, Paris, 2001

DENZIN, Norman K., & LINCOLN Yvonna S. (1994). *Handbook of Qualitative Research*. London: Sage

- FOUCAULT, Michel. *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Gallimard, 1975
- FOUCAULT, Michel (1981). « Omnes et singulatim : vers une critique de la raison politique ». *Dits et écrits*. Gallimard
- GAUNTLETT, David. *Media, Gender and Identity: An introduction*. London: Routledge, 2002. 278 pp.
- GRADSTEIN, Mark, JUSTMAN, Moshe & MEIER, Volker (2005). *The Political Economy of Education Implications for Growth and Inequality*.
- GROSZ, Elisabeth (1992). «Le corps et les connaissances. Le féminisme et la crise de la raison», *Sociologie et sociétés*, 24(1) : 47-66.
- GUATTARI Felix (1987). *De la production de subjectivité*.
- HALL, Stuart (1980). *Media, culture and society*. London: Academic Press Inc.
- HALL, Stuart. (1980) «Cultural studies: two paradigms». *Media, culture and society* (p. 57-72). London: Academic Press Inc.
- HALL, Stuart. (1997). «The spectacle of the other». *Cultural representations and signifying practices* (p. 223-290). London: Sage
- HALLER Beth A. (2010). *Representing disability in an ableist world. Essays on mass media*. Louisville KY: The Advocado Press
- HEBDIGE, Dick. *Subculture: The Meaning of Style*. London: Routledge, 1979.
- HEBDIGE, Dick. (1979). « Subculture: The meaning of style » in Gelder, K. (Éd.) (2005). *The subcultures reader*. London, Routledge.
- HENNION Antoine (2004). «Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pratique de l'amateur», *Sociétés*, 85(3) : 9-24
- HURBON, Laënnec (1987). *Comprendre Haïti. Essai sur l'état, la nation, la culture*. Collection : Les classiques des sciences sociales. 167 pp.

JARVILUOMA, Helmi, MOISALA, Pirkko & VILKKO, Anni (2003). *Gender and qualitative methods*. London : Sage

LABELLE, Micheline (1987). *Idéologie de couleur et classe sociale en Haïti*. Collection : Les classiques des sciences sociales. 343 pp.

LACROIX, Anne-Marie (2001). «Le corps accessoire identitaire?», *La revue nouvelle*, vol. 114, No 7-8, Revue nouvelle : Bruxelles, Juillet-août.

LANDAU, Alice (2006). *La globalisation et les pays en développement. Marginalisation et espoir*. Publié par L'Harmattan. 195 pages

LE BRETON, David (2002). «Tatouage et piercings...un bricolage identitaire?» *Le souci du corps*, Sciences Humaines, 132, Sciences Humaines, Auxerre : France, Novembre 2002

MULVEY, Laura (1999). « Visual pleasure and narrative cinema ». *Feminist film theory a reader* (p. 58-69). New York University Press.

PARAYRE, Catherine (2007). « Questions d'origines ou comment préparer un corps ». *Voix plurielles*, 4(2) : 1-11

PITTS, Victoria L. (2003) *In the Flesh. The Cultural Politics of Body Modification*, New York : Palgrave Macmillan.

POTVIN, Marise (2004). *Racisme et discriminations : permanence et résurgence d'un phénomène inavouable*, Presses de l'Université Laval

RAKOW, Lana F., & Wackwitz Laura A (2005). *Feminist communication theory* (p. 13-28). Thousand Oaks, California: Sage.

RAKOW, Lana F., & Wackwitz Laura A. (2005). «Difference in feminist communication theory». *Feminist communication theory* (p. 13-28). Thousand Oaks, California: Sage.

SALIH, Sarah. (2004). «Sex, gender, performativity and the Matter of bodies». *The Judith Butler reader* (p. 19-138). Oxford: Blackwell Publishing

WALL, Anthony (2005). *Introduction. Ce corps qui parle: pour une lecture dialogique de Denis Diderot.*

WOODWARD, Kathryn (1997). «The body and difference». *Identity and difference* (p. 65-118). London: Sage

## Annexes

### Annexe 1 – Portrait de Nathalie Deschamps

Cette annexe présente le portrait de la jeune femme qui a été sélectionnée pour l’entrevue par rapport à son nanisme. Les noms utilisés tout au long du portrait sont fictifs. À la fin de chaque passage ou groupe de passages cités, le numéro de l’entrevue correspondante est indiqué entre parenthèses.

Portrait	Citations
Nathalie Deschamps, 32 ans, elle est née à Montréal et est la deuxième d’une famille de trois enfants.	<p>ben mon nom est Nathalie j’ai 32 ans, je viens d’une famille on est 3 chez nous j’ai un frère plus vieux, une sœur plus jeune, je suis l’enfant du milieu.</p> <p>euh ma sœur elle est plus jeune que moi, euh on a fait... de 2 ans, on a juste une différence de 2 ans.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
Elle a grandi dans Hochelaga-Maisonneuve, un quartier relativement modeste.	<p>ah ben, c’est dur dans le sens où c’était un quartier très pauvre et là où je restais c’était en face d’un parc industriel. Fait que y’avait beaucoup de prostitution, de drogue dans la rue, c’est une des raisons qu’on ne pouvait pas s’en aller sur la rue tout seul pis des choses comme ça, pis euh c’est peut-être des préjugés mais comme c’était un quartier plus pauvre on dirait que tsé les bonnes manières sont moins présentes on dirait. (...)</p> <p>Euh, c’est de rester vraiment, vraiment je sais que c’est très cliché, mais c’est pas un jugement, en tout cas pas de ma part là, c’est plus on constatation je dirais mais c’est vrai que ça paraissait qu’on restait dans un quartier vraiment pauvre.</p> <p>(Entrevue 1)</p>

<p>Sa sœur et elle ont été très proches durant leur enfance, particulièrement à cause du fait que leur mère préférait qu'elles se tiennent ensemble afin de veiller l'une sur l'autre, dans un quartier dont elle redoutait les fréquentations. Toutefois, elles se sont éloignées à l'adolescence à cause de leurs différences de tempérament, pour se retrouver une fois devenues plus vieilles.</p>	<p>pis ma mère elle ne voulait pas qu'on prenne les plis des autres enfants, c'est pour ça qu'au lieu d'aller dehors à l'extérieur jouer avec les autres enfants dans la ruelle, elle aimait mieux qu'on joue dans notre cour avec ma sœur, fait que j'ai passé mon enfance avec ma sœur, à part aller à l'école j'étais tout le temps avec elle.</p> <p>À l'adolescence ça a changé un petit peu, parce que là j'avais déjà de la misère à faire ma place en tant que personne différente, en plus tu vis ta crise d'adolescence, donc on a eu comme une, pas une séparation mais on s'est comme éloigné un petit peu, mais là ça revient tranquillement pas vite.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Dans son enfance elle a eu une très grande admiration pour son frère, son aîné de 8 ans. Lorsque celui-ci à laissé la maison à l'âge de 18 ans, ils se voyaient moins souvent, mais en vieillissant elle a repris contact avec lui.</p>	<p>Euh, mon frère ça a été une relation, c'était comme un Dieu pour moi plus jeune, euh j'aurais pu mourir pour mon frère. C'est sûr qu'en vieillissant, on change, notre pensée change...</p> <p>mon frère on a une plus grande... mon frère il a 40 ans.</p> <p>ben mon frère oui il est resté pas mal longtemps, mais à 18 ans il a laissé la maison, fait qu'il y a eu un petit bout que, euh qu'on l'a pas vu... qu'on l'a pas vu, on le voyait des fois. Après bon il est comme revenu avec nous par après.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Nathalie partage un lien très fort avec sa mère. Elle éprouve beaucoup de respect à son endroit et estime que c'est grâce à elle qu'elle est aujourd'hui une jeune femme épanouie. Elle avoue que celle-ci était très stricte, mais c'est un trait de caractère qui n'a jamais su altérer la qualité de leur relation.</p>	<p>ma mère euh j'ai un très, très bon contact depuis toujours avec ma mère. C'est sûr qu'on a tous les meilleurs parents du monde, mais ma maman c'est vraiment, j'ai la meilleure maman au monde, elle m'a montré à foncer, elle m'a montré à, malgré ma différence elle m'a jamais surprotégée, elle a toujours voulu que je sois capable de faire mes choses toute seule, elle m'a montré à foncer, elle m'a accepté telle que j'étais aussi.</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>Fait que c'est, j'ai eu une super de belle enfance.</p>

	<p>elle a vraiment voulu qu'on ait une belle enfance pis elle a vraiment pas manqué son coup.</p> <p>... premièrement je dirais que c'est à cause de ma mère, la façon qu'elle m'a élevée euh j'aurais pu avoir pleins de privilèges de mes professeurs, y a des professeurs qui auraient voulu me passer des années parce que je suis plus petite, ils ont voulu me donner plus d'affaires, je me faisais euh j'ai déjà volé des bonbons mais tsé quel enfant a pas faite ça, pis je m'étais pas faite pognée, c'est ma mère qui s'en est rendu compte. Pis le, on était revenu au magasin pis le gars a dit c'est pas grave elle est toute petite, elle a faite no way. Fait que je pense ma mère elle m'a montrée ça, elle m'a appris à foncer, elle m'a montré à faire mes choses pareilles pis « ah je suis plus petite » non ça ne marche pas, pis je te dirais que ça a parti de ça.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Les relations avec son père ont toujours été compliquées. En effet, selon ses dires, celui-ci ne souhaitait pas avoir d'enfants et a très mal accepté le fait d'en avoir eu 3. Il avait une animosité particulière envers Nathalie et n'a jamais voulu la reconnaître en tant que sa fille. Aujourd'hui elle n'a plus de contact avec lui.</p>	<p>ben mes parents, c'est sûr mon père j'ai plus de contact avec mon père,</p> <p>C'était euh, c'était pas easy, easy. Parce que mon père c'est quelqu'un qui voulait pas d'enfant, fait qu'il en a eu pareil, pis c'était quelqu'un qui n'était pas très sociable,</p> <p>Ça fait, ça fait 15 ans je pense là que je parle pas à mon père. Depuis que j'ai 18 ans que je parle pas à mon père. J'en ai 32.</p> <p>écoute j'ai jamais été proche de mon père, ma mère elle m'a déjà dit que quand j'étais jeune, j'allais voir ma mère pis je lui disais « maman, pourquoi j'aime pas papa » (...)</p> <p>euh ils se sont jamais mariés, mon père voulait pas. Euh j'ai même pas son nom sur mon baptistaire, j'ai père inconnu, il voulait pas. Pis euh, c'est à 18 ans quand il a rasé de me tuer que ma mère a dit non, pis que ça a fini. Il a voulu me tuer.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>À l'âge de 2 ans, Nathalie a montré les premiers</p>	<p>Euh mes 2 parents sont de taille régulière, mes frères et</p>



<p>signes de nanisme. C'est une condition qui a beaucoup affecté son évolution et ses relations sociales, en particulier pendant son adolescence.</p>	<p>sœur aussi, je suis la seule de petite taille dans la famille.</p> <p>moi j'ai, on n'a pas su ça [à ma] naissance, mon nanisme est apparu vers l'âge de 2 ans.</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>ben ça euh, je l'ai eu euh vraiment longtemps. Je te dirais la première fois que... moi ça m'a pris du temps, j'ai jamais réalisé que j'étais différente, jusqu'au secondaire où y avait un gars qui m'intéressait vraiment pis qui est venu me voir pis qui m'a dit « je sortirais avec toi mais parce que t'es petite je sors pas avec toi » je suis rentrée chez nous, pis je pleurais, je me demandais pourquoi ma mère m'avait mis au monde tsé, pis je venais de réaliser que j'étais pas comme tout le monde, j'avais une dizaine d'années là. Pis là je venais de réaliser que j'étais différente, fait que ça, ça m'a comme rentré dedans pis c'est sûr si je regarde mon frère il est déjà marié, ma sœur euh elle a pas de misère à se faire de copain elle s'en fait tout le temps, moi c'est un petit peu plus...</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Son nanisme continue d'avoir une incidence dans son quotidien, car elle est entre autres obligée de faire plus d'effort physique pour évoluer dans son environnement. Mais c'est une situation avec laquelle elle a appris à vivre. D'ailleurs, elle estime que c'est quelque chose qui lui a appris à devenir plus forte.</p>	<p>Euh, ben moi je ne vois pas... c'est sûr j'ai des tsé, si je veux conduire j'ai des adaptations à faire. Si je veux monter j'ai besoin d'un banc. Y a des choses que je ne peux pas faire parce que ma taille fait en sorte... comme tsé du vélo je peux pas en faire à cause de mon problème de genoux, tsé, du ski j'aimerais ça je peux pas. Fait que tsé, y a des choses, ça c'est le côté plus plate pour moi, mais à part ça, moi, tsé je veux dire comme, je le vois pas comme un... c'est un handicap, mais pour moi personnellement je ne le vois pas comme ça.</p> <p>(Entrevue 2)</p> <p>euh, c'est sûr que ma différence joue beaucoup dans ma vie pis elle va beaucoup jouer encore. Euh parce que comme j'ai dit plus tôt, les gens me définissent encore beaucoup par rapport à ça, malgré que comme c'est pas ce que je dégage, c'est pas long que les gens prennent la personne que je suis. Mais c'est sûr que quand t'es différent ben les</p>

	<p>étapes de la vie, les choix, on dirait que t'es, veut, veut pas t'as pas le choix d'être plus fort, ça devient automatique, par rapport à la société pis tout ça, t'as pas le choix.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>C'est aussi une condition qui intervient dans ses interactions sociales, ce qui ne manque pas de causer quelques soucis à son entourage proche.</p>	<p>pis je te dirais que quand tu as une différence, même si tu ne veux pas, t'as l'attention. Tsé, je veux dire je me promène dans la rue, même si je veux pas l'avoir, on me la donne pareil. Je suis n'importe où, par la curiosité, le fait qu'on soit différent ou peut-être aussi parce que, ce que je dégage aussi... (Entrevue 1)</p> <p>Mais tsé tu vois une petite différence, écoute, le matin là, mets un chandail rose et va-t-en à l'école, tsé un chandail rose là, pas à la mode pis toute, tu vas te faire regarder, pis tu vas te faire poser des questions pis tu vas tsé. Fait que c'est la même chose pour nous c'est juste que toi le chandail tu l'enlèves le soir, moi je peux pas m'enlever pis dire ok j'ai grandi tsé, fait que c'est là la différence, pis, mais c'est, c'est une habitude maintenant tsé. C'est rendu inné, c'est quelque chose qui fait partie de ma vie pis je fais avec. (Entrevue 2)</p> <p>Mais c'est sûr que pour mon entourage des fois c'est peut-être pas toujours évident parce qu'ils doivent s'inquiéter ou tsé. (Entrevue 1)</p>
<p>Selon Nathalie, le nanisme est une forme particulière de différence, dans la mesure où il requiert plus d'adaptations, dans un monde où tout est conçu pour des gens relativement grands.</p>	<p>euh, ben c'est sûr que euh, ben y a pas vraiment de différences qui pourraient s'accoter au nanisme, si on parle de personnes malentendantes, d'aveugles, ils vivent pas la même chose que nous. Euh souvent on est comparé à des personnes qui sont en fauteuils roulants, pis encore là, c'est pas comparable parce qu'eux autres ils ont souvent des longs bras, fait que l'effet de profondeur ils n'ont pas de misères que nous on a. (Entrevue 2)</p>
<p>Nathalie a eu quelques problèmes d'adaptation à l'école. D'une part ils étaient liés aux difficultés</p>	<p>euh, la première école, euh c'était Maisonneuve</p> <p>Euh, c'est une école assez bien, j'étais pas très... la fille, la fille la plus populaire de l'école, je veux dire de la classe,</p>

<p>de se faire accepter en tant que personne différente. D'autre part, ils concernaient sa capacité d'apprentissage. Ce dernier point explique pourquoi elle a fréquenté 3 établissements scolaires différents et qu'à 18 ans elle a dû s'inscrire à l'école des adultes pour poursuivre son secondaire 5.</p>	<p>elle m'aimait pas beaucoup, fait que j'étais pas très populaire, j'étais très, beaucoup niaisée, pis la seule amie que j'avais c'était une amie qui profitait beaucoup de moi.</p> <p>Pis le secondaire ça a été plus dure, j'étais à Polyvalente, j'ai recommencé 3 fois mon secondaire 1, pis je te dirais que c'était surtout pour l'adaptation. J'ai eu plus de misère pour l'adaptation que de la misère à l'école, pis veut, veut pas quand t'as de la misère, je veux dire quand ton mental suit pas, le reste suit pas non plus.</p> <p>Marguerite de Lajemmerais, c'était une école de filles, c'était euh c'est pas privé mais c'est pas n'importe qui, qui rentre là, (...) c'était juste des filles, fait que j'ai été, l'adaptation c'est peut-être bizarre, mais ça fait plus bien dans le sens que t'as pas besoin de plaire,</p> <p>mhh, mhh, ben parce que en secondaire 1 la première école que j'ai faite qui est la grande école, y avait des gars tout ça, pis veut, veut pas, je me suis faite vraiment niaisée on m'a donné des surnoms, euh, y'en a d'autres qui riaient de moi et comme c'est une grande école dans les classes il y avait beaucoup d'élèves, t'étais moins suivi, pis veut, veut pas quand y a un petit gars qui t'intéresse ben tsé il t'intéresse fait que t'es porté à... fait que c'était plus dans ce sens là que ça a été plus dure euh, pis on a beaucoup rit de moi par rapport à ma taille et puis tout ça. Alors que à l'école des filles, c'est juste des filles, fait que t'as pas à être la plus belle, t'as pas à, t'as pas de gars, fait que c'est on dirait plus simple, puis euh, c'était pas...</p> <p>Pis à 18 ans ben j'étais encore au secondaire parce que j'avais redoublé 3 fois, fait que j'ai dû partir aller à l'école des adultes.</p> <p>euh, ça [l'école des adultes] j'ai adoré, (...) Mes notes, j'étais sur la moyenne, à l'école d'adulte j'étais dans les 90, euh j'excellais beaucoup parce qu'ils prenaient le temps de m'expliquer.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
--	--

<p>Nathalie a eu quelques difficultés à se trouver un emploi. Elle a d'abord travaillé chez McDonald pendant 3 à 4 ans, suite à quoi elle s'est longtemps vu refuser des postes pour lesquelles elle estimait être qualifiée. Puis elle a travaillé à la Banque Royale, pendant 10 ans. Dans les deux cas, elle affirme que c'est grâce à ses contacts qu'elle a été embauchée.</p>	<p>Puis ben, j'ai travaillé, j'ai commencé au McDo, j'ai fait 3 ans au McDo, c'est un ami qui m'a faite rentrer. Euh, ensuite j'ai fait 10 ans pour la Banque Royale,</p> <p>Écoute quand j'ai terminé de travailler au McDo, ils m'appelaient tout de suite parce qu'ils voyaient McDo, mais ils me voyaient rentrer ils voulaient plus m'engager.</p> <p>ah écoute ça m'a pris, j'ai passé 50 entrevues pis c'est vraiment là 50 entrevues pis euh, ils m'ont toute dit non (3s).</p> <p>Pis c'est ma tante qui m'a donné la chance avec la Banque Royale, parce qu'ils ont un programme pour les personnes handicapées</p> <p>ah, ben c'est parce qu'au McDo je m'étais fait un ami pis mon meilleur ami était gérant, pis c'est lui qui m'a fait rentré, sans passer d'entrevue il m'a faite rentrer pis il m'a donné ma chance parce que sinon probablement qu'ils m'auraient peut-être jamais pris.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Depuis maintenant un an, elle travaille comme agente de soutien pour une association qui œuvre auprès des personnes handicapées dont elle est toutefois devenue membre dès l'âge de 18 ans. Son travail consiste essentiellement à venir en aide aux personnes atteintes de ce handicap que ce soit d'un point de vue administratif ou technique.</p>	<p>pis là c'est ma première année en tant qu'agente de soutien ici. Mais ça faisait des années que je connaissais l'asso, l'association, j'étais membre, pis j'ai décidé de travailler pour eux autres. Fait que c'est un petit peu ça là.</p> <p>j'avais 18 ans. J'ai commencé en 6e année, mais j'ai pas été membre tout de suite, je suis devenue membre quand j'ai eu 18 ans. Pis depuis ce temps là je suis membre.</p> <p>(Entrevue 3)</p> <p>Euh, ben moi je suis agente soutien de développement, fait que mon rôle c'est de soutenir les membres, fait que s'ils ont des questions concernant des aides techniques, est-ce que telle aide existe, euh, ils veulent faire la demande pour une subvention que ce soit pour le crédit d'impôt, comment qu'il faut qu'ils remplissent ça, c'est mon rôle à moi.</p> <p>(Entrevue 1)</p>

<p>Que ce soit pour son travail ou dans sa vie de tous les jours, Nathalie milite pour une meilleure compréhension du nanisme et de ses implications pour les personnes qui en sont touchées ainsi que pour leur entourage.</p>	<p>ben souvent les gens sont portés à... ce qui est drôle... parce que nous on est capable marcher. Tsé tu me vois je marche quand même bien, fait que souvent les gens pensent que parce qu'on marche, que c'est pas un handicap, donc on n'a rien. Comme moi, j'ai une vignette de stationnement, pis souvent les gens me posent la question « pourquoi tu as une vignette, tu marches », mais souvent ils voient pas... parce que la malformation ça se voit pas, c'est souvent osseux ou hormonal, fait que ça se voit pas physiquement, ça se voit qu'on est plus petit, mais je veux dire tsé, les problèmes tout ça, comme la vignette souvent je leur dis « on se met à côté, on va marcher jusqu'au mur toi tu vas faire 30 pas, moi je vais faire 60 » fait que déjà je m'essouffle plus vite, dans un stationnement est-ce que tu laisserais un enfant, moi tu vois j'ai la grandeur d'un enfant à peu près de 8 ans. Est-ce que tu laisserais un enfant de 8 ans partir d'un bout du stationnement pis d'aller à l'autre bout quand tu sais que les autos quand ils reculent, ils ne le voient pas? C'est la même chose pour nous.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>C'est une tâche qui lui tient à cœur, car elle constate à ses dépens que les difficultés qui accompagnent le nanisme sont souvent méconnues. En effet, elle se fait souvent reprocher de recourir à de l'aide ou à des facilités comme une vignette de stationnement pour handicapés, car ses aptitudes et son autonomie sont parfois surestimées.</p>	<p>[elle explique son malaise par rapport à sa vignette de stationnement et au fait que des gens lui reprochent d'en avoir une] non parce que j'avais l'impression que euh, de prendre quelque chose que j'avais pas le droit.</p> <p>(Entrevue 2)</p> <p>ben c'est parce que souvent les gens aussi, ils réalisent pas les limites qu'on a. C'est sûr aussi que ça dépend du nanisme qu'on a, mais moi, je parle pour moi, j'ai quand même... si on me compare à un achondroplase, je suis quand même bien proportionnée, je suis quand même bien fonctionnelle, donc les gens sont portés à dire « ben là, t'as pas besoin de ça, ben là, t'as pas ça » ou tsé y a d'autres choses aussi, des fois je vais souvent demander de l'aide, parce que justement ça me tente pas de monter sur le banc. Mais les gens ce qu'ils oublient c'est que depuis ce matin je monte sur le banc, c'est pas juste cette fois là, c'est depuis</p>

	<p>le matin, pis le soir je vais encore... tsé quand j'ai la chance de pouvoir le demander à quelqu'un, ben je le fais. Je suis pas quelqu'un qui demande énormément, mais oui, de plus en plus je le demande, pis c'est plus... fait que des fois les gens font « c'est ça, elle arrête pas de demander, pas capable de faire ses affaires toute seule ».</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>À l'inverse, elle estime que les personnes de petite taille sont aussi souvent confrontées au problème de devoir prouver leurs capacités et leurs aptitudes.</p>	<p>Fait que tsé c'est de prouver à ces gens là que j'étais capable de faire mon travail, ça là c'est le plus dur je dirais. Pour moi là, c'est de toujours prouver que. Ça c'est fatigant, parce que c'est pas juste une fois là, c'est à tous les jours de notre vie, dans tout ce qu'on fait c'est de prouver qu'on en capable de prendre l'autobus, prouver qu'on est capable de faire ci, qu'on est capable de faire ça.</p> <p>(Entrevue 2)</p> <p>Parce que souvent les gens, quand tu as une mobilité réduite, souvent ils pensent que t'es pas capable de faire pleins de choses, surtout nous les personnes de petites tailles ça a été caché longtemps, donc souvent les gens pensent qu'on ne peut pas rien faire, je peux pas sortir de chez nous, pis tout ce que je fais j'ai besoin de quelqu'un et c'est pas le cas.</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>Des fois quand je descends de la voiture, tsé les gens tsé ils te regardent un premier look pis là ils te remarquent pis ils font (elle ouvre les yeux) pis je vois dans leur visage « elle conduit? » tsé, ben oui, je suis capable de conduire. J'aime ça qu'ils voient ça.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Plus jeune Nathalie avait peu d'amis, mais cette situation a évolué avec le temps.</p>	<p>Mais j'ai pas eu énormément d'amis plus jeunes, c'est plus en vieillissant que j'ai commencé à en avoir un peu plus.</p> <p>euh, je sais pas, peut-être par rapport à ce que j'avais vécu quand j'étais plus jeune, ou je sais pas, ma mentalité peut-être. Euh, c'est sûr que dernièrement ça a beaucoup changé, je m'ouvre un peu plus, je laisse plus les gens rentrer.</p>

	(Entrevue 1)
Aujourd'hui Nathalie a un cercle d'amis qui comptent beaucoup pour elle.	<p>euh, mon amie c'est Huguette, elle s'appelle Huguette, elle ça se trouvait quand je suis rentrée à la banque c'était mon boss. Euh, pis en fait on a fait 6 mois ensemble, elle a changé de poste pis quand on l'a changée de poste on est devenu amies. Ça a cliqué puis euh la vie a fait en sorte qu'on s'est vu de plus en plus, puis là elle reste pas loin de chez nous fait que on se voit super souvent puis on fait plein de choses ensemble.</p> <p>J'ai un meilleur ami aussi, lui ça fait 4 ans qu'il est dans ma vie, euh pis je te dirais que ces 2 personnes là, surtout mon meilleur ami, mon meilleur ami après ma mère c'est la personne la plus importante de ma vie. C'est vraiment un grand frère, tous les 2 on est comme ça, on est 2 personnes qui s'aiment beaucoup. (10s) Ça me gêne de parler de moi.</p> <p>Mais euh, j'ai quand même un bon groupe d'amis, ça... parce que dernièrement on a eu un party de Noël à l'asso pis je les ai toute invités on a pris une photo pis quand ils se sont tous mis devant la photo c'est là que j'ai réalisé que tsé je suis vraiment bien entourée, j'ai une bonne famille, j'ai de bons amis, je suis chanceuse.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
Elle a aussi un neveu et une nièce qui tiennent une place très importante dans sa vie.	<p>ah ben oui, j'ai une petite euh une nièce qui a 6 ans et j'ai un neveu qui a 3 ans.</p> <p>Pis mes neveux ben ils m'adorent, moi je les adore.</p> <p>Mais tsé, moi je joue avec eux-autres, je me mets à 4 pattes je joue, tsé je me cache euh c'est peut-être ça le lien qu'on a aussi.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
D'une manière générale, elle aime les enfants et pense que c'est réciproque. Elle rêve d'avoir un jour ses propres enfants.	<p>Mais moi, pourquoi moi je crois pas, parce que on dégage toute quelque chose. Je pense que ce que je dégage, ça rassure les enfants, ils sentent... c'est sûr que mon premier contact, je dis pas... c'est sûr que mon premier contact ils voient ma grandeur, donc c'est sûr ça les questionne, ils sont curieux, mais je pense pas que c'est ça qui fait qu'ils</p>

	<p>viennent vers moi.</p> <p>Les enfants c'est inné chez eux, ils jugent pas, pis t'es là, t'es là, pis je t'aime comme ça. Fait que c'est ça que j'aime. Pis est-ce que je vais en avoir un jour, ben là, ça, on verra ce que le destin me réserve, mais j'aimerais ça.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Ses amis et sa famille n'hésitent jamais à lui manifester leur attachement. Ils sont toujours là pour elle quand elle en a besoin. Parfois elle les trouve même un peu protecteurs.</p>	<p>ouais, j'ai un autre ami aussi qui... on se connaissait pas beaucoup, mais avant que j'emménage avec ma mère il restait en haut de chez nous, pis on a appris à se connaître, pis tout ça, pis lui euh, lui-même il est un petit peu protecteur, mais c'est drôle, parce que mon meilleur ami me connaît pis il sait comment je suis, mais l'autre, je sais pas il me sent peut-être moins fait qu'il est un petit peu plus protecteur pis c'est quand même drôle des fois, tsé.</p> <p>tsé ma mère plus jeune ben c'est sûr que t'as un enfant différent donc c'est sûr qu'il faut pas plus d'attention mais faut que ta mère soit plus après toi, t'as plus de rendez-vous chez le médecin et puis tout ça, mais mon frère, ma sœur, ils ont toujours compris pis ils comprennent de plus en plus, ça va bien.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Depuis plusieurs mois, elle fréquente un gars et c'est son premier copain. Elle dit que plus jeune, les gars ne voulaient pas la fréquenter à cause de son nanisme. Sa relation sentimentale actuelle est assez compliquée car le gars fréquente simultanément une autre femme qu'il a d'ailleurs connue avant elle. Cette situation la rend un peu inconfortable, mais elle est très attachée à cet homme.</p>	<p>Mais maintenant j'ai quelqu'un, c'est pas un copain, mais j'ai quelqu'un pis on verra, je laisse aller pis.</p> <p>(Entrevue 2)</p> <p>... ah, moi j'ai tout le temps eu de l'intérêt, mais c'est, l'intérêt était pas réciproque. Euh, j'ai eu un chum au primaire, ça a duré, même pas un été, c'était une petite amourette, mais sinon j'ai jamais eu vraiment de chum, de gars, de relation. Souvent moi je leur demandais, j'étais intéressée, je leur disais, mais euh j'avais toujours la même chose, « ta grandeur » pis euh « non », fait que.</p> <p>(Entrevue 3)</p> <p>((la batterie meurt, mais je m'en aperçois qu'après quelques minutes. Elle poursuit en disant qu'en fait ce qui rend la</p>



	<p>situation avec l'homme qu'elle fréquente aussi difficile c'est qu'il a une autre femme dans sa vie et que cette femme était là avant même qu'elle n'arrive. Elle a le sentiment de ne pas être en accord avec ses valeurs mais ne peut pas s'empêcher de le fréquenter. Sa mère lui a dit qu'elle n'a rien à se reprocher parce que ce n'est pas elle qui trompe quelqu'un. Elle ne trompe personne, c'est le gars qui trompe l'autre fille avec elle.))</p>
<p>Nathalie est souvent en quête de sensations fortes et de nouveauté. C'est un désir qu'elle satisfait en essayant toutes sortes d'activités physiques comme : la danse, le rafting, la plongée sous-marine etc. Parallèlement, elle laisse peu de place à la routine dans sa vie quotidienne.</p>	<p>Fait que tout ce qui est <i>tough</i>, j'aime beaucoup faire aussi des choses qui ne sont pas comme les autres. J'aime les sensations fortes, fait que je suis quelqu'un qui fonce dans la vie et qui essaie tout le temps</p> <p>Ah, j'adore tout ce qui est adrénaline c'est pourquoi j'ai fait des sports de sensations fortes pis tout ça là, je suis une essayeuse, pis j'ai la chienne, des fois tu le vois dans ma face j'ai peur, mais je le fais pareil.</p> <p>Le rafting la première fois que j'en ai faite là, on a comme eu à un moment donné, on a arrêté pour faire du portage, on faisait porter le bateau, j'ai dit à ma chum « je rembarque pas dans le bateau ». Parce qu'à la grandeur que j'ai, je ne peux pas me tenir je suis tout le temps dans l'eau. Tsé les autres peuvent se tenir, mais moi mon bras il le fait pas. Pis j'ai... quand on est arrivé à l'autre bout j'ai dit ok bon je rembarque et puis je l'ai faite.</p> <p>je suis quelqu'un j'ai pas le temps d'avoir de la routine, c'est sûr que la base reste pareille, je veux dire je me lave pareille de la même façon, je vais déjeuner, quand je me lève le matin je fais les mêmes choses, mais sinon, euh j'ai tellement de, tsé, j'ai tellement de choses des fois à faire d'un bord pis de l'autre.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>C'est aussi à travers ses voyages qu'elle va à la recherche de sensations fortes. L'été passé elle a eu l'occasion de visiter Cuba</p>	<p>euh Cuba, Alguine. C'est, c'est, ça fait pas longtemps qu'il y a du tourisme là-bas, pis les Cubains... écoute on pognait souvent les mêmes serveurs, pis ils sont... c'est comme si tu faisais partie de leur famille avec eux autres, c'est comme si tu les avais toujours connus, fait que c'était</p>

<p>avec son amie Huguette et il y a 2 à 3 ans elle est allée à Salem dans le New Hampshire en compagnie de 3 de ses amis. Ces voyages ont éveillé en elle le goût de visiter d'autres endroits comme Boston, la Californie etc.</p>	<p>vraiment, vraiment, tout était le fun, j'ai juste hâte de repartir.</p> <p>Avec mes amis cet été on aimerait ça aller à... parce que voilà 2 – 3 ans on avait été à Salem au New Hampshire et cet été on aimerait ça aller à Boston. On essaie de tsé... c'est pas évident on est 4, on essaie d'avoir le même horaire pour y aller, mais on aimerait ça aller à Boston ensemble pis on va magasiner, etc.</p> <p>C'est pour ça qu'on veut continuer à faire des voyages comme ça, parce que justement c'était super le fun pis qu'on s'est amusé beaucoup. Je vais pas énormément en voyage, mais depuis que j'ai goûté dans le sud, j'aimerais ça essayé d'y aller une fois par année. Essayé, je dis bien, parce que les moyens des fois ne sont pas...</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Même dans le cadre de son travail elle aime retrouver les sensations fortes. C'est ce qui explique qu'elle préférerait son poste à la banque à son poste actuel. En effet, le premier lui demandait de travailler sous pression et sans relâche. Des fois elle n'avait même pas le temps de prendre sa pause, alors que dans son emploi actuel, c'est une toute autre dynamique. Toutefois, elle a dû laisser cet emploi car puisqu'elle ne parle pas l'anglais, elle était limitée dans sa perspective de carrière.</p>	<p>je te dirais que ça ici c'est un petit peu avec le métier que je fais présentement c'est un petit peu ce qui me manquait. À la banque j'avais l'adrénaline mais j'avais pas le côté humain. Moi j'ai besoin du côté social puis de l'adrénaline en même temps. Mais je suis une fille qui carbure à 100%. J'aime ça là, ah oui. Ah, ah. (corps)</p> <p>J'arrivais vers 2 heures il fallait que je finisse les paquets avant 9h30. Fait que souvent des fois je prenais juste une demi-heure de lunch, y a même des dîners que j'ai, j'ai même pas souper. Y a des soirs j'ai même pas... fait que ça pour moi, ça, ça me manque, euh, la job que je faisais aussi. (corps : capacité physique)</p> <p>si je suis partie de la banque c'est parce que j'ai pas mon anglais. C'est la seule affaire qu'il me manquait pour pouvoir me déplacer.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Sa recherche de nouveauté et de singularité se traduit aussi dans ses goûts. En effet, elle aime pouvoir se distinguer à travers ce</p>	<p>Je suis vraiment pas quelqu'un de mouton je suis pas quelqu'un qui va suivre, je suivrai pas le lot. Tout le monde va s'en aller là, moi c'est certain que je vais m'en aller là, à moins que j'aie pas le choix.</p>

<p>qu'elle fait et qui elle est. Par exemple, elle dit ne jamais prendre ses décisions en fonction des autres. D'un point de vue superstitieux, elle dit penser avoir choisi son nanisme inconsciemment, de sorte à pouvoir se différencier des autres.</p>	<p>Pis c'est pas quelque chose que je me force à faire, c'est quelque chose d'inné en moi.</p> <p>Pis c'est drôle des fois, j'ai l'impression que mon nanisme inconsciemment je l'ai peut-être choisi. Tsé, j'ai peut-être voulu devenir une personne parce que justement j'aime la différence, pis j'aime être à part des gens. C'est weird là ce que je dis, mais, (souple) c'est moi (rire).</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>fait que par facebook, moi j'ai pas, j'ai pas de compte facebook, tout le monde veut que j'aie un compte facebook mais ça me tente pas. Pour deux raisons parce que tout le monde en a un pis deuxièmement je suis pas très... j'ai un téléphone cellulaire pis je te dirais que c'est juste parce que j'étais allé rester avec ma mère pis je l'ai gardé le même numéro de téléphone, mais je suis pas très téléphone.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Sans doute à cause de son tempérament hyperactif, elle recherche un partenaire capable de maintenir le même rythme qu'elle, ce qu'elle n'est pas sûre de retrouver chez une personne de petite taille. De plus, selon ses dires, beaucoup de personnes de petite taille ne vivent qu'à travers leur nanisme, ce qui n'est pas son cas à elle.</p>	<p>euh, j'ai peut-être plus une préférence pour quelqu'un qui l'est pas [petite taille].</p> <p>c'est que moi, je vais tout le temps te parler en tant que Nathalie, tu vas tout le temps me voir en tant que personne. Si tu me poses des questions par rapport à ma grandeur je vais t'en parler, sinon, je t'en parlerai pas. Quand la plupart des personnes de petite taille c'est le contraire, ils ne vivent que par ça.</p> <p>Parce que moi je veux faire toute pis souvent ces personnes là ne peuvent pas nécessairement me suivre parce que j'ai quand même un, c'est drôle à dire mais moi j'ai un nanisme chanceux. J'ai des douleurs aux genoux mais à part ça tsé je fonctionne bien, je suis capable marcher, je suis capable faire bien des choses qu'y a bien des personnes de petite taille qui sont pas capable de me suivre.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Nathalie se dit très optimiste et prend la vie du bon côté. Elle ne se laisse</p>	<p>Euh parce que ma philosophie c'est qu'on a une vie à vivre, donc il faut la vivre, fait que j'ai essayé plein de choses comme du bunji, j'ai fait du rafting, j'ai fait de la</p>

<p>pas abattre par les obstacles qu'elle rencontre.</p>	<p>randonnée, dernièrement j'ai fait de la danse.</p> <p>Fait que tsé moi je me trouve tellement chanceuse dans la vie parce que j'ai ma tête, j'ai mes yeux, j'ai mes bras, euh la seule chose que j'ai c'est que je suis plus petite. Oui par rapport à ça, j'ai des douleurs au genoux, mais tsé le reste, j'ai un cœur, j'ai une super... j'ai une famille, j'ai de bons amis, un bon travail, tsé le reste là, tsé une couple de pouces de moins là, c'est pas ça qui fait en sorte que tsé, c'est vraiment la fin du monde. Mais euh, non j'ai une vie à vivre, pis je mords dans la vie. Moi tu m'offrirais d'aller faire du parachute j'irais là. Je suis quelqu'un j'aime vraiment ça essayer plein d'affaires.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>C'est d'ailleurs ce qui explique qu'en dépit des nombreuses épreuves qu'elle a traversées, elle a toujours su faire preuve de maîtrise de ses émotions. Parmi ces épreuves elle cite une fois où elle a vu quelqu'un se jeter devant le métro, une autre fois où elle a sauvé quelqu'un qui a eu une attaque cardiaque dans le métro etc.</p>	<p>Euh, mon métro a déjà frappé quelqu'un, j'ai dû descendre marcher, euh, j'ai déjà vu quelqu'un se faire frapper par un métro devant moi, euh il m'est arrivé, écoute, qu'est-ce qui m'est arrivé d'autres, je me souviens pas de toute mais euh, j'ai déjà vu quelqu'un qui était tombé du 2<sup>e</sup> qui était mort, la tête euh...</p> <p>je veux dire on dirait que la vie me donne plein de choses mais je suis capable de gérer la, la, tout ce qui est le stress pis tout ça, je suis capable de mettre comme mon cerveau au neutre, de réagir pis après moi de réagir. Tsé de réagir à la situation pis après moi, mes sentiments pis tout ça, de les écouter tsé. Fait que sur le coup je suis capable de...</p> <p>voilà pas longtemps j'ai sauvé quelqu'un dans le métro. Il a fait une crise de... ça fait peut-être 2 – 3 mois, (...) j'ai pompé jusqu'à temps que l'ambulancier arrive.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Toutefois, une des plus grosses épreuves qu'elle a traversées a été la maladie de sa mère il y a un peu plus d'un an. En effet celle-ci a été frappée par un myélome multiple, une forme de cancer qui, même</p>	<p>Mais là j'ai déménagé depuis, je reste avec ma mère depuis un an.</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>Faut dire que dernièrement ma mère elle a été beaucoup malade, alors on a appris qu'elle avait le myélome multiple qui est une sorte de cancer pis c'est un cancer qui se guérit</p>

<p>lorsqu'écartée, a des fortes chances de revenir. Elle a toujours été présente pour sa mère pendant la maladie et reproche à son frère et sa sœur de n'en avoir pas fait autant. Elle pense même que d'une certaine façon c'est grâce à elle que sa famille tient encore ensemble.</p>	<p>pas. Ça veut dire que... ben qui se guérit pas...</p> <p>Mon frère, ma sœur sont pas autant là que moi. Tsé comme tout le côté plate du cancer à ma mère ben c'est moi qui s'en est occupé tsé. Peut-être, tsé je les juge pas parce que je me dis que peut-être ils sont pas capables vivre ça ou, ils sont... c'est sûr que c'est plate parce que je trouve que je suis toute seule, mais ils sont peut-être pas capables pis... la seule chose c'est que y a une journée, j'ai pas pu aller voir ma mère à l'hôpital parce qu'elle a été mise dans une chambre euh, je sais pas comment on appelle ça mais c'est que tu peux pas, faut que tu mettes un masque, tout habillé...</p> <p>ah, je leur ai dit, je leur ai dit que j'avais besoin d'eux autres pis qu'on était une famille.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Nathalie est quelqu'un d'exigeant envers elle-même et envers les autres. Elle essaie toujours de se surpasser et de relever de nouveaux défis et attend le même comportement des autres.</p>	<p>Parce que pour moi toutes les obstacles qui nous arrivent dans la vie nous changent pis ça nous apporte quelque chose, même si tsé, moi aussi je pleure, moi aussi je rush, moi aussi y a des affaires je me dis pourquoi je suis ici, pourquoi ça m'arrive, surtout en peine d'amour, je veux dire je les vis comme tout le monde là. Mais une fois que c'est passé tsé j'essaie de... le temps fait en sorte que tsé je travaille sur moi pis ok awèy vas-y pis j'essaie de le prendre plus comme un apprentissage qui me fait grandir que comme, disons que je ne me laisse pas décourager facilement.</p> <p>Tsé souvent des fois tu te promènes dans la rue et ça, ça m'enrage tu vois des gens qui sont en fauteuil roulant pis qui demandent de l'argent. « Mais non mon gars je t'en donnerai pas » pis c'est pas parce que tsé que tu sois en fauteuil ou pas, pis ces gens là me frustrant parce que c'est un peu pour ça nous autres qu'on se bat, les autres qui sont capables de faire on essaie de se battre pour démontrer qu'on est capable de faire des choses pis ces gens là nous ramènent dans l'état de « je suis petit » pis ah mon dieu, moi la pitié là (2s) je suis peut-être méchante mais, j'en ai</p>

	<p>pas.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>En tant que femme, elle se définit entre autres à travers son style vestimentaire, qui selon elle a beaucoup évolué de son adolescence à nos jours. Lorsqu'elle était plus jeune elle dit qu'elle préférait s'habiller en pantalons et porter les cheveux courts. Alors que maintenant, elle porte des robes et des jupes, du maquillage et les cheveux longs. Par ailleurs, elle estime que son nouveau style attire davantage les regards masculins.</p>	<p>C'est sûr qu'avec la rencontre du garçon que je vois présentement ça l'a beaucoup aidé, mais euh, j'ai pas un, c'est pas euh, je suis à l'aise avec ça la, ça me gêne pas rien, mais c'est sûr que moi ça, je te dirais je suis à une étape, je suis en train de changer, je deviens comme plus femme, plus féminine, mais j'ai quand même, vis-à-vis de moi-même j'ai quand même un peu de la misère avec ça. (</p> <p>Mais c'est sûr que depuis que je suis de plus en plus, c'est peut-être plus vis-à-vis le sexe opposé. Tsé, j'ai peut-être plus de regard, plus de « t'es vraiment belle » tsé.</p> <p>Parce qu'avant je l'avais mais c'était souvent par rapport à mon visage (...) mais là c'est de plus en plus, c'est comment je m'habille, comment je suis, mes cheveux longs euh,</p> <p>pis ma mère me dit la même chose pis aussi y a des gens de mon entourage qui disent « c'est pas tout le temps ta grandeur qu'ils regardent, c'est parce que t'es jolie » pis c'est sûr que mon premier réflexe, c'est à cause de ce que je suis et non de ce que j'ai de l'air. Ça s'est sûr. J'ai l'impression des fois que j'aurais un bouton dans la face ben tsé ils le verront pas, ils vont voir que je suis une personne de petite taille tsé.</p> <p>(Entrevue 3)</p>

## Annexe 2 – Portrait de Louis Lafrance

Cette annexe présente le portrait de l'homme qui a été sélectionné pour l'entrevue par rapport à sa race soit la race noire. Les noms utilisés tout au long du portrait sont fictifs. À la fin de chaque passage ou groupe de passages cités, le numéro de l'entrevue correspondante est indiqué entre parenthèses.

Portrait	Citations
Louis Lafrance est né vers la fin des années 40 à Port-de-Paix, une grande ville située dans la région du Nord-Ouest d'Haïti.	
Il a fait ses études classiques dans des écoles congréganistes, c'est-à-dire des écoles dirigées par des congrégations religieuses.	<p>et pourtant à ce moment là, moi j'ai fait mes études dans une école congréganiste, St-Martial, mais à ce moment c'était quand les Pères du St-Esprit étaient là parce que Duvallier les a chassés après.</p> <p>En général les écoles publiques en Haïti n'avaient pas la côte, n'étaient pas bien considérées, alors que les écoles privées, surtout les écoles congréganistes, les écoles religieuses, ces écoles là euh étaient les prisées de l'élite haïtienne, de la classe moyenne haïtienne aussi, la bourgeoisie haïtienne.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
Il a fait ses études primaires dans sa ville natale, puis a déménagé à Port-au-Prince pour ses études secondaires.	<p>oui je suis allé à l'école à Port non je suis allé à l'école élémentaire, après je suis allé au Séminaire [école secondaire]</p> <p>à Port-au-Prince (5s) donc c'est ça.</p> <p>(Entrevue 1)</p>

<p>Dans le cadre de sa formation professionnelle en Haïti, il a effectué un court séjour en France alors qu'il était boursier. Les techniques d'enseignement qu'il a apprises là-bas lui servent encore dans sa pratique actuelle.</p>	<p>oui j'ai vécu à Paris, j'étais bénéficiaire d'une bourse du gouvernement français. Et puis, je suis allé à Paris, dans une école qui s'appelle Institut Pédagogique Nationale. Euh, mais à Nice, c'est surtout à Nice, parce que les boursiers haïtiens à cause du climat de Nice tu vois, qui est sur la côte d'Azur, donc c'est un climat beaucoup plus clément. J'ai appris des méthodes pédagogiques, comment enseigner, j'ai appris beaucoup de choses, comment animer une classe, comment imaginer des activités. Je les applique toujours, ce sont de bonnes recettes.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Louis Lafrance a commencé à enseigner alors qu'il vivait encore en Haïti.</p>	<p>bon en Haïti, j'enseignais dans 2 écoles congréganistes, ok, et puis ça se passait très bien. C'étaient des écoles très bien cotées aussi collège Notre-Dame et puis Regina Santa peut-être vous en avez entendu parler?</p> <p>c'étaient 2 bonnes écoles, moi j'ai enseigné beaucoup de choses, j'ai enseigné le latin, le français, même la religion.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>En 1970 il décide d'immigrer à Montréal, accompagné de son épouse mais à aucun moment il ne précise les raisons qui l'ont poussé à faire ce choix. Il a dans un premier temps occupé des emplois temporaires dans l'ordre suivant : il a d'abord travaillé dans une <i>poultry</i>, ensuite dans une usine où on fabrique des canots. Enfin il a travaillé dans une draperie où il a aussi trouvé un poste pour son épouse.</p>	<p>Bon quand je suis arrivé à Montréal c'était un 2 août 1970</p> <p>Le premier emploi que j'ai trouvé c'était dans une poultry.</p> <p>Un poultry c'est, c'est un endroit où on prépare les poulets. C'est un travail vraiment dégoûtant hein (rire) mais il fallait travailler (rire). À ce moment là le salaire minimum était 1,65\$ mais la vie n'était pas chère.</p> <p>Ah j'ai travaillé dans un endroit où on fabriquait des canots, des chaloupes en fibres de verre, ça encore c'était plus dégoûtant</p> <p>Et puis enfin j'ai trouvé un emploi euh oui oui c'est près euh une draperie c'était un endroit où on vendait des tissus qui vont servir à confectionner des rideaux, ok des draps, des choses comme ça. Donc moi je mesurais, donc ça c'était un bon emploi et puis comme ça, j'ai fait, ma femme était avec moi et puis elle a trouvé un emploi aussi à la même place.</p>



	(Entrevue 1)
<p>Peu après son arrivée à Montréal, il a fait un retour aux études, d'abord au Cégep, où il a complété un DEC en philosophie, puis à l'Université McGill où il a obtenu un diplôme en éducation, et une maîtrise en éducation spécialisée.</p>	<p>Bon après, j'ai décidé de retourner aux études. Donc il y avait quelque chose qui m'intéressait beaucoup, c'était la philosophie.</p> <p>Tu vois quand je suis venu, entré au Canada, la première chose que j'ai faite, je me suis inscrit dans un collège et j'ai commencé à suivre des cours de philosophie. J'ai fait philosophie ancienne, philosophie moderne, philosophie de la sexualité, philosophie (rire) je pense que j'ai suivi au moins 6 ou 7.</p> <p>Et puis, je suis retourné au cégep, j'ai fait un DEC en philo, uniquement des cours de philosophie. Et après, je suis allé à l'Université McGill, je ne parlais pas bien, bien, bien l'anglais, mais je pouvais comprendre, donc euh j'ai passé 4 ans là, j'ai fait un bac et puis un diplôme en éducation et puis j'ai fait une maîtrise en éducation spécialisée.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Après avoir obtenu son dernier diplôme, il a enseigné pendant une année dans une école secondaire. Puis, il a enseigné le français aux immigrants, mais ne précise pas dans quelle institution. Ultiment il est devenu chargé de cours de français à l'Université de Montréal. Il occupe encore ce poste à ce jour.</p>	<p>Donc c'est ça. Donc c'est ça mon arrivée, ensuite, quand j'ai été diplômé, après le bac, j'ai trouvé un emploi comme professeur, euh, comme professeur à l'école secondaire, j'ai passé, je suis resté un an, donc j'ai pas aimé ça, parce que l'indiscipline des enfants ici c'est quelque chose de terrible (rire).</p> <p>Et après tout de suite après j'ai trouvé un emploi pour enseigner le français aux immigrants, français langue seconde et puis, je suis resté là oh mon Dieu, près de 20 ans, et puis depuis combien, ça fait 8 ans 9 ans, j'enseigne à l'école des langues, à l'UdeM. Donc c'est ça. Et puis je travaille, là depuis oh mon Dieu, donc j'ai travaillé comme professeur pendant à peu près 26/27 ans, depuis que</p>

	<p>j'enseigne ici. C'est tout (rire).</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Il prend beaucoup de plaisir à enseigner car il valorise beaucoup l'éducation.</p>	<p>non après ça a oh non j'aime beaucoup enseigner. C'est pourquoi j'enseigne encore, je ne vois pas ce que je ferai si je prenais la retraite.</p> <p>oui, toute ma vie c'était ça et puis c'est là vraiment que j'ai trouvé le plus de bonheur, c'est dans l'enseignement, j'aime beaucoup ça.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Il utilise ses pratiques d'enseignement entre autres pour donner une image positive des Noirs.</p>	<p>Les lois ne suffisent pas. Si quelqu'un n'aime pas les Noirs, et puis qu'il voit toujours les Noirs sales, paresseux, qui ne travaillent pas euh, les Noirs, quoi encore là, alcooliques, drogués etc. mais c'est cette image là que tu projettes, c'est cette image là que la personne va retenir. Mais s'il voit le Noir propre, travailleur, intelligent, capable de lui remettre la monnaie de sa pièce, capable de lui rétorquer, capable de discuter ok, à ce moment là, il commence à avoir du respect.</p> <p>(Entrevue 2)</p> <p>mais oui, mais oui, on dit ça. Donc à l'école aussi c'est la même chose, si tu arrives à faire rire les étudiants, tu ne les as pas complètement, mais tu es sur la voie, et puis tu arriveras ok. Mais pour cela, tu dois montrer que tu es discipliné, que tu as des qualités qu'ils peuvent admirer. Mais si tu es désordonné (rire), tu n'es pas capable de communiquer, tu n'es pas capable d'expliquer, tu, tu euh tu ne dégages pas tu vois, une certaine énergie, ils vont te détester et puis ils vont... c'est comme travailler dans une ambiance... dans une bonne ambiance avec des collègues</p>

	<p>hein.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Il a aussi toujours été un passionné de philosophie. D'ailleurs, il l'utilise pour s'expliquer les phénomènes de la vie.</p>	<p>oh j'ai toujours aimé ça. J'ai toujours, toujours aimé ça. Même quand je n'étais même pas en classe de philosophie je m'adonnais à la lecture de certains philosophes, surtout les anciens.</p> <p>C'est ça donc la philosophie, je trouve ça quelque chose... parce que ça te porte à réfléchir, à réfléchir sur le monde, sur l'homme et... mais le danger dans la philosophie, il ne faut pas te contenter de ce que tu lis, de ce que les autres disent. Ta réflexion doit porter sur ce que tu fais, ok, pour améliorer ta vie, ta façon de penser, tes relations avec les autres. Donc, c'est ça.</p> <p>Je ne sais pas si vous avez déjà eu le cantique des cantiques de Salomon? mais ce sont des choses... Sybille! ((d'un air troubé)) ce sont des choses que vous devriez... vous auriez dû, alors excuse moi de te faire le reproche hein. Ok, mais ce sont des choses que tu aurais dû lire, le cantique des cantiques (...) non, non, c'est pas lire la bible, c'est lire ce qui est beau. Tu vois, c'est pas la bible, c'est lire ce qui est beau. Tu vois, c'est pas... c'est quelque chose qui peut t'aider à grandir. Quand tu prends l'Évangile et que tu entends les Béatitudes, tu connais les Béatitudes?</p> <p>Mais tu devrais lire davantage, tu vois, lire des sages. C'est le conseil que je te donne, et que je souhaiterais que vous suiviez (rire), c'est vrai, c'est important, c'est intéressant. Ça te donne euh un autre aspect de la vie. Ça t'ouvre d'autres perspectives dans la vie.</p> <p>... moi je n'ai jamais eu d'ambitions démesurées, je n'ai jamais eu ça. Mais j'ai eu des ambitions légitimes. Je voulais être un universitaire, je voulais avoir un diplôme universitaire. Je voulais travailler (...)</p> <p>(Entrevue 2)</p>

<p>À son arrivée à Montréal, il a d'abord habité dans une résidence que lui avait trouvée le gouvernement fédéral avant de se trouver lui-même un logement. La raison pour laquelle il a déménagé est qu'il n'aimait pas les fréquentations de son quartier.</p>	<p>à ce moment là l'immigration fédérale était très accueillante et venait en aide aux immigrants. Donc c'est ainsi que ils m'ont donné une adresse où il y avait des chambres à louer.</p> <p>Et puis je suis resté là pendant une semaine mais je, je ne connaissais pas Montréal, je ne savais même pas dans quel quartier j'étais, quel genre de personne habitait ce quartier etc. Mais j'ai rencontré un Haïtien, parce que j'avais habité en France avant et puis y avait, j'ai rencontré un Haïtien que j'avais connu à Paris. J'avais son numéro de tel, je l'ai appelé et puis il est venu me voir. Donc c'est lui qui m'a dit qu'il fallait que je déménage que je trouve un autre logement dans un quartier beaucoup plus, disons respectable.</p> <p>ah c'était un quartier habité par beaucoup de retraités et ensuite des, des gens à faible revenu, des ouvriers. Donc c'est, je crois que c'est, y avait beaucoup de gens assez vieux à ce moment là.</p> <p>Donc euh après une semaine je pense, nous avons cherché un appartement, et puis c'était pas trop loin, c'était près du parc Lafontaine.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Par la suite, il a déménagé plusieurs fois : d'abord sur Beaudry, ensuite près du l'hôpital Notre-Dame et finalement il a décidé de s'installer de façon permanente à Henri-Bourassa.</p>	<p>puis j'ai trouvé un logement près du parc Lafontaine, près de l'hôpital Notre-Dame.</p> <p>oh, là j'ai eu tout un, je ne suis pas resté longtemps non plus... Donc, donc euh, y avait un monsieur qui habitait dans cet immeuble là et puis le monsieur s'est épris de ma femme</p> <p>euh en 2 ou 3 fois il est venu frappé à notre porte, il dit « je veux ta femme » ((il imite le bruit de quelqu'un qui frappe à une porte)). Bon une 2<sup>e</sup> fois quand il est, j'ai pris peur et puis j'ai appelé la police et puis la police est venue. Donc euh, la police lui a dit de se tenir tranquille, mais moi le lendemain, j'ai déménagé, tu vois, parce que j'avais peur.</p> <p>mais oui j'ai déménagé encore. Donc en 2 mois peut-être, 3</p>

	<p>déménagements.</p> <p>[par la suite il s'est installé] à Henri-Bourassa, là encore j'ai rencontré des amis que j'avais connus, en Haïti.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Il a rencontré sa première épouse alors qu'il vivait encore en Haïti. Il s'agit d'une Haïtienne. Il a eu trois filles avec elle (dont nous parlerons plus loin dans le portrait).</p>	<p>Ma première femme, on s'est rencontré euh on s'est rencontré dans un cabinet de dentiste. On attendait le médecin dans la salle d'attente. J'ai... comme je t'ai dit, il y a un déclic. Je l'ai vu, j'étais tombé follement amoureux de cette femme là hein, follement, follement.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Ça ne se passait pas très bien avec elle sur le plan marital, car elle était amoureuse d'un autre homme avant même de l'épouser.</p>	<p>J'étais tellement amoureux que quand je l'ai connue, elle sortait avec un homme marié, mais je ne le savais pas. C'est après que je l'ai su mais j'étais déjà follement amoureux. Donc elle a prétendu, elle m'a dit que euh... qu'elle abandonnait l'homme, qu'elle quittait l'homme, mais je l'ai cru. Mais elle aussi, elle était tombée follement amoureuse de cet homme là aussi.</p> <p>Donc je me suis marié à une femme que je ne connaissais pas. Peut-être, ce sont les années les plus AFFREUSES de ma vie. Mais je l'aimais.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Il a divorcé de sa première femme après 14 ans de mariage. Après son divorce il a vécu une période assez difficile, durant laquelle il a fréquenté une femme des Philippines pendant un certain temps.</p>	<p>un divorce c'est toujours bouleversant, ça prend du temps avant de se remettre, donc euh... non.</p> <p>très bien, j'avais une copine, une femme des Philippines, on est resté longtemps ensemble (5s) mais, les premiers temps c'est toujours difficile tu vois parce que tu n'arrives pas encore à faire le deuil. Donc euh, c'est l'une des situations dans la vie où tu dois donner du temps au temps (3s) seul le temps peut guérir. Donc quand vous habitez avec une autre femme, ça prend du temps pour s'adapter, pour se remettre dans un autre monde, c'est pas facile. (8s)</p> <p>Pour que vous, vous ayez vécu avec une personne pendant 14 ans et puis vous n'en avez gardé aucun souvenir, c'est...</p>

	c'est grave ça.
<p>Il a ensuite fréquenté une autre Haïtienne née en Haïti mais qu'il a rencontrée à Montréal. Il a eu deux filles avec elle. Il a rompu avec elle car il s'est rendu compte qu'il ne l'aimait pas. Toutefois, il entretient encore des relations amicales avec elle.</p>	<p>Tu vois N. c'est une très bonne personne, très, très bonne personne. Et je sais que c'est une personne qui m'aime beaucoup aussi, je le sais.</p> <p>N. aussi, mais c'est une très bonne personne hein, je ne dirai jamais rien de mal d'elle. Mais c'est pas vraiment une personne tu vois, qui me donne de l'émotion (rire), je ne ressens pas de l'émotion. Tandis qu'avec mon ex-femme, j'en avais ressenti, tu vois, de très forte ((il tousse)), mais (2s) c'était pas réciproque.</p> <p>c'est difficile tu vois, de vivre avec une personne que tu n'aimes pas, c'est très difficile.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Il mentionne trois femmes qui ont occupé une place particulière dans sa vie après sa séparation de sa deuxième conjointe. Deux d'entre elles avaient quitté leur mari pour le rejoindre. Sa relation avec chacune d'elles a duré entre 10 et 13 ans. Elles l'ont spécialement marqué sur le plan de la sexualité.</p>	<p>je suis resté avec une femme 13 ans, une autre, 10 ans, ça fait 23 ans, une autre je pense peut-être 10 ans aussi... sur une longue période de temps.</p> <p>Donc on a eu des moments de folie, des moments d'exaltation (rire) donc c'est ça. Parce que j'associe toujours une bonne sexualité, une relation affective ok, une relation affective très forte, donc ce sont des choses qui procurent euh qui incitent à la folie (rire).</p> <p>Moi personnellement, j'ai pas, j'ai pas une sexualité comment je dirais, qui suit les normes, tu vois. Je ne dirais pas je n'ai pas une sexualité normale, j'ai une sexualité normale (rire), pas une sexualité tu vois... je ne fais pas comme tout le monde fait. J'essaie d'innover. J'ai bien vécu, et puis j'ai rencontré des femmes qui me le rendaient bien.</p> <p>Moi y a 2 femmes qui ont quitté leur mari pour venir me</p>

	<p>rejoindre. Quitté leur mari hein, divorcé pour venir me rejoindre. C'est arrivé 2 fois.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Toutes étaient d'une nationalité autre qu'haïtienne ce à quoi il fait référence par l'appellation «étrangères». Cette situation a causé des problèmes de communication et d'autres problèmes interculturels.</p>	<p>Mais mon problème avec... c'est que ces femmes là, toutes, c'était pas des Haïtiennes, c'était des femmes étrangères qui parlaient ou bien anglais, espagnol. Or la communication, tu vois, est restreinte, quand on a une personne qui ne partage pas la même langue que nous, parfois la même culture.</p> <p>euh la différence de nationalité? Parfois c'est pénible parce que culturellement tu vois, même dans la nourriture, c'est pas la même chose, c'est pas pareil, même dans la nourriture et puis la façon de réagir aussi c'est pas la même chose, tu vois, c'est pas la même chose. Euh quoi encore (8s), même la façon de donner de l'affection c'est pas la même chose, surtout verbalement, par exemple une Chinoise extériorise rarement ses sentiments, elle va faire des choses tu vois pour montrer, mais elle ne va pas le dire, c'est pas une personne qui va dire je t'aime...</p> <p>... et puis quelque fois, c'est le regard des autres (2s), est-ce que tu es capable d'absorber, de supporter le regard des autres. Les 2 (3s) tu vois...</p> <p>les gens qui te regardent. Si toi tu sors avec un étranger dans la rue, les gens vont te regarder. Est-ce que tu es capable d'absorber ça? Supporter ça?</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Ces trois femmes étaient toutes beaucoup plus jeunes que lui. Selon lui, cette différence d'âge était un réconfort pour elles, car chacune d'entre elles avaient connu une période</p>	<p>J'avais une femme, c'était une Chinoise elle avait... elle avait... elle était plus jeune de 30 ans, 30 ans.</p> <p>Toutes, différences de 30 ans, 25, 30 ans, parce que moi, la Chinoise disait qu'elle avait découvert en moi beaucoup de sagesse (8s). Beaucoup de sagesse, beaucoup de patience,</p>

<p>de souffrance avant de le rencontrer.</p>	<p>donc elle recherchait ça.</p> <p>Mais c'est une femme qui avait un gros problème psychique qu'elle n'arrivait pas à résoudre tu vois. C'était l'une des raisons pour lesquelles je suis resté 13 ans avec elle. C'est une fille qui a été violé par son frère à 5 ans (5s) et ce qui est drôle, elle a été violé par son frère et la relation a duré jusqu'à, c'est ce qu'elle m'a dit, jusqu'à 14 ans (6s).</p> <p>Moi je... (2s), 2 fois ou 3 fois, même 3 fois, oui, y a une autre femme que j'avais, toujours des problèmes hein, parce que cette femme là était mariée avant et sa mère a couché avec son mari (sourire), c'est un autre problème (3s). L'autre elle ne... elle n'était pas la fille de son père (éclat de rire), donc tu vois, y a toujours des problèmes. Donc c'est pas n'importe quel homme qui peut gérer ça. Il faut comprendre, avoir une FORTE dose de compréhension pour gérer ça.</p> <p>Peut-être que... elles me connaissaient un peu et puis elles voyaient que c'était le genre d'hommes tu vois qui pourrait être d'un précieux secours pour elles.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Depuis plusieurs années déjà, Louis Lafrance n'a plus de relation sentimentale privilégiée, car les dernières femmes qu'il a fréquentées voulaient habiter avec lui, ou l'épouser, ce que lui ne souhaitait pas.</p>	<p>À chaque fois le problème se pose, il faut cohabiter ensemble (rire). Je ne me sens pas capable de cohabiter (rire), donc c'est ça qui amène souvent les séparations. (10s).</p> <p>comment la cohabitation peut... parce que ça fait longtemps que je vis seul. J'ai mes petites habitudes, j'ai ma routine, vivre avec une personne ça va venir tout bouleverser.</p> <p>Mais elles ne demandent pas seulement la cohabitation parfois c'est le mariage aussi (rire) or moi j'ai (2s), moi pour me marier à une femme, il me faudrait être CERTAIN à 110% (rire) pas 100% hein, que la personne m'aime. Et que moi aussi je suis certain, je suis certain aussi que je l'aime.</p> <p>(Entrevue 3)</p>



<p>Il est le père de 5 filles.</p>	<p>mes enfants, ah j'en ai 5 hein, j'ai une grande fille qui a, combien maintenant, elle doit avoir 42 ans.</p> <p>J'ai une autre, Michelle,</p> <p>et puis... avec ma femme, et puis la dernière elle travaille maintenant, elle travaillait à Toronto,</p> <p>Donc et puis y a les 2 autres que tu connais... euh Martine et puis Fannie.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>De son propre aveu, il n'a jamais eu une très bonne relation avec ses filles. C'est une situation qu'il explique d'une part du fait que ses enfants n'aient pas grandi avec lui, et d'autre part à cause d'un certain froid qui s'est installé entre elles et lui lorsqu'il fréquentait les autres femmes. Par ailleurs, il admet aussi n'avoir jamais ressenti le désir d'habiter avec ses enfants.</p>	<p>ils ont... pas grand-chose, mes enfants n'ont pas une très grande place dans ma vie. Je n'étais pas... je ne suis pas heureux avec mes enfants. Sauf une, celle qui est en Haïti, mais les autres (3s), parce que je n'ai pas... ils n'ont pas grandi avec moi.</p> <p>À ce moment là tu vois, j'avais toujours des amies, des femmes qui vivaient avec moi, donc euh, elles ne se sentaient pas à l'aise tu vois (4s) donc je ne peux pas dire que je retire beaucoup de bonheur de mes enfants.</p> <p>ben, j'ai bien géré ça, mais elles ne venaient pas souvent chez moi, et puis quand elles venaient on sortait. On allait souvent au cinéma ou bien au centre d'achat (5s) pour que, pour qu'il n'y ait pas de choc. Maintenant qu'elles sont grandes peut-être que ça a passé je ne sais pas (sourire)</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>La seule de ses enfants avec qui il s'entend bien est sa deuxième fille Michèle. Sa relation avec elle se distingue des autres à plusieurs égards. D'abord, il pense qu'elle lui ressemble, ce qu'il trouve agréable à regarder. Ensuite il estime que sa mère ne l'aimait pas, ce qu'il a cherché à compenser en lui donnant</p>	<p>bon, parce que c'est elle qui m'accorde le plus d'attention, tu vois, c'est la personne sur qui je peux compter. Donc euh, c'est important avoir quelqu'un sur qui, dans n'importe quelle circonstance, n'importe quelle situation vous pouvez compter sur cette personne là. Donc c'est ça. Mais parce que... elle me ressemble beaucoup aussi</p> <p>physiquement, physiquement elle me ressemble, quand je la vois, je vois mon portrait (sourire). Et comme je m'aime comme je suis (rire) je ne voudrais pas être autre, donc certainement ça joue tu vois sur les émotions</p>

<p>plus d'affection. Enfin, il trouve qu'elle lui rend bien son amour, ce qui lui donne le sentiment de pouvoir compter sur elle.</p>	<p>et puis je pense aussi... parce que j'ai vécu avec elle pendant quelques temps, je pense 10 ans, j'ai remarqué que la mère ne l'aimait pas tu vois. Donc euh, je compensais aussi.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Louis mentionne deux sœurs dont sa jumelle qui est décédée. Toutefois il ne précise pas si ce sont ses seuls frères et sœurs.</p>	<p>Mais y a des gens... moi, j'avais ma sœur, je suis jumeau hein</p> <p>Louise, qu'elle s'appelait, elle s'appelait hein, parce qu'elle est morte.</p> <p>Mais, ma mère, et mon autre sœur, ne pensaient pas comme ça...</p> <p>(entrevue 2)</p>
<p>Il a un cercle d'amis proches, constitué essentiellement d'Haïtiens. En général ceux-ci sont plus vieux que lui et il les décrit comme des professionnels. Toutefois, il mentionne aussi avoir une bonne relation avec ses collègues de l'Université de Montréal dont il parle en tant que Québécois, ce qui laisse entendre qu'ils ne sont pas Haïtiens compte tenu du découpage qu'il fait en termes de nationalité.</p>	<p>ahh le dimanche, oui je vais chez, chez mes amis à Ville St-Laurent, parfois jusqu'à 12 personnes, mais ce sont surtout des médecins, mais des gens qui sont beaucoup plus vieux que moi, des gens qui sont maintenant dans les 80, mais ce sont des gens qui ont passé toute leur vie ici, qui ont pratiqué la médecine ou bien qui étaient professeurs, ce sont des professionnels</p> <p>ce sont tous des Haïtiens oui</p> <p>la plupart de mes amis sont des Haïtiens, j'ai déjà eu des amis Québécois, j'ai déjà, mais ce que je n'aime pas chez les Québécois, ils parlent trop (rire), je n'aime pas ça.</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>non, non, non, non, non, non, moi je te dis moi, quand j'arrive dans la salle des professeurs, nous sommes 12 professeurs, moi j'embrasse tout le monde, femmes, toutes les femmes et y en a si je ne les embrasse pas, elles ne vont pas me parler toute la journée (rire). Donc, non, non, non et puis je leur dis aussi ma façon de penser, je les provoque même.</p> <p>oh oui souvent, parfois, ce sont de bons Québécois nationalistes, par exemple cette semaine je les ai provoqués.</p>

	<p>J'ai dit que moi je vais voter Conservateur (éclat de rire). Y a une qui a dit ok, ok, je sais, provocateur (éclat de rire). Tu vois, y a une ambiance, y a un climat qui fait que on fait des blagues, on se taquine, on se touche (rire) et puis, la bonne ambiance.</p> <p>(Entrevue 2)</p> <p>Moi, tu sais quand j'étais enfant, quand j'avais 12, 13 ans, mes amis étaient toujours des gens beaucoup plus âgés que moi hein. Je ne sais pas pourquoi. Beaucoup plus âgés, qui pourraient être mon père hein, parfois même mon grand-père. C'était mes amis (rire). Mais pas les gens de mon âge, et j'apprenais beaucoup d'eux, parce que ils avaient vécu, ils étaient armés d'expériences, ils pouvaient dire, tu vois, comment les choses se passent et peuvent se passer.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Louis aime bien sa routine. À ses heures perdues, il aime s'adonner à la lecture ou profiter d'une terrasse. Mais par-dessus tout, il aime passer du temps avec son groupe d'amis haïtiens qui se réunit tous les dimanches soirs. C'est une activité qui lui permet de garder un lien avec la mère patrie.</p>	<p>oui, y a toujours... mais moi je ne suis pas un grand sorteux (rire) c'est vrai, je suis un sédentaire. Je n'aime pas, c'est pas que je n'aime pas, mais seul je ne sors pas beaucoup. Je vais à la brûlerie...</p> <p>ouais, pendant l'été, dès qu'il commence à faire chaud, je vais à la terrasse avec un livre, je lis, toute l'après-midi, une bonne partie de la soirée, je regarde les passants, les belles femmes (rires).</p> <p>(Entrevue 2)</p> <p>ah c'est un ami, mais ça fait longtemps hein ça fait au moins 25 ans que je vais là, c'est un ami qui m'avait amené. C'est par l'entremise d'un ami, que j'ai connu ces gens là. Mais des gens très bien. On peut avoir des discussions enflammées, on peut même se dire des bêtises [insultes dans le langage haïtien] et puis le dimanche prochain c'est comme si rien ne s'était passé.</p> <p>oui, oui, oui il n'y a pas de rancune, de ressentiment, de vengeance non, non c'est très bien. On va [le dimanche] de 9h jusqu'à minuit hein.</p>

	<p>(Entrevue 1)</p> <p>Et puis on a jasé, on a parlé des élections en Haïti et puis, de choses et d'autres. (5s) Mais c'était bien. C'est bon, il offre l'alcool et puis des pâtés, des pâtés haïtiens et puis un gâteau, chaque dimanche (rire). Il fait ça depuis... ça fait longtemps, plus que 30 ans. C'est un médecin.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Par ailleurs, il a aussi beaucoup voyagé.</p>	<p>(rires) les gens bizarres. Tu sais, à Londres, les Britanniques sont passés maîtres dans l'art de la connaissance humaine, pour calmer les frustrés, tu vois, les critiqueurs, parce qu'il y a des gens qui ne sont jamais contents tu vois (rires) et ils ne seront jamais contents (rires). Donc dans un grand parc, mais j'ai vu ça à NY aussi hein, on érige un genre de tribune, comme euh, euh, la chaire, dans une église, là où le prêtre prononce son serment qu'on appelle la chaire... donc on installe une sorte de chaire tu vois avec un micro, c'est dans un parc hein, et puis on dit à tous les frustrés, venez dire tout ce que vous voulez, exceptée la violence. Donc chaque jour on trouve des gens bizarres, habillés d'une façon très folklorique, qui montent sur la chaire et puis qui comment à parler, ils parlent ils parlent, ils parlent, et puis, ils se défoulent. Ils se défoulent, donc c'est ça (rires).</p> <p>(Entrevue 2)</p> <p>Tu vois, quand j'étais en France, y avait un bonhomme, c'était un « pied noir », (...) Mais j'avais euh je connaissais ce bonhomme là parce que on s'est rencontré euh, euh dans le restaurant universitaire, il me disait ça, il me disait qu'il détestait les Noirs, les Arabes tout ça, mais il dit toi, c'est une exception (éclat de rire). Il venait me parler souvent et il aimait me parler (rire). Mais oui.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Il établit une distinction nette entre sa vie privée et sa vie publique</p>	<p>oui, donc euh, parce que souvent chacun de nous a une double personnalité, le public et le privé.</p> <p>ben, ma vie privée, je respecte les règles, je respecte les normes, je respecte tout ce que la société demande (...) non,</p>

	<p>non, c'est public. Mais en privée c'est autre chose, tout dépend avec qui vous êtes. Il faut qu'il y ait l'excitation, il faut qu'il y ait... quoi d'autre? Oui il faut qu'il y ait l'excitation et puis il faut qu'il y ait euh volonté de faire. C'est ça.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Il parle aussi de ses croyances sachant que celles-ci sont qu'il situe hors de toute religiosité.</p>	<p>ça dépend de quel Dieu. Je crois en un Dieu oui, mais c'est pas le Dieu des religions.</p> <p>L'homme a instrumentalisé la religion, il l'a utilisé comme instrument, pour acquérir la gloire, le pouvoir et l'argent. Regarde le Pape, oui c'est un homme de pouvoir. Il a tout, il a l'argent, il a la gloire, il a le pouvoir au nom de Dieu, tu vois.</p> <p>(Entrevue 2)</p>

### Annexe 3 – Portrait de Joseph Millet

Cette annexe présente le portrait du jeune homme qui a été sélectionné pour l’entrevue par rapport aux modifications de son corps par le tatouage et les piercings. Les noms utilisés tout au long du portrait sont fictifs. À la fin de chaque passage ou groupe de passages cités, le numéro de l’entrevue correspondante est indiqué entre parenthèses.

Portrait	Citations
<p>Joseph Millet est né à Auteuil, à Laval, en 1983. Il est l’aîné d’une famille de deux enfants. Sa sœur est sa cadette de 11 ans, ce qui lui a longtemps laissé l’impression d’être enfant unique.</p>	<p>ok, ben écoute, mon nom c’est Joseph, je suis né en 1983, le 3 mai euh... je suis né dans une famille de classe moyenne euh, mon père et ma mère sont toujours ensemble, euh... donc je viens d’un milieu familial assez commun, une famille québécoise tout ce qu’il y a de plus commun.</p> <p>ouais, je suis né à Auteuil à Laval.</p> <p>ouais, on est juste 2 [sa sœur et lui]</p> <p>ouais pis quand elle est arrivée, ben ça a été mon adolescence pis j’étais pas particulièrement à la maison ou quoique ce soit (rire) tsé je trainais dans les rues, fait que j’ai vraiment eu l’impression toute ma vie d’être un enfant unique là.</p> <p>euh, ouais parce que je veux dire, euh, ma sœur est arrivée moi j’avais 11 ans.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Il a grandi dans sa ville natale pendant une période où les gangs de rue étaient très présents. Il était affilié à l’un d’entre eux et faisait leurs graffitis. C’est d’ailleurs ainsi qu’il s’est fait son premier groupe</p>	<p>euh grandir à Laval c’était bien, c’est sûr que bon, c’est là où il y a eu l’éclosion un peu des gangs de rues à Laval, euh, donc euh, c’est sûr que j’ai eu besoin de me défendre un peu dans les rues, de mettre mon pied à terre, pis, euh, je sais pas si t’as déjà entendu parler des beaux gars...</p> <p>Comme moi j’étais pas un de ceux qui se bataillais ben, ben. Moi j’étais celui qui faisait le graffiti. Fait que moi</p>

<p>d'amis.</p>	<p>j'avais... si quelqu'un m'écœurait y'avait tout le temps quelqu'un qui venait se mettre en avant, et j'avais rien à faire.</p> <p>Euh... pis, moi j'en faisais pas partie, mais j'étais comme un peu entre guillemets affilié, j'étais relativement proche, je faisais bien du graffiti donc je faisais leurs lettres pis je faisais leur art sur les murs.</p> <p>Mais euh, mais c'était correct, je veux dire ça m'a donné un peu de confiance en moi évidemment, de ne pas avoir peur de l'inconnu, puis des gangs qui peuvent se présenter ou tsé euh... ça m'a fait ben, ben, ben des amis aussi euh d'habiter à Laval, y a beaucoup de monde donc euh je me suis fait quand même ben des amis. Je te dirais que la majorité du temps on faisait que des graffitis ou on faisait du skate c'était comme... c'était pas mal ça, on était un peu inconscient, insouciant, y avait, y'avait rien de trop beau, c'était ben, ben le <i>fun</i> (2s) on fumait ben du <i>pot</i> (éclat de rire). Mais là maintenant, on n'est plus capable, on a fini le party.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Dans son jeune âge il a souvent été en désaccord avec son père. Ceci s'explique entre autres par sa décision de se faire tatouer, mais aussi à cause de ses fréquentations. Par contre, depuis quelques années, leur relation est plus cordiale et elle ne fait que s'améliorer.</p>	<p>Mon père a eu beaucoup de mal à l'accepter [son premier tatouage], à cet âge là, en fait il m'a pas parlé pendant un mois. Comme pas un mot, pas bonjour, rien, il m'a vraiment rien dit, euh parce que pour lui ça représentait les motards, ça représentait les mauvais garçons pis, il voulait pas de ça dans sa famille, ça marchait pas. Évidemment avec le temps il a fini par s'habituer...</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>non, non, non, non. La seule chose qui nous rapprochait c'était le hockey parce que mon père était coach euh... je te dirais euh... mon père m'amenait à l'école tous les matins euh ben tous les matins c'était la bataille jusqu'à l'école. On avait peut-être une demi-heure de voiture à faire pour que j'aille à l'école, donc tous les matins c'était le même problème, ça marchait pas pis « voyons donc, tu devrais pas traîner dans les rues pis papapa pi nanana » pis moi ben,</p>

	<p>évidemment j'étais ben révolté à 15 – 16 ans donc, euh... ça marchait juste pas dans le fond. Lui essayait de m'éduquer puis moi je voulais rien savoir pis, c'est ça (rire) ça marchait pas. On s'engueulait souvent parce que moi je ne me suis jamais laissé marcher sur les pieds, jamais, jamais, pis, lui non plus (rire). Fait que ça faisait des frictions, mais, c'est ça. Non, mais plus ça va, c'est moins pire, on s'entend mieux.</p> <p>d'ailleurs il [son père] m'a proposé qu'on achète un building ensemble que moi d'un côté j'aie mon salon de tatouage et que de l'autre côté ce soit des instruments avec lui dedans. Fait que... on verra.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Les relations avec sa mère étaient plus faciles qu'avec son père. Quoique celle-ci ait longtemps désapprouvé ses pratiques d'expression artistique. Si non, il leur arrivait d'avoir des désaccords, mais surtout par rapport à leurs différences de goûts.</p>	<p>Ils le voient pas comme de l'art, ils voient comme... ma mère m'a dit souvent « écoute je trouve que t'as d' l'air sale plein de tattoos comme ça ».</p> <p>S'en est venu à ça à un moment donné, j'ai fini par me faire pogner [pour mes graffitis] par pire que la police (2s) par ma mère, ben pire que la police (sourire). (...) non, elle a juste reconnu mon style sur les murs. Pis euh... ce qu'elle a faite, elle a appelé toute mes amis, pis elle a caller un party, elle a dit qu'elle payait toute, payait la bière, payait ci, payait ça, pis euh... on est parti tout le monde chez nous, moi j'étais super content et elle dit « bon, on va toute prendre une marche » bla, bla, bla, on part, moi j'ai pas eu droit de boire une bière de la soirée, j'ai pas eu le droit de faire le party, parce que moi il fallait que je lave mes graffitis devant mes amis! (3s) J'ai... tsé quand t'as 16 ans là, t'as honte en tabernouche (rire), fait que j'ai eu ma leçon. (3s)</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>ça a toujours été bien tranquille, on s'est toujours bien entendu. On n'a pas les mêmes goûts par exemple, fait que des fois on a eu certains accrochages au niveau... mais c'était des bons accrochages, ça n'a jamais été négatif, on ne s'est jamais engueulé c'était juste qu'on n'avait pas les</p>



	<p>mêmes goûts, donc elle, elle voulait que je m'habille de telle façon, moi je disais non.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Il s'est toujours bien entendu avec sa grand-mère. Il éprouve beaucoup de respect à son égard en particulier pour sa force et sa détermination.</p>	<p>ben elle m'a quasiment élevé dans un sens, j'étais toujours, toujours chez elle fait que... elle c'était une femme dure, c'est une femme dure mais juste. Si tu fais de quoi de bien, tu vas avoir des félicitations, si tu fais pas de quoi de bien tu vas prendre une claque en arrière de la tête.</p> <p>Euh, une grande femme, très, très forte, j'ai toujours eu énormément de respect pour elle, elle s'est jamais plainte de rien. Les petits bobos là, c'est pas important, c'est pas grave, on se plaint pas de ça, passe par-dessus.</p> <p>Fait que, c'est des exemples d'humilité qui sont très, très, très forts à mes yeux, ouais, beaucoup, beaucoup de respect.</p> <p>(Entrevue 2)</p> <p>pis que... ma grand-mère la première fois qu'elle a vu mes tatouages elle a fait comme « mais qu'est-ce que t'as fait là! Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'est-ce qui t'as passé par la tête? Ben voyons donc », pis elle ça a été une des personnes les plus faciles à convaincre après, d'ailleurs tu peux voir la photo qui est là, je l'ai tatoué, 85 ans son premier tattoo (sourire), donc c'est un peu vers ça aussi que je veux travailler. C'est peut-être un point que je vais peut-être apporter un peu plus tard, mais... c'est ça dans le fond.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Il développe de plus en plus de complicité avec sa petite sœur.</p>	<p>Elle aime beaucoup, elle c'est la photographie. Elle, elle aime beaucoup, beaucoup la photo, fait qu'on se rapproche un peu tsé, le le, beau, le beau à regarder, je pense que ça aussi elle l'a beaucoup. Euh, fait qu'on se rapproche assez là-dedans.</p> <p>Mais encore là je sais pas trop de qui on tient le côté artistique (rire) je sais pas du tout... ben mon père est musicien euh... peut-être c'est un peu ça. Ça aussi c'est une de mes grandes passions la musique. Ben tu peux voir ((en pointant une guitare et un banjo) j'ai ça, mais j'en ai</p>

	<p>d'autres aussi caché en dessous de mon lit, ceux là on ne les sort pas (rire) on les chérit beaucoup, beaucoup. Ben c'est un peu... c'est des instruments que mon père avait gardé depuis qu'il est tout jeune, fait que c'est des beaux et puis des bons instruments, pis on garde ça, c'est peut-être mon plan de retraite on sait jamais (rire)</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Son premier contact avec les tatouages a été par le biais du chum de sa marraine qui en portait. Dès l'âge de 14 ans il a décidé de se faire tatouer. C'est une décision qu'il a prise sans l'accord de ses parents.</p>	<p>Euh, j'ai grandi assez vite, moi les tatouages, j'ai commencé à triper quand j'ai vu, le chum de ma marraine, il avait beaucoup de tatouages sur ses avant-bras ici, ça a commencé à me fasciner j'avais 10-12 ans.</p> <p>Donc ça me fascinait beaucoup, beaucoup, à 14 ans euh, à peu près 14 ans, j'ai dit à mon père « p'pa, je veux des tattoos » il m'a dit « ah tu auras des tattoos le jour que tu pourras te les payer ». Donc le lendemain matin euh je suis allé faire le gazon de tous mes voisins (sourire) et puis j'ai pris l'autobus à 3h et je suis allé me faire tatouer. Quand je suis revenu évidemment il m'a dit « c'est pas exactement ça que je voulais dire » (rire) mais, entre guillemets le mal était fait, le tattoo était là et il était là pour rester.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Depuis sa passion pour le tatouage n'a fait qu'augmenter. Le nombre de ses tatouages s'est multiplié et plus ils étaient visibles, plus ils suscitaient des réactions tant positives que négatives.</p>	<p>mon 2<sup>e</sup> tatouage j'ai fait faire la moitié de mon dos au complet, je devais avoir... c'est quand j'ai gradué secondaire 5, donc je devais avoir 17 ans je pense. Euh, je l'ai fait coloré je devais avoir 20 ans et puis après ça, ça a commencé, la passion est vraiment rentrée</p> <p>je veux dire les premières semaines que j'ai eu mes mains tatouées, je trouvais ça plus dure un peu, je me demandais même si j'avais fait une gaffe, parce que c'était plus pareil là (...) Pis les premiers temps, je pense que j'avais un mohawk sur la tête aussi, pis quand je rentrais dans un dépanneur y avait toujours la caissière qui reculait d'un pas, c'était inévitable, y a rien à faire. Honnêtement y a des bouts de temps je pensais... j'avais l'air d'un noir, tsé. C'était comme... les gens ils rentrent et puis c'est comme si je leur fais peur tsé (sourire). C'était comme voyons donc,</p>

	<p>kèsé qui se passe là tsé.</p> <p>Mais maintenant, quand je retourne dans mon petit patelin, de Laval, d'où je viens, il y a encore toute la même gang de secondaire, ils se tiennent tous encore dans le même bar local, quand je rentre là, on dirait que tout d'un coup je suis devenu populaire là, je veux dire... ben populaire, le monde viennent me voir et puis y a tout le temps un qui veut un tattoo, peu importe, tsé, ça part de ça. Fait que ça suscite des réactions, tout le temps, tout le temps. Mais je te dirais, 60% positif, 40% négatif. Ça descend, le négatif descend de plus en plus, mais ça arrive encore.</p> <p>Y a beaucoup de côté positifs aussi, y a beaucoup de gens qui sont comme, c'est incroyable, c'est vraiment beau, c'est vraiment le fun, euh... tsé, c'est décoré, y'en a qui m'appelle le sapin de Noël aussi (rire).</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Il a complété un DEC en art plastique, mais puisqu'il a été découragé par ses parents sur l'avenir que lui offrait une telle discipline, il a décidé de faire carrière en cuisine.</p>	<p>quand je suis allé en cuisine, oui j'aimais la bonne bouffe, mais c'était un peu la pression familiale qui disait « qu'est-ce que tu vas faire avec un DEC en art plastique, tu t'en vas où avec ça, y a rien à faire avec ça, tu feras pas d'argent » fait que j'ai fait « bon ok, je vais travailler dans les cuisines, puis on verra tsé »</p> <p>ben à ce moment là j'avais encore un petit peu la chienne de dire à mes parents que je voulais être tatoueur pis c'est ça qui me passionnait réellement, donc je suis allée faire un cours de cuisine,</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Il a été chef cuisinier pendant 6 ans. C'est un milieu très stressant dans la mesure où il y a beaucoup de compétition. En effet, c'est à travers leur niveau de performance que les cuisiniers peuvent se faire un nom et espérer gravir</p>	<p>oui. Euh, c'était ben, ben le fun, c'est là où j'ai appris à devenir un pirate (rire). Donc en cuisine, tous les coups sont permis ou presque. Ouais, c'est un beau métier pour ça, tu deviens un homme vite en cuisine, parce que... on n'a pas le temps de dire merci ou s'il vous plaît, pis c'est vite, vite, pis c'est là aussi que t'apprends à avoir une ((inaudible)) d'hommes, parce que si tu te laisses marcher sur les pieds tu vas te faire manger à la ((inaudible)) ça c'est sûr! Oui, oui,</p>

<p>l'échelle du succès.</p>	<p>il faut que tu sois un peu... faut que tu sois dure.</p> <p>je suis devenu chef cuisinier dans les meilleurs restaurants de Montréal à l'intérieur de 2 ans. C'était quelque chose qui venait assez facilement pour moi de faire la bonne bouffe, non, ça prend de l'expérience [devenir chef cuisinier]. Mais euh, ça dépend toujours du cuisinier et un peu des opportunités aussi, il faut savoir prendre les opportunités quand c'est le temps. Euh, mais, ça dépend toujours de la dévotion beaucoup, beaucoup.</p> <p>Donc après ça euh, tu travailles fors, t'es toujours là, t'es jamais en retard, t'es jamais fatigué euh un petit peu plus de responsabilités.</p> <p>euh ben souvent, y a beaucoup d'engueulade à cause du stress et de la rapidité et de la qualité de la nourriture qui doit sortir, euh... pis je veux dire, je te dirais que la moitié des cuisiniers ont un très gros orgueil à quelle qualité doit sortir. C'est souvent... c'est leur seule image qui peut ressortir de la cuisine, parce que nous on est caché en arrière en tant que cuisinier. Ce qui sort en salle c'est notre fierté.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Vers la fin de sa carrière de chef cuisinier il a vécu une période difficile qui l'a mené à la consommation de substances illicites. C'était sa façon à lui de gérer le haut niveau de pression qu'il subissait.</p>	<p>Fait que c'est ça tsé, c'était vraiment un super beau monde, la cuisine, mais très stressant, très, très, très stressant, moi c'est ça, écoute j'ai fini en <i>burn out</i> ça s'arrête là, regarde, c'est simple comme ça. Euh j'ai fini en <i>burn out</i> ben raide, j'ai aussi découvert la coke, dans la cuisine (sourire) y'a beaucoup, beaucoup... ben comme, travailler 80/90 heures semaine pendant 6 ans, à un moment donnée, tu ne travailles plus, tu ne marches plus à l'eau, ça marche plus là tsé. Fait que tu commences à prendre des suppléments, puis de suppléments tu passes à la drogue et puis, donc j'ai commencé à faire de la coke pis c'était... je ne m'en allais nulle part avec ça là, pis je m'en allais vite.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Il a décidé de se prendre en</p>	<p>ben, non c'est ça, à la fin j'étais brûlé, brûlé là. Ah, j'étais</p>

<p>main lorsqu'il s'est rendu compte que la qualité de son travail de cuisinier diminuait. C'est ainsi qu'il a arrêté de pratiquer ce métier et suivi une thérapie de 6 mois, suite à quoi il s'est engagé dans un mouvement de méditation entre autres à travers un carême bouddhiste. C'est durant la même période qu'il a décidé de se faire percer les oreilles, pour reprendre un geste posé par Bouddha.</p>	<p>plus capable là. Écoute euh, j'avais de la misère à me lever le matin, quand j'étais à la job je travaillais très lentement, je commençais à <i>butcher</i> des plats. J'ai dit ah, j'ai dit c'est pas moi ça, c'est pas normal, si j'avais ((inaudible)), ça suffit on arrête.</p> <p>ben c'est sûr ça a pas été facile euh je suis allé en thérapie, euh, pendant peut-être 6 mois, comme c'était une ou 2 fois par semaine, pis euh, c'est un processus, tsé euh, j'ai euh... épongé si tu veux ou transférer le mal de place en fumant un petit peu de pote.</p> <p>Fait que ça a pas été facile pas en toute, pas en toute arrêté, mais euh, j'ai réussi là, ça va faire euh au moins 2 ans que j'ai pas touché à ça. (2s)</p> <p>euh ben c'était juste après que j'aie lâché la cuisine, dans le fond juste après que j'aie décidé de tout arrêter, dans le fond j'avais besoin de quelque chose pour m'apaiser, me calmer.</p> <p>Donc euh, sans en faire partie, je voulais peut-être profiter un peu de certaines valeurs, pis d'essayer d'approfondir un peu mes connaissances par rapport au bouddhisme,</p> <p>fait que j'ai dit « bon, ben ça c'est peut-être quelque chose que je peux me rattacher pis que je peux faire, fait que j'avais fait ça.</p> <p>oui, oui, oui. Donc fait que non c'est ça, je l'avais fait un peu dans cette optique là pis euh, euh, dans le fond je faisais de la méditation dans ce temps là aussi, je faisais peut-être une demi-heure de méditation par jour, pour essayer de recentrer mes énergies. Là aussi j'ai commencé à aimer le Thaï Chi, euh j'en fais pu beaucoup par exemple,</p> <p>Ouais, ça faisait du bien, ça faisait le ménage que j'avais de besoin. Pis en même temps je commençais à apprendre le perçage, fait que... je me faisais dire que j'avais pas beaucoup de perçage pour un perceur (rire). Pis tsé à la limite tu peux leur dire, je l'ai déjà fait essayé quand même sur moi, les gens étaient comme « ouais, ouais ». Fait que d'avoir ça dans mes oreilles, ça m'a permis d'avoir un petit</p>
--	--

	<p>peu plus de crédibilité aussi au niveau du perçage et de la modification corporelle, fait que, c'est un peu pour toutes ces raisons là que je l'ai fait.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Peu après avoir arrêté le métier de chef cuisinier, il a rendu visite à un ami d'enfance qui l'a encouragé à apprendre à tatouer, connaissant son talent pour le dessin. Il a suivi ses conseils et a décidé de devenir tatoueur.</p>	<p>Ouais c'est un de mes amis d'enfance, que ça mère me gardait, on se connaît depuis la maternelle, on s'était pas vu pendant 10 ans, pis j'ai arrêté j'ai dit « je pense que mon chum Alain travaille ici, je vais aller voir s'il est là ».</p> <p>Comme de fait il était là, on s'est re- rapproché excessivement rapidement, on est revenu les amis qu'on était au primaire, pis euh il m'a dit « écoute, t'es en <i>burn out</i>, tu as toujours été bon en dessin, tu ne veux pas apprendre à tatouer? » j'ai dit « ah, j'y ai jamais vraiment pensé, malgré que ça a toujours été un fantasme. Je suis pas assez bon en dessin pour ça, tsé » il dit « ah t'as rien à perdre, essaie le » j'ai dit « ah c'est ben vrai ». Fait qu'il m'a montré à faire du perçage, pour que je sois capable de gagner ma vie en attendant d'apprendre à tatouer.</p> <p>Fait que non c'est ça, c'est... j'ai arrêté pis le tatouage m'a carrément sauvé parce que j'ai repris cette passion en moi qui était de faire de quoi dont je pouvais être fier.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Il s'est rapidement démarqué par la qualité de ses tatouages et aujourd'hui il jouit de la reconnaissance de ses pairs et de son patron, le propriétaire du magasin de tatouage où il travaille.</p>	<p>Oh, ça c'est spécial, d'habitude c'est toujours moi qui regardait les autres comme des dieux tatoueurs, pis y a du monde qui commence à faire « ah c'est malade ce que tu fais, c'est beau, comment t'as fait ça », pis ils me posent des questions, pis je suis comme voyons donc, j'ai vraiment pas le talent pour montrer à qui que ce soit, je suis encore en train d'apprendre beaucoup. Pis crime, le monde il commence à regarder ce que je fais, tsé. C'est le fun, c'est une belle preuve de respect entre guillemets si on veut. C'est vraiment l' fun. Mon boss m'a fait une grosse preuve de respect dernièrement, il m'a acheté une belle chaise, parce qu'avant je travaillais sur un lit de massage</p> <p>pis là ben il m'a acheté une belle chaise [son patron]. Écoute il a dépensé 2 mille piasses pour moi, moi je trouve</p>

	<p>c'est pas rien. Il voulait me faire plaisir. Il m'a acheté ça pis wow, c'est l' fun ça (rire), c'est vraiment le fun. Plus ça va, mieux c'est. Dans le fond c'est un métier qui est en train de se bonifier avec le temps.</p> <p>Un jour tu commences à gagner des prix, à être dans des revues, pis ci, pis ça. Ça se fait tout naturellement hein. Les gens commencent à regarder ce que tu fais, pis... ostie moi je me rends compte que je commence à avoir plus d'expériences que certaines personnes.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Ça fait à peu près 4 – 5 ans qu'il exerce ce métier. Aujourd'hui, il se définit comme artiste-tatoueur, plutôt que comme simple tatoueur. D'ailleurs, selon lui il a une responsabilité sociale par rapport à ce qu'il accepte de faire comme tatouage.</p>	<p>mais pense-y moi je fais 2 – 3 dessins par jour, mille dessins c'est un an. Si je fais une carrière là-dedans, tsé, ça fait déjà 4 – 5 ans que je suis dans le métier, euh... ça va vite. Je suis rendu à beaucoup plus que ça.</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>pour moi non, parce que moi je suis un artiste tatoueur donc je suis... je suis pas un tatoueur de prison, moi je suis pas dans les gangs fait que pour moi non, je fais pas des tattoos qui ont des significations au monde.</p> <p>euh, c'est du cas par cas évidemment. Tsé je vais m'en rendre compte si y a une petite fille qui rentre et que c'est juste pour faire chier ses parents qu'elle vient se faire modifier comme ça. Euh, ou tsé parce qu'elle est triste, et qu'elle sait pas... y'en a beaucoup qui viennent ici, ils veulent se faire faire mal pour des raisons de dépression ou ci ou ça tsé. Ça je suis plus réticent à ce niveau là tsé,</p> <p>Y a des symboles, pis des logos, qu'il faut... moi je trouve que c'est très important de les connaître parce que si quelqu'un m'arrive avec ça, faut que je sache parce que moi j'ai une responsabilité sociale à quelque part, à ce niveau là. De ne pas mettre n'importe quoi sur la peau de n'importe qui. Parce que christi moi je sais pas s'il va tourner au coin de la rue pis croiser la mauvaise gang pis euh, c'est fini à cause de son tattoo, ben là je veux pas avoir ça sur la</p>

	<p>conscience moi. Faut, faut faire attention à ça.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Joseph aime beaucoup son métier, même s'il considère qu'il contient sa part de stress.</p>	<p>je trouve que c'est un fardeau qui est assez lourd à porter des fois, de ne pas avoir à faire d'erreur là,</p> <p>euh, ça arrive, peut-être une fois aux 2 mois, quelqu'un qui revient pis qui dit regarde mon tattoo il manque peut-être une p'tite ligne ici et là, pas de problème on va le refaire, la plupart du temps c'est... y a pas de problème</p> <p>Y a différents types de clients aussi, y a des clients c'est mes amis et des fois c'est encore plus dur de les tatouer eux-autres parce que... ils vont être beaucoup plus exigeants, ils seront moins gênés, ils sont beaucoup plus exigeants, donc euh...</p> <p>pis y a toujours ceux aussi qui pensent qu'ils connaissent tout du tatouage (sourire) pis qui vont, pendant que tu tatoues, te donner des conseils qui dans le fond font pas de sens, toi tu sais pourquoi, pis il faut que t'essaie de leur faire comprendre que ça ne marche pas comme ça, pour telle, telle, telle, telle, telle raison...</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Il a décidé de se faire tatouer afin de se placer en marge.</p>	<p>ah, ben avec de l'ancre. Euh, encore quand je me promène à l'épicerie et que je me fais regarder, ça me ramène toujours à « je suis dans la marge, je suis dans la marge ». Veut, veut pas les gens me regardent beaucoup, donc ça y'a rien à faire, c'est sur que ça me le rappelle à tous les jours.</p> <p>À chaque fois que quelqu'un me regarde pas moi, mais regarde mon coup, tsé quand t'as l'impression que la personne te fixe pas dans les yeux pour te parler, elle regarde tes tattoos, pendant qu'elle te parle, fait que je me suis habitué à ça, ça ne dérange plus mais c'est, ça, ça me rappelle tout le temps que je suis dans la marge, c'est très visuel comme marge donc, veut, veut pas, ça te le rappelle à tous les jours.</p> <p>(Entrevue 3)</p>



<p>Il pense avoir atteint cet objectif car il constate qu'effectivement ses tatouages provoquent toujours des réactions.</p>	<p>Moi j'accepte tout ce que j'ai, pis je vais le porter jusqu'à la fin de mes jours. Comme dans le fond, comme ma mère m'a dit « si t'es assez épais pour te le faire tatouer, t'es assez épais pour le garder toute ta vie ». Ben je pense que c'est valable pour toutes les modifications corporelles...</p> <p>les gens vont toujours, toujours te regarder, pis des fois tu vas avoir l'impression qu'ils te regardent croche et puis c'est ça qu'ils font, ils te regardent croche, ils sont en train de te juger, et ça il faut que tu sois prêt à dealer avec, des fois c'est pas toujours facile de dealer avec ça. Moi j'ai plus de problème avec ça, mais au début, des fois je me demandais, où c'est que tu regardes là? Ils sont comme « ben là, je regarde ton tattoo dans le cou, c'est gros hein » tsé. Fait que faut apprendre à dealer avec ça avant euh, dans le fond comme je te dis c'est du cas par cas, ça dépend c'est quoi.</p> <p>(Entrevue 3)</p>
<p>Les réactions positives qu'il retient viennent généralement de la gente féminine.</p>	<p>ouais ben, je pense qu'il y a un genre de fétiche qui roule dans la tête des filles depuis quelques années, surtout depuis que c'est à la télé, tsé, les tatoueurs ont été glorifié quasiment comme des rock stars, fait qu'on a eu peut-être un peu, cette lumière là sur nous autres dans un sens. Ça a eu du bon et du très mauvais aussi pour le tatouage, ce qui s'est passé à la télé avec <i>Miami ink</i> pis, <i>LA ink</i>, mais je pense que les filles ont eu, un petit côté idolâtrant là envers les tatoueurs, donc veut, veut pas, nous autres, notre vie sexuelle à monter beaucoup (rire). On a eu... euh... c'est plus facile. Donc on en profite un peu,</p> <p>Je ne peux pas rentrer dans un bar et rencontrer une fille sans qu'elle me parle de mes tatouages. C'est certain que ça va tomber sur le sujet et je pense que je ne me bats pas contre ça non plus, parce que c'est une passion pour moi, veut, veut pas...</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Aujourd'hui il est content d'avoir fait le choix de se</p>	<p>mais... je trouve ça le fun d'en avoir fait le choix, dans un</p>

<p>tatouer. Ce sentiment de plénitude est encore plus présent lorsqu'il se retrouve dans des contextes où il ne se sent pas juger.</p>	<p>sens. On... j'ai choisi dans le fond d'être dans la marge, pis au début j'étais pu sûr si j'avais fait le bon choix, pis aujourd'hui si on me les enlevait, je me sentirais tout nu.</p> <p>Mais, sinon, je suis vraiment rendu à un point où je suis confortable avec mon corps. Et même encore, la fin de semaine dernière on est allé à une convention de tatouage, je me suis senti encore plus chez nous que jamais. Déjà, j'avais l'impression de faire un avec une grosse famille qui est la famille du tatouage dans le fond, pis euh, je me suis surpris moi-même en train de tatouer là-bas, je me suis surpris à penser caline c'est peut-être pour ça qu'il y a autant de communautés qui vont se regrouper, tsé dans certains quartiers</p> <p>Fait que là c'était comme... on dirait que j'ai comme compris un peu le besoin des gens de se sentir plus en communauté, se rapprocher pour se sentir un peu moins jugés, un peu moins différents des autres, pis quand je suis revenu ici j'ai fait coup donc, j'aime ça être différent, j'aime ça avoir cette différence là, d'être dans la marge dans le fond.</p> <p>(Entrevue 1)</p>
<p>Dans son jeune âge il a toujours eu une passion pour les sports d'action.</p>	<p>J'ai joué longtemps au hockey pendant une douzaine d'années peut-être, euh, j'ai joué aussi au Forum, euh, l'ancien Forum de Montréal dans le fond</p> <p>Mais j'ai toujours resté un gros, gros fan, l'hiver je suis tout le temps au parc, j'adore jouer au hockey, c'est un des sports que je préfère. C'est vraiment un beau sport tsé, c'est un peu comme le soccer, mais plus rapide</p> <p>ben c'est ça, j'ai jamais été un gars qui a beaucoup aimé le baseball justement parce que c'est lent, je suis un gars qui aime l'action beaucoup. C'est la même chose avec le snowboard, moi euh rien en bas d'un jump de 60 pieds (rire).</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Toutefois, l'intensité des</p>	<p>J'aime qu'est-ce qui est action, qu'est-ce qui est adrénaline</p>

<p>sports qu'il a pratiqués a été à l'origine de plusieurs accidents. En conséquence, il est obligé de faire plus attention à son corps et de pratiquer des sports plus doux.</p>	<p>euh c'est... sauf que là mon corps me le permet de moins en moins.</p> <p>ah, ben j'ai plus de genoux, j'ai 7 maladies dans le dos, toutes développées parce que je faisais trop de sport en grandissant. Je me suis éclaté le genou droit en snowboard ça fait maintenant... je crois que c'était 2000/2001</p> <p>Euh je me suis cassé le bras gauche, radius, cubitus à 2 endroits en essayant quelque chose d'un peu stupide encore une fois (éclat de rire). Euh je me suis cassé les 2 pouces, les 2 pieds euh d'innombrables fois je suis tombé sur le dos, fait que dans le fond c'est ça... j'ai des vertèbres ((inaudible)) dans la nuque, j'ai une scoliose, j'ai une voule dans le haut du dos, j'ai le bassin déplacé, les omoplates désaxées euh en fait je pense que y'a pas un doigt que je ne me suis pas cassé donc euh (sourire). Ça fait partie un peu du sport là tsé, puis, ben c'est ça... je pense que mon adrénaline je la retrouve plus dans le tattoo maintenant (rire)</p> <p>J'essaie de faire moins de sports extrêmes. Comme je te disais, je fais plus du vélo et des trucs d'étirement, tai tchi et compagnie, ça c'est des mouvements plus souples, plus faciles à faire. Je vais à la pêche aussi (rire) (2s)</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Il a aussi un goût prononcé pour différentes formes d'art et pour la culture. Cet intérêt se reflète bien dans son amour pour le dessin, le street art, les musées et même ses objets de collection : cadre, vieil instrument de musique etc.</p>	<p>euh... encore une fois c'est quelque chose qui me passionnait. J'ai toujours été passionné par l'art, peu importe, pis le côté marginal, c'est sûr ça m'a fait trippé.</p> <p>Y a un magasin qui avait ouvert juste à côté de chez mes parents, ça s'appelait <i>Cell block</i>, c'était un magasin justement de <i>street art</i>, que ce soit du linge fait à la main <i>wear brush</i> ou que ce soit euh du graffiti, du <i>street wear</i> aussi qui était comme exclusif, pis je me tenais tout le temps là.</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>C'est une culture sociale, c'est une culture dans les meubles ancestraux. D'ailleurs je suis en train d'avoir, je commence</p>

	<p>à avoir une grosse passion pour cette affaire là qui est assez chère par exemple (rire). Les antiquités ça se donne pas. Mais, j'aime beaucoup ça, tsé, les vieux téléphones du début du siècle, toutes ces choses là j'adore ça. Les vieux cadres, comme celui là que je me suis acheté...</p> <p>tu vois, ça c'est un cadre qui est centenaire, pis il est en excellente condition. Évidemment il m'a pas... il était pas gratuit (rire) mais je pense ça vaut la peine. Je suis en train de peut-être monter comme le dessin qui est là est probablement ce qui va aller à l'intérieur, un gros dragon japonais traditionnel. Il est loin d'être fini par exemple, j'ai déjà une quinzaine d'heures de passer dessus, je pense qu'il en reste au moins 30. C'est les écailles qui sont longs (rire). C'est très long faire les écailles.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>C'est aussi une passion qu'il a eu l'occasion de cultiver à travers ses différents voyages. En effet, tout jeune, il a eu l'occasion de visiter plusieurs régions du Québec, notamment la Gaspésie. Ensuite il a visité la Floride. Toujours dans son enfance, il a effectué son premier voyage outremer avec sa mère, sa grand-mère et sa petite sœur vers la France. Plus tard il a appris à explorer différents coins du monde tels la Thaïlande, Cuba, et certains États de la côte est des États-Unis.</p>	<p>ok, euh ben écoute, mes premiers voyages ça a été vers la Gaspésie, parce que oui j'ai beaucoup de famille là-bas, mais je suis pas allé souvent. Euh ben, dans le fond c'est de changer d'air. Y a pas meilleur moyen de décrocher que de partir en voyage pis après ça de revenir.</p> <p>Euh, je te dirais dans mes premiers voyages... c'est ça après ça on est allé en Floride à Sarasota ça a été très intéressant.</p> <p>Après ça on est allé en France, ça je m'en souviens clair comme de l'eau de roche c'était incroyable... ouais, euh, ma grand-mère, moi, ma mère et ma sœur qui avait 18 mois.</p> <p>Je pense que j'ai commencé à aimer la culture générale en France parce qu'on a visité le Louvre euh, toutes sortes de petits musées, des attractions qui sont plus culturelles dans un sens, pis aussi le beau, tsé le vieux beau, les choses qui ont beaucoup plus d'histoire que le Canada peut même imaginer en avoir un jour la.</p> <p>Thaïlande, c'était « ok là je comprends plus rien ». Là ça a été un vrai choc culturel, je comprenais plus rien. Euh c'était très, très beau, coquet et compagnie, la chaleur</p>

	<p>humide aussi était très différente.</p> <p>Euh pis après ça, ben j'ai fait un petit peu plus le nord des États-Unis, le Vermont, le Maine, Boston toute ces coins là sont vraiment le fun aussi. Euh, j'ai adoré aller à Cuba à l'automne passée.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Joseph a fréquenté différentes filles à différentes époques de sa vie. Il en a rencontrées plusieurs par le tatouage. Il dit être particulièrement attiré par les femmes qui ont une curiosité intellectuelle. En effet, selon lui c'est important de pouvoir discuter avec la femme qu'il fréquente.</p>	<p>par le tatouage (rire), je rencontre eux beaucoup de filles ici parce que, on les tatoue, pis, je passe une heure, 2 heures à tatouer avec eux autres pis, je veux dire, l'échange que j'ai, il peut pas être plus personnel que de marquer quelqu'un à vie, que ce soit euh, par un dessin ou carrément par la rencontre, le partage qu'on a pendant ce tatouage là euh... est unique là tsé, c'est quasiment faire l'amour là tsé, je veux dire, je pénètre la personne avec des aiguilles là, y a pas plus personnel là.</p> <p>Donc, ouais, j'avais rencontré cette fille là en la tatouant, pis après le tattoo je pense que c'était le dernier tattoo de la journée, on avait été prendre un verre, pis ci, pis ça, on avait parlé, on avait eu du fun, pis on s'était revu la semaine d'après, après ça 2, 3 jours plus tard, pis après ça pas mal tous les jours, pis comme on rencontre quelqu'un normalement là.</p> <p>(Entrevue 1)</p> <p>euh (2s) j'aime les femmes passionnées, j'aime les femmes euh qui ont de la drive, euh j'aime les femmes qui aiment l'esthétisme en général, pis faut qu'elles aient kek chose à dire. J'aime pas, j'aime pas les <i>barbies</i> que j'aime les appeler, j'aime pas les <i>barbies</i> ben, ben, j'aime pas les tsé, ceux qui disent oui à toute ou ceux qui ont pas de discussion, qui sont pas capable d'avoir une discussion sur les choses de la vie, qui ont aucune culture ou des trucs du genre, j'ai de la misère avec ça la.</p> <p>(rire) non c'est ça, fait que pour moi c'est très important. Je pense que, le côté sexy d'une femme passe pas juste par son physique mais aussi par son intellect, c'est très important</p>

	<p>pour moi ça.</p> <p>Une fille intelligente qui a quelque chose à dire, pis qui a des opinions, c'est beaucoup plus sexy qu'une fille qui fait juste bien s'habiller pis qui met des faux ongles (rire) tsé, c'est beaucoup plus attirant parce qu'au moins... moi c'est toujours comme ça que je pense, ben si on est pour être ensemble un bout de temps on est aussi bien d'avoir de quoi à se dire faut pas juste que je te trouve belle, parce que ça va finir vite c'est sûr.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>La cuisine occupe encore une très grande place dans sa vie. D'abord, il avoue l'utiliser pour séduire les femmes et pour faire plaisir à ses amis. De plus, il s'en sert à des fins personnelles pour satisfaire son amour de la nourriture.</p>	<p>[la place de la cuisine dans sa vie]... très importante, très importante. D'ailleurs ça m'aide beaucoup à avoir des copines (éclat de rire), c'est sûr que les filles aiment beaucoup ça, pis ça gagne leur cœur assez facilement. Tsé, un bon plat là pis, d'habitude ça va assez bien après (rire).</p> <p>Mais euh... c'est sûr que bon moi... pour moi tout seul, quand je suis tout seul à la maison, je vais pas cuisiner outre mesure, tsé je vais faire une pièce de viande avec des légumes pis on n'en parle plus. Mais euh, si par contre je reçois des gens, c'est sûr que c'est la meilleure bouffe que je peux faire, le plus possible, pis d'habitude les gens sont ben contents.</p> <p>ouais, un de ces quatre, c'est très facile là, très, très, très facile mais non, comme tu peux voir, la bouffe est encore très, très, très présente dans mon esprit (rire) c'est une grande passion.</p> <p>je vais pas m'empêcher de manger du foie gras parce que c'est pas bon pour la santé, pour moi ça c'est de la bonne bouffe. Euh je m'empêcherai pas de manger gras ou de manger riche tsé de la bonne crème 35 c'est bon dans n'importe quoi là.</p> <p>(rire) Ça me dérange pas, je vais y aller courir après là ((inaudible)) je veux juste bien manger tsé.</p> <p>Le foie gras, le foie gras, ah que je mangerais du foie gras tous les jours ou des bons poissons, je pense pas que j'aie</p>

	<p>de tabou en cuisine là j'aime toute.</p> <p>(Entrevue 2)</p>
<p>Joseph habite présentement dans les Laurentides, mais avant de s'y installer, il a vécu à différents endroits. Après avoir laissé son patelin lavallois, il a habité 10 ans à Montréal, puis il a habité 2 ans à Mont-Tremblant et ça fait maintenant 1 an qu'il habite à Morin-Heights.</p>	<p>donc euh, moi je suis né en 83 à Laval et pis j'ai grandi là jusqu'à temps que j'aie 17 ans où là je suis allé faire mon stage de cuisine dans le fond au Mont Tremblant donc là j'ai tripé les Laurentides, j'ai tombé en amour tout de suite, immédiatement, je suis retourné à Montréal par contre, pendant 10 ans, j'ai habité sur Ste-Catherine et puis ça fait bientôt 2 ans que je suis ici. J'ai re-déménagé à Tremblant dans le fond, quand ils m'ont offert la job là-bas, pis au mois d'août ils m'on transféré ici, là j'habite à Morin-Heights et puis je suis très bien, je ne retournerai plus jamais en ville (rire)</p> <p>oh oui c'est incroyable, écoute, je me lève le matin, euh pis je vais prendre mon jus d'orange... j'ai une rivière qui passe dans ma cour, donc je m'assis avec mon chien sur le bord de la rivière avec mon jus d'orange, pis j'écoute des grenouilles, pis des oiseaux</p> <p>Donc euh... là par exemple, je suis assez ben issit j'ai pas vraiment le goût de bouger hein, mais ça se peut que je retourne quand même à Montréal pour un petit boot camp avec un autre tatoueur que j'aime beaucoup son style, donc je voulais travailler, voir comment qu'il travaille pis ci, pis ça donc ça se peut que... que je fasse un petit bout à Montréal là euh, à l'automne... faire... un peu de travail.</p> <p>(Entrevue 3)</p>